

Née en 1900



Alice R. Gagnon

Née en 1900

Née en 1900

Page couverture montée par mon petit-fils, Normand:
1) ma photo prise par Nicole, en novembre 91.
2) deux de mes peintures réalisées dans les années 78 et 79....
A l'intérieur: dessins exécutés par Alban ou tirés de son ordinateur.

Née en 1900

Née en

1900

Alice R. Gagnon.

Née en 1900

6

Dédicace

**Je dédie ce livre à celui qui fut mon compagnon de vie,
Welly, avec qui j'ai vécu cette grande aventure
ainsi qu'à mes enfants et petits enfants.**

Née en 1900

.m1. I. Introduction.:

.m2. Issue du siècle.

Conçue au 19e siècle, j'ai vu le jour à l'ère du 20e siècle. Puis-je espérer voir ne fusse que l'aurore du 21è . Illusion peut-être? A mon âge, on ne prétend pas être écrivain à moins de l'avoir été toute sa vie. Ce qui n'est pas mon cas. Mère de 12 enfants, femme d'un commerçant, gérante de ses affaires et comptable attirée je n'en n'avais guère le temps. Mon hésitation et mon manque de lettres sont les raisons qui ont fait que j'ai attendu si longtemps avant d'écrire ces quelques passages de mon existence.

Je veux bien essayer de vous raconter ma vie avec ses hauts, ses bas, ses joies, ses déboires, ses réussites et ses échecs. Je veux éprouver ce plaisir nouveau de vous écrire cette histoire simple d'une mère de famille qui a vécu plus de quatre-vingt dix années pleines d'aventures heureuses ou moins heureuses et qui a essayé de vivre une vie pleine pour elle et pour les siens. Sans être la meilleure des mères, la meilleure des épouses , j'ai essayé d'être bonne, généreuse et de rendre les miens heureux et en sécurité.

Que mes lecteurs ne soient pas trop déconcertés en lisant ces lignes que je voudrais savoir intéressantes. Soyez donc indulgents et compréhensifs.

La décision de vouloir écrire mon autobiographie ne me rend pas la tâche facile mais je vais essayer de vous donner une vraie image de moi-même, d'être franche et entière. Et je vous laisserai percevoir même mes amertumes ,mes tourments ainsi que mes beaux côtés .

Je remercie mon fils Alban à qui j'ai demandé de retranscrire ces idées et qui se prête de bonne grâce à déchiffrer les textes que j'essaie d'élaborer de mon mieux.

23 novembre 90.

Née en 1900

II. On voit poindre le 20e siècle.

3 mars 1900.

Je suis née au début de ce nouveau siècle, septième d'une grande famille plutôt bourgeoise, vivant honorablement dans un petit village assez éloigné des grands centres, village nommé "Lambton".

Les trois cloches.

Je ne veux pas vous parler de la chanson bien connue, mais bien de mon église et surtout de mon village: Lambton. Cette petite localité est située dans l'est de la Province. Vous venez de Lac Mégantic ou vous venez de Sherbrooke, tout à coup, du haut des côtes de St-Romain, vous apercevez, un très long lac tout entouré de sapins. Quelques chalets s'y accrochent. C'est le lac St-François qui s'étend jusqu'à Disraëli.

En abordant la dernière grande courbe, vous entrez dans mon village, vous passez devant ma maison. Elle est blanche. Sa façade est entourée d'une grande galerie avec de belles colonnes carrées. Si vous continuez au milieu de la rue principale bordée de maisons de l'époque, vous atteignez, sur la droite le presbytère, notre belle église et ensuite le couvent.

Le temple religieux n'est pas le même bâtiment du début. Au grand feu de 1905, il a été détruit. Je rattache cet événement, à l'histoire de ses trois cloches. Lorsque le clocher était tout en flammes, comme trois personnages en détresse, on l'a vu disparaître dans une tempête d'étincelles. Comme un grand prêtre qui se penche, le clocher s'est couché de tout son long. Le lendemain on a retrouvé nos trois cloches ou plutôt ce qui en restait. Cependant, à la surprise de tous, la Saint-Vital, (c'était son nom et aussi celui du patron de la paroisse) était intacte. Cela a été considéré comme un miracle. D'ailleurs, on la retrouve encore dans le clocher de l'église actuelle. Quant aux deux autres cloches, la Saint-Joseph et la Sainte-Marie, elles n'étaient qu'un tas de morceaux de bronze fondu éparpillés par ci par là. On aurait dit qu'elles avaient pleuré avant de mourir. Chacun s'arrachait un débris comme pour en garder un souvenir.

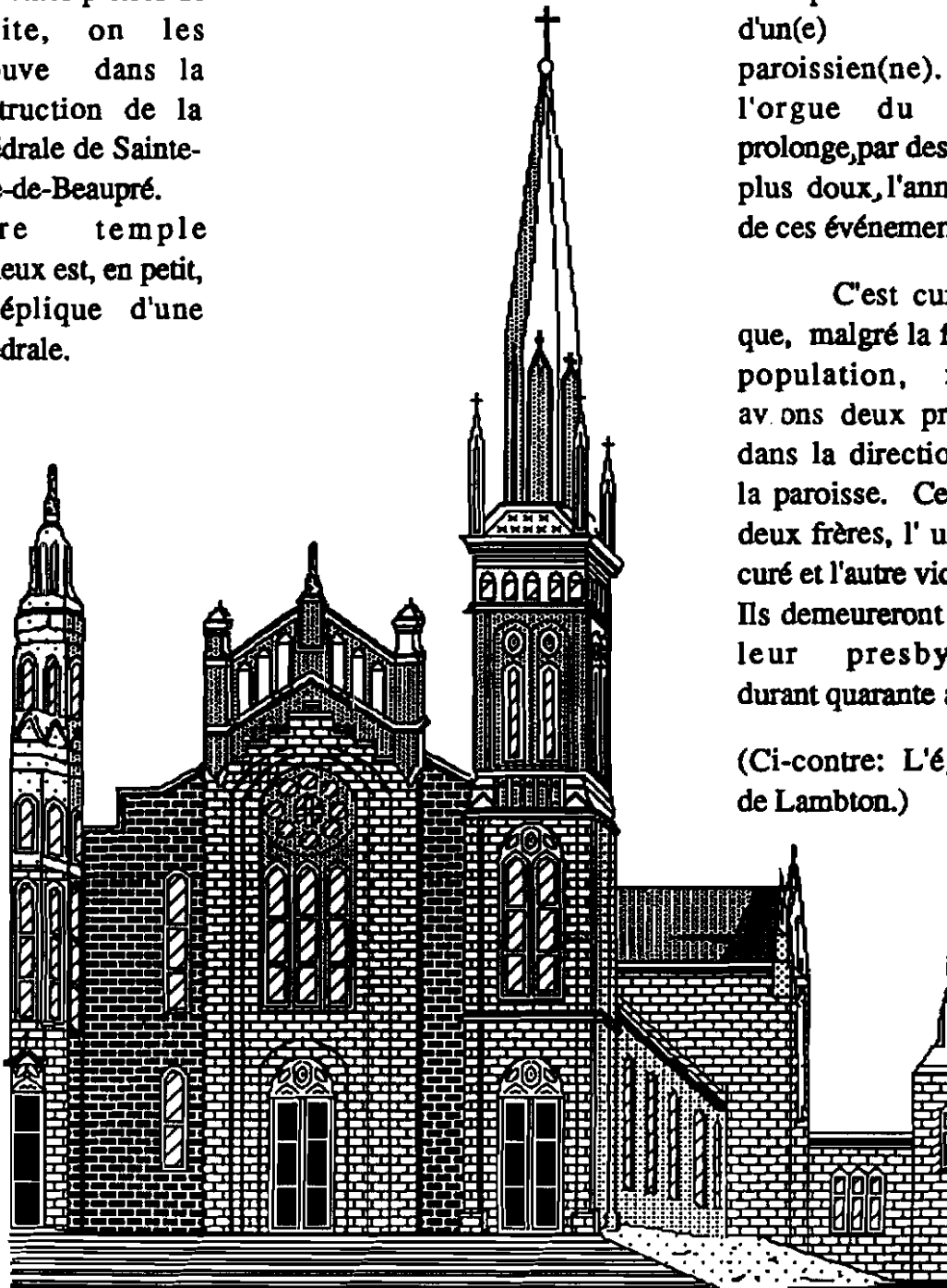
Notre église est construite en pierres de taille. Toutes tirées d'une carrière avoisinante, ces mêmes pierres de granite, on les retrouve dans la construction de la cathédrale de Sainte-Anne-de-Beaupré. Notre temple religieux est, en petit, la réplique d'une cathédrale.

Il est surmonté d'un clocher d'où les trois cloches carillonnent

souvent; tantôt des airs joyeux pour annoncer un mariage ou un baptême, tantôt des airs tristes pour faire part de la mort d'un(e) paroissien(ne). Et l'orgue du jubé prolonge, par des sons plus doux, l'annonce de ces événements.

C'est curieux que, malgré la faible population, nous avons deux prêtres dans la direction de la paroisse. Ce sont deux frères, l'un est curé et l'autre vicaire. Ils demeureront dans leur presbytère durant quarante ans.

(Ci-contre: L'église de Lambton.)



Née en 1900

Notre petit village a été le berceau de grands hommes. A l'époque, il y avait à être fier de fournir à la société un conseiller législatif, un ministre au fédéral et un autre au provincial. Nous n'avons jamais manqué de médecin résident. C'est là l'image que j'ai gardée du village de mon enfance.

Mes parents.

Ma mère, née Adélaïde Rouleau, était une personne excessivement bonne, généreuse, qui ne se plaignait jamais et, combien de fois aurait-elle eu l'occasion de le manifester, mais sa gêne, son caractère renfermé et sa diplomatie l'en empêchaient.

Mon père, né Joseph Roy, était un Grand Homme, dans les deux sens du mot. N'ayant pas d'instruction, il avait cependant le don de la parole. Orateur naturel, il faisait l'admiration de tous et, tous l'écoutaient religieusement. Très pieux et foncièrement généreux envers les pauvres, il était connu comme tel. Il aimait beaucoup sa famille. Ce qui n'empêchait pas que tous les enfants sans exception étaient avec lui très gênés et soumis irrémédiablement. D'une sévérité excessive, et désirant pour nous, je suppose, une éducation familiale parfaite, cela créait entre lui et nous une distance jusqu'à nous rendre presque impossible une communication amicale avec lui. Quand il nous disait "NON" même faiblement, nous n'essayions jamais de le faire revenir sur sa parole.

Cher papa, malgré ta stature, ta distance, ton autoritarisme, nous t'aimions tous. Notre gêne à communiquer avec toi ne nous empêchait pas d'éprouver, à ton égard, une admiration orgueilleuse. Notre embarras en ta présence n'était là que pour marquer tout le respect que nous avons pour toi.



Née en 1900

III. Mon enfance (1903-1916).

Premiers souvenirs.

Mes premières années se sont déroulées à peu près comme toutes celles des autres enfants. Un petit souvenir de mes trois ans: l'acquisition par mes parents d'une autre maison de l'autre côté de la rue. Je me vois assise près de la porte me demandant ce qui se passait là. Tout un va-et-vient régnait entre les deux maisons et me donnait l'impression d'un déménagement. Je crois que, déjà ceci, me laissait croire que j'étais prédestinée à plusieurs déménagements, comme vous le verrez plus tard. A trois ans, cela passe comme un rêve.

Frères et soeurs.

J'avais trois frères, Conrad, Philémon et Ronaldo. Ce dernier a été mon favori et aussi, il devint l'ami particulier de mon mari, Welly. Ronaldo a toujours eu un caractère joyeux. Son humour, sa générosité comme sa bonté ont toujours fait en sorte qu'il était de compagnie agréable. Il est vrai que ma mère a toujours choyé son bébé, son Badeau, mais personne n'en était jaloux. Tous, nous le trouvions si beau et si aimable. Plus tard, tante Laure, son épouse a toujours été la tante préférée de mes enfants.

J'ai eu aussi deux soeurs: l'aînée, Maria et l'autre Bernadette. Cette dernière est la seule qui vit encore. Elle est demeurée à St-Romain, où son mari a durant de nombreuses années distribué le courrier à travers la campagne. Durant les moments libres que lui laissait ce travail, il acceptait de voyager les gens qui lui demandaient. Après avoir élevé ses six enfants, elle a perdu son mari et elle s'est remariée avec un médecin assez avancé en âge, mais qui lui a apporté beaucoup de bonheur. Veuve depuis, elle demeure dans une maison de retraités, à Sherbrooke. Nous nous sommes toujours bien entendues. Éloignées, nous nous revoyons de temps à autre.

Quant à mes frères qui sont déjà décédés, chacun avait son "Magasin général" dans les paroisses de Lambton, de St-Gabriel de Stratford et de St-Hyacinthe ont été les lieux où ils ont passé la plus grande partie de leur vie sinon toute leur vie.

L'orpheline.

Il me reste quelque chose à vous dire de ma famille. Mes parents ont eu douze enfants, si je compte ceux qui n'ont pas survécu. Au moment où nous n'étions que quatre enfants à la maison, dans la paroisse, une mère qui avait déjà huit enfants, vient à décéder. Le père se retrouve seul avec toute sa marmaille. Mon père, qui avait toujours un grand coeur, offre au père de l'enfant de prendre la plus jeune de trois ans, pour quelque temps, afin de soulager un peu l'aînée qui n'avait que seize ans.

Née en 1900

Alors, un soir de décembre, papa et maman partent en carriole chercher ce petit être, orphelin. A quinze ans, c'était mon âge, on comprend beaucoup ce qui peut se passer dans le coeur de ses parents. Pauvre maman, elle avait consenti, mais, elle paraissait désarmée. Elle savait pertinemment qu'elle devra la garder, l'aimer, l'élever parmi les siens. Quelle tâche nouvelle l'attend?

La petite Julie a été chanceuse de rentrer dans notre famille. Elle a été choyée. Malheureusement, son père est décédé, elle avait cinq ans. Nous l'avons gardée. Elle a fait des études.

Plus tard, elle s'est mariée à un riche contracteur. Et à quarante ans, son mari est devenu rentier. Ils ont eu deux filles. Une fois rendus à Lennoxville, j'en ai presque perdu sa trace. J'ai appris depuis qu'elle était décédée.

Au feu!

Au mois de mai 1905, les Soeurs Grises du couvent, organisent une soirée dramatique et musicale. Mademoiselle Bertha Gagnon me fait apprendre une petite chanson, bien que je ne sache pas lire. C'est la première fois que je monte sur les planches pour exécuter devant un public la chanson intitulée : "On dit que je suis bavarde". Dans la même année, je me cassé un bras; rien de bien grave à côté de ce que je veux vous raconter.

En ce 5 août quel souvenir affreux que je ne peux oublier! A 10 heures du matin, alerte générale: les cloches de l'église sonnent à toute volée. Tout le monde court, s'agite, crie et pleure. Le Feu! Le Feu! Quelle déflagration! Les paroissiens sont stupéfiés. L'église, le presbytère, le couvent et soixante maisons brûlent en l'espace de cinq heures. Le village était sans protection contre les incendies. Tout l'été avait été ensoleillé, sans pluie et d'une grande sécheresse. Avec ce grand vent qui accompagne presque toujours un feu, l'élément destructeur fait des siennes et cela jusqu'à quelques maisons de chez nous. Mon père avait déjà prévu notre fuite. Il avait vidé la maison. Tout était dans de grandes voitures à chevaux: ameublement, piano, tapis, etc., prêt pour s'éloigner. Tout avait été amassé même le coffre-fort. Malheureusement pour plusieurs de nos amis, ils n'avaient pas eu le temps de ramasser quoi que soit. Une image rouge, noire, violette, une impression de chaleur de désolation tout est encore si net dans ma mémoire. Heureusement, nous, nous sommes épargnés et nous réintégrons notre toit pour le coucher. Il faut que les paroissiens trouvent gîte pour les Religieuses. Elles viennent habiter dans la maison en face de la nôtre et qui appartient à mon père. La réouverture du nouveau couvent ne se fera que deux ans plus tard. Je vais donc à l'école dans une vieille maison qui a échappé au sinistre, que l'on nommait la maison de tôle.

Mon petit bonhomme de chemin se poursuit. A l'ouverture du couvent, les

bonnes Religieuses, les Révérendes Soeurs Grises de Québec organisent une grande fête. Tous y contribuent, même nous les petites. Ces années passent sans trop que je ne m'en aperçoive.

Une trop jeune secrétaire-comptable.

A onze ans, il a fallu, comme à la suite d'un rêve, que je m'éveille. Oui, c'était pour moi une chose que je n'aurais pas osé penser. Ma soeur, de sept ans mon aînée, se mariait. Elle était la secrétaire de mon père. Alors de me dire ce dernier: "Tu vas la remplacer, il me faut t'initier à mon travail de bureau". Je n'étais pas très savante, je l'avoue face à lui qui était un commerçant émérite, touchant beaucoup d'affaires. Je n'ai pas besoin de vous dire que je me trouvais très petite devant cette imposante puissance dont je vous ai parlée plus haut.

Cet homme, qui possédait un grand talent à nous surprendre, me dictait des lettres presque comme un avocat. Quelquefois, j'étais éberluée par ses grands mots et je devais ouvrir mon dictionnaire afin de voir si tout était conforme. De plus, il possédait une mémoire d'éléphant qui compensait pour ce que j'oubliais souvent.

Chaque jour, petite "bonne femme" de onze ans, vous l'avez deviné, je devais mener de pair secrétariat et études. Ce qui n'est pas peu dire. J'ouvrais le courrier qui venait des personnes avec qui mon père faisait affaires. Assez souvent illettrées, je m'étais habituée, plus à deviner qu'à lire leur texte. Ce qui me faisait rire, c'est que chaque lettre commençait presque toujours par ces mots: "Je mets la main sur la plume pour vous écrire" et finissait presque toujours ainsi "excusez l'écriture".

Tout de même, j'ai dû apprendre de mon père ce que je n'avais pas encore appris dans mes livres, c'est-à-dire compter les intérêts, combien pesait un minot de pommes de terre, un minot de blé ou d'avoine, une tonne de foin, cent bottes de pailles, etc.. Tout était si différent: faire des reçus, des billets qu'on disait conditionnels, retenir les prix de chacun des articles: ballots de foin, toujours de pesanteurs différentes, additionner les totaux, faire les entrées dans les livres etc.. Tout se faisait au crayon. Aucun besoin de vous dire que mes trois premières années ont été très dures pour moi, ainsi que pour mon père. En 1916, quand j'ai eu seize ans, j'ai appris à conduire une voiture car, lui, ne voulait pas toucher à ces engins. Chez nous, j'ai sûrement été la première femme au volant. N'ayez crainte, personne ne me poussait! Comme mon père faisait de tout: acheter des commerces, vendre par encans, commercer les chevaux, etc., je l'accompagnais comme sa secrétaire. Les jours d'encan, les samedis, cela pouvait souvent durer de huit heures du matin jusqu'à minuit. Je travaillais toujours sous sa crainte et sa sévérité.

Cher papa nous t'aimions chacun à notre façon. Avec notre gêne, il nous était impossible d'échanger nos meilleurs sentiments d'amour à ton égard. Seulement nous

avons conservé une admiration très orgueilleuse de toi. Je te parle ici au nom de toute la famille, car nous éprouvions tous, je suis sûre, le même embarras en ta présence.

Je suis donc demeurée avec mes parents jusqu'à mon mariage. J'aimais beaucoup ma mère, elle était si bonne.

Les parents de l'Ouest canadien.

Nous avions souvent des visiteurs le plus souvent des parents de l'Ouest Canadien qui se permettaient de venir demeurer chez nous deux et même trois mois. Durant l'hiver, Lambton, était leur Floride. Pour eux, aller chez Jos Roy, à trois, à quatre et parfois même à cinq personnes, devenait intéressant car, elles savaient qu'elles seraient bien accueillies. Par contre, ils ne se préoccupaient pas de l'embarras qu'ils pouvaient produire. Ma mère les accueillait sans rien dire. C'était un peu malheureux d'avoir une si grande maison. Également, des gens éloignés, qui venaient en voiture à chevaux, faire des affaires avec mon père, ne pouvaient que difficilement retourner chez eux la même journée, alors ils préféraient passer la nuit chez mes parents. Ça ne coûtait rien, et jamais il n'aurait été question de l'hôtel, même si les couchers ne coûtaient que vingt-cinq cents (\$0.25).

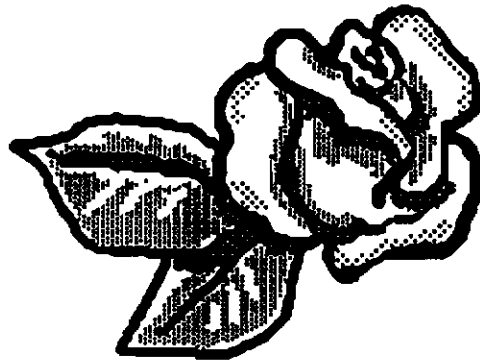
Une relation épineuse.

Avant de passer à une nouvelle étape de ma vie, je vais vous raconter ce qui fut la plus grande souffrance de ma vie de jeune-fille et de jeune-mariée. Dans toute famille, il y a toujours de petites ou de grandes mésententes. Ma soeur aînée, dont je vous ai annoncé le mariage au début, était joliment méchante pour ma mère et pour moi. A la minute où j'ai commencé à sortir, à 17 ans, elle a fait de nous deux ses souffre-douleurs. Demeurant pas très éloignée, juste assez pour voir ce qui se passait chez nous, quoique cela ne la regardait pas, elle se montrait jalouse de moi, ayant toujours des paroles acerbes et malveillantes à mon endroit. Si elle ne voulait pas me les dire, elle les disait à ma mère, ce qui faisait pleurer ma pauvre maman qui connaissait bien la vérité. Elle allait jusqu'à essayer de me faire détester des étrangers. Elle m'accablait toujours de sentiments de culpabilité. Elle allait même jusqu'à me parler des défauts de mon mari. Comme je ne disais jamais rien, elle en prenait avantage. Elle a même su retourner mes frères contre moi par des mensonges éhontés, créant, entre nous, une gêne, telle que, nos relations avec la famille, en ont porté ombrage. Cela s'est même poursuivi après mon mariage.

Après dix années, j'ai décidé de ne plus remettre les pieds chez elle, je ne la voyais qu'à l'occasion. Je me sentais mieux, même si elle a continué à me calomnier vis-à-vis les miens. Elle allait jusqu'à me traiter de "gauche" de "sans grâce" me comparant à une "telle" dont la réputation de beauté n'était pas enviable.

Née en 1900

Je regrette de vous faire partager ce que j'ai appelé mon calvaire. Je voudrais expliquer à mes enfants la raison de ma longue séparation d'avec ma soeur Maria. On dit toujours: il faut pardonner. Mais oublier, c'est très difficile. Je crois que ma seule autre soeur, de six ans ma cadette, a moins cru les mauvaises accusations de Maria. Ma chère Bernadette, j'ai toujours conservé pour toi un amour fraternel que je crois réciproque.



IV. Lambton et ses "originales" (1910-1920).

La Piochette.

La maison de mon père est toujours de celle chez qui les pauvres et les errants du voisinage trouvent "portes ouvertes". Il existe quatre femmes, à la fois originales et dénuées de tout, qui nous visitent. Nous, les jeunes, nous nous amusons bien à les voir et à les entendre.

Chaque semaine, elles arrivent chacune leur tour chez Jos Roy, mon père, et elles commencent la litanie des choses qu'elles n'ont plus. "Nous n'avons plus de farine, nous n'avons plus de sucre, plus de fèves, etc." La plus drôle de ces itinérantes, c'est madame Arsenault, que tout le monde surnomme: "la Piochette". Demandez-moi pourquoi? Je ne le sais pas. Elle ne cesse de se lamenter. Imaginez-vous : sa maison brûlée, elle se réfugie avec son mari dans leur écurie pour se loger et se coucher près de leur vieux cheval. Il est le seul être qui leur reste et il est celui qui les tire, eux et leur voiture, de ce lieu de solitude pour les amener au village. Et mon père qui fait du foin sur une des fermes avoisinantes leur laisse un voyage de foin pour leur fidèle bête.

La Piochette trouve bien belle la maison chez mon père. Elle se demande ce qu'on peut bien faire d'une salle de bain. Le salon avec ses tentures de soie veloutée ornées de "chenilles" auxquelles s'accrochent de gros glands l'envoûte. Quand elle en parle c'est pour dire qu' "icite, ça lui pète dans la face toutes ces belles "tasseris" (tapisseries) ces beaux "porlas" (prélarts) et ces "pendrioches" (tentures)"

Un jour, maman lui donne des lunettes qui ne lui servent plus. Pas longtemps après la "Piochette" annonce qu'elle a perdu les lunettes qui la "décartaient" bien (sans doute décoraient bien)

La pauvre, elle avait perdu une fille de 20 ans, morte de tuberculose. "ah! ben, ma Rose-Anna est morte. "sa ben cu par su l'autr" et combien d'autres expressions.

A St-Romain, village voisin, mon père possède aussi une ferme où il y a une maison et une grange inoccupées, mais en bon état. La maison, montée pièces sur pièces, comme on dit par ici, pour parler de troncs équarris et placés l'un sur l'autre, possède à l'intérieur un poêle à deux ponts et un ménage indispensable pour deux personnes, et sûrement assez "confortable" pour deux vieux sans abri.

En plus du foin pour leur cheval et leur vache, mon père leur donne le bois pour la cuisson et le chauffage. La terre qui les entoure leur permettra d'aménager un jardin et garder des poules. Pour les victuailles et les autres nécessités, ils sauront bien venir les quémander chez Jos Roy. Mon père réussira même à convaincre la paroisse

de St-Romain de leur donner deux dollars par mois pour subvenir à quelques autres besoins.

La "Quin".

Il en existe bien une autre de ces vieilles femmes. Pourtant, cette dernière est une belle grande dame, blonde, très, très jolie et très propre. Différente de la "Piochette" elle a aussi son langage. D'ailleurs, elle ne tarit pas de paroles même si elle est seule. Cependant, elle se reconnaît différente. A maman, elle dit: "Vous avez une ben bonne parlure, m'am". En parlant d'un de mes beaux frères "Sont ti toute lette comme ça ces p'tits Gagnon là". Elle n'avait pas vu mon mari. Elle ajoute à chacune de ses phrases, son patois "quin". C'est ce qui lui a mérité son surnom de "la Quin"

- "Quin (tiens) , tu t'es fait rogner les "juveux"(elle parle à ma soeur qui a fait couperses cheveux) ."Quin, haïssable, tu me trouves lette, ce matin." Elle avait entendu une réflexion d'un de mes frères . Tout ce verbiage pittoresque m'amuse bien.

La Marie.

Une autre: celle-là, une vraie quêteuse qui est prise en pitié par tout le monde en même temps qu'elle en est la risée. Malgré tout, très propre, ma mère l'a gardée à souper et à coucher, parfois jusqu'à deux jours. Mais elle reprend toujours sa route "pour voir son monde" comme elle le disait.

Sa réputation s'étend aux comtés de Beauce, Dorchester, Frontenac, Wolfe et Compton. Je garde de cette personne un souvenir attendrissant et je me remémore quelques faits comiques qui ont agrémenté son séjour à Lambton. Elle aime faire croire à ses nombreuses fiançailles, elle, Marie, aux cheveux gris. En plus, du linge, Maman, lui a donné deux bagues. Ses alliances à chacun de ses doigts lui font imaginer des aventures fictives, sur le chemin du roi dans les cantons de la Beauce.

Je garde un journal de notre région qui fait allusion à la personne dont je vous parle : Marie Rancourt. Permettez que je vous donne quelques extraits de cet article qui illustre bien ce personnage que j'ai personnellement connu. "Elle se dit originaire de St-François. Après avoir subi la perte de ses parents, elle devient une deuxième fois orpheline et doit quitter sa famille d'adoption. Elle part de par le vaste monde avec une certaine liberté.

Bien que Marie essuie quelques refus, elle est chez elle un peu partout pendant qu'elle fait sa tournée. C'est fête au village quand nous, les jeunes ,on la voit poindre, "panier en bras, plumes au chapeau, affublé de colifichets aux couleurs d'arc-en-ciel. Elle a fait servir tout ce qu'elle a reçu en cadeau". "Lasse d'errer d'ici et là, elle conquiert la sympathie des gens de Lambton qui l'adoptent".

Née en 1900

Elle élit domicile chez M. Honoré Rousseau bien connu pour sa piété un peu extravagante. La paroisse lui verse une mensualité de huit dollars pour sa subsistance. "Serviable à ses heures, elle s'adonne à certains travaux: la garde de la basse-cour, le soin du potager. (malheur à qui s'aventure trop près, elle utilise les armes qu'elle a sous la main) Elle fait la course aux vaches, soir et matin, pour les ramener à l'enclos pour la traite. Elle les appelle à sa manière "Noironne" "Tête blanche", Caillette". Ah les vaches! jusqu'à elles qui semblent s'amuser à la taquiner; elles n'avancent pas, si elles ne sont pas nommées. Impatiente, Marie crie "Qué vache, Qué! A tas, à tas, Qué vache qué!!!"

Marie faisait aussi les messages à pied au village et était sujette à moult taquineries de la part des jeunes gens et des enfants. On faisait mine de lui voler son panier, sans malice bien sûre, juste pour le plaisir de l'entendre rouspéter; elle avait un riche répertoire. Elle avait même son sixième sens comme tout le monde et décelait facilement l'ironie. Qui semblait se moquer d'elle, subissait sa riposte caustique et ses rudes manières. Toujours à la recherche d'un mari, que de fois, elle annonçait son mariage et lançait ses invitations pour les noces qui devaient avoir lieu chez Francis Giguère, son voisin.

Imitant son bienfaiteur qui avait une dévotion marquée pour la Sainte Vierge (même qu'elle la nomme souvent "La viarge") elle promettait des rosaires... Les dizaines passaient rapidement. "Chapelet, chapelet ou, ave - ave - ave-" gros grain pas comme les autres, ainsi jusqu'à la fin. S'étant égarée un jour en allant à la cueillette de bleuets, désespérée elle criait: "La Viarge viens me chercher".

Chansonnier à ses heures, elle avait son répertoire de rimes, on l'entendait fredonner par exemple:

J'ai tombé dedans l'eau trempe

Il n'y avait ni feu ni flamme

Pour me réchauffer,

Pour essuyer les larmes de mes yeux,

Le feu de ton coeur éteins-le si tu veux (ter)

Lisette ô ma Lisette,

Prête-moi, ta charrette,

J'irai quérir de la paille

Pour faire manger mes taurailles.

Née en 1900

Nous les soignons tous les deux ,

O Lisette si tu le peux,

Prends-moi par la douceur,

La belle t'aurais mon coeur!

Elle enjolivait ses couplets de fioritures d'agrément. Elle avait son fan-club et ses imitateurs: les Couture, les Lapointe, les Giguère, les Létourneau et les Philippon, mais son meilleur était le jeune Oliva Morin qui ne se faisait pas prier pour faire son numéro dans les veillées canadiennes.

1915. Marie vécut une douzaine d'années chez ses bienfaiteurs. Malheureusement M. Rousseau mourut à l'âge de 56 ans, sa pupille qui en avait 75, devint orpheline, une troisième fois. Elle dut partir pour la pension des SS. De la Charité à St-Ferdinand d'Halifax et pleura comme une Madeleine.

Plusieurs pensent qu'elle fut une des victimes de l'incendie de l'institution en 1917, mais non. Soeur Léonie a écrit que, lors de son séjour dans notre paroisse, elle a bien connu cette demoiselle et qu'elle est décédée en 1923 à l'âge de 83 ans comme on peut le lire dans les annales de l'hôpital.

Son souvenir cependant est encore vivant grâce à ses réparties spontanées collectionnées et transmises par ses survivants, témoignant ainsi de l'histoire d'une pauvre fille que la bonne fée avait oubliée à sa naissance et que, par charité, des paroissiens de Lambton avaient généreusement adoptée.

La petite Comeau.

Une amie de la Beauce, nommée Bolduc pour les uns et "La Petite Comeau" pour les autres, venait nous visiter trois ou quatre fois par année. La petite Comeau, haute comme trois pommes, nous faisait bien rire, Bernadette et moi. Elle ne manquait jamais de dîner chez ma mère de sorte que nous la connaissions bien. "Toute menue dans sa toilette longue avec collerette à la taille et son chapeau à "gorgettes"., celle-là quêtait. Les enfants allaient au-devant d'elle et l'accompagnaient de porte en porte. Elle portait constamment un mouchoir en guise de porte-monnaie: pièces dans un coin avec un bon noeud et dans le coin opposé un morceau de camphre. Il lui arrivait de dîner plus d'une fois. Elle venait de rebrousser chemin pour demander sa pitance: la finesse de son odorat avait capté l'arôme des marmites de son choix. En prenant place à table, elle scrutait la propreté de son couvert... Personne ne s'en formalisait. Toutes deux, elle et Marie, marchaient jusqu'à Disraéli en déroulant leur bulletin de nouvelles. On les entendait babiller au loin".

V. Jeune-mariée.

La belle famille Gagnon.

Chez mon beau-père, il y avait une grande famille de quatorze enfants: sept garçons et sept filles. Sans vous parler de mon mari, j'avais une certaine préférence pour Bertha. Cependant tous me considéraient beaucoup. J'aimais bien leur père et leur mère. C'était du monde, que je qualifiais d'excellent, travaillant fort, aimant leur famille sans oublier leurs gendres et leurs belles-filles

La plupart ont eu de nombreux enfants et sont devenus de gros cultivateurs. Cependant, mon mari n'aimait pas le travail de la terre. Jeune, il a étudié à la petite école de rang comme tout le monde en ce temps-là. La famille demeurait dans le quatrième rang. Plus tard, il est venu rejoindre ses grands-parents au village, d'où il a pu se rendre au couvent pour suivre les cours dans la classe des garçons. Après quelques années, il ira au collège à St-Victor mais, par pour longtemps car le commerce l'intéressait davantage que les études. Et nous nous sommes connus.

Un courtisan pas bien grand, G.W.Gagnon.

Croyant en Dieu, j'ai pensé que le meilleur usage que je pouvais faire de ma vie, était de me marier mais, il y avait un obstacle à cette idée. J'étais bien indécise, le mariage me semblait impossible.

J'ai connu mon mari, j'avais 17 ans . Pendant quatre ans, nous nous sommes courtisés, sans régularité, puisque trois fois je l'ai envoyé promener. Sa persévérance et sa profonde amitié firent que les petites rencontres reprenaient après quelque temps.

Vous savez, dans mon enfance, j'avais décidé de marier un homme grand et IL ne l'était pas. De plus, ... surtout ne pas marier un homme qui portait le nom de Welly. Et bien, j'ai marié les deux. Ces petits inconvénients se sont envolés avec l'amour qui s'est ancré en moi. Mon mari semblait à la fois vulnérable et puissant. Il devint si beau à mes yeux. Il était si amoureux. Je le sentais intensément épris de ma personne.

On casse et on renoue.

Petites parenthèses: Mon mari et moi nous nous sommes courtisés pendant quatre ans. Il y a bien eu trois séparations, pour la simple raison que je refusais de me marier si tôt. Je me pensais encore trop jeune et je ne croyais pas à un amour perpétuel et à un engagement pour la vie.

"Cessons de nous voir quelque temps" lui dis-je, alléguant mon incertitude et

mes hésitations. Je rencontre donc entre temps quelques soupirants qui m'ont fait des demandes en mariage. Certaines étaient alléchantes, entre autres celle d'un professionnel (notaire) et celle d'un marchand. Bel avenir certainement.. Mais en dépit de cela, je retourne à Welly, le sachant honnête, consciencieux et très catholique. Son affection réservée me faisait croire qu'avec lui tout serait pour le mieux. L'amour, la tendresse et son sens des affaires compenseraient à une profession libérale ou lucrative. . Peut-être trouvez-vous dans mon credo des choses exagérées, c'est la vérité. Au cours de notre vie, je ne dis pas, que nous n'avons jamais eu quelques divergences d'opinions, ou quelques imbroglios. Soit, mais, dans le temps il ne pensait pas au divorce... on finissait toujours par s'embrasser et, dans l'adversité, on s'arrangeait toujours à l'amiable.

Diseur de bonne aventure.

Jeune, je désirais connaître mon avenir, même si les faits dont on m'aurait parlé me sembleraient invraisemblables. Il y avait près de chez nous un Monsieur B... qui tirait au thé. Welly allait souvent le voir dans le but de connaître le cycle de notre astrologie.

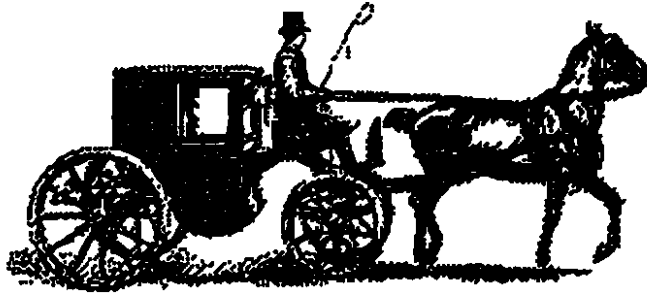
Ces pronostics de ce Monsieur B... se sont avérés presque justes. Il nous avait bien dit que nous serions heureux quoique ce ne serait pas toujours "ROSE". Toutefois nous ne manquerions pas du nécessaire. Nous aurions sept années assez difficiles, "les vaches maigres, quoi". Dans ces temps-là, l'argent se faisait rare. Presque toute la population a ressenti, pendant plusieurs années, la grande dépression qui précéda et suivit le krach de 1929. C'est alors que je me suis rendue compte qu'il n'existait pas de "safe" (coffre-fort) dans toutes les maisons.

Mon père avait perdu beaucoup d'argent ou à peu près tout, alors pas le moindre sou du coffre-fort ne m'a suivi. Soyez-en sûrs. Donc mon mari n'a pas compté sur la dot. J'avais un caractère bien optimiste.et j'espérais le meilleur. Bien souvent, je n'ai pas réalisé ce que j'envisageais. Cependant je ne me trouvais pas pire que tout le monde, quoique j'aie dû subir des jours sombres de temps à autre.

Née en 1900

On se marie.

Donc le 29 juin 1921, avec l'assentiment des miens , au bras de mon père Monsieur Jos Roy , je quitte la maison paternelle pour aller m'agenouiller au pied de l'autel . Tous deux, Welly et Alice, comme tout le monde, nous promettons de vivre ensemble pour la vie, Seigneur Dieu ! pour le meilleur et pour le pire.



Entre parenthèses, dans le village de Lambton, je suis la première mariée qui porte une robe à traîne, accompagnée de mon père en haut-de-forme tenant en main une canne à pommeau. Faut-il parler de coquetteries? Cela fait partie du folklore. Les deux petites réceptions. de cette journée se passent trop vite. Malgré notre budget restreint, nous passons notre "Lune de miel" et cela au Château Frontenac de Québec.

La nuit des noces.

Je dois vous conter ici, une petite anecdote que je n'ai jamais osé raconter à qui que ce soit, de peur de faire rire de moi. Je me décide aujourd'hui!

En entrant dans la chambre nuptiale, Welly m'a prise dans ses bras et s'est mis à pleurer le temps de me transporter à l'intérieur de la chambre et de me déposer par terre. Moi de lui demander:

"Le regrettes-tu déjà?..."

— Non, mais, voilà exactement quatre ans que je te demande de dire OUI et je ne croyais jamais y réussir."

La manifestation de ces émotions a persisté durant un certain temps. Enfin le coup d'envoi d'une longue aventure était donné. Je t'aime.

Née en 1900

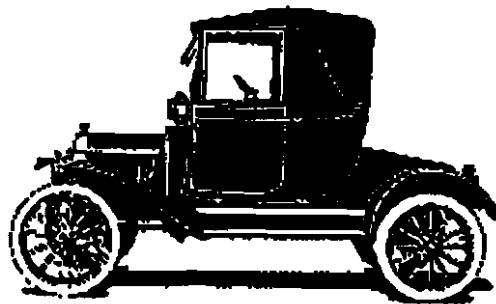
*Il ressort des confidences, bien des choses,
Le respect ne nuit ,ni à l'amour, ni à la confiance.*

Courcelles.

En nous mariant, nous faisons l'acquisition d'un petit hôtel. Cependant, les affaires ne sont pas très bonnes. Nous n'avons guère pu le faire fonctionner très longtemps. Après un an, nous fermons les portes et nous faisons un encan de l'ameublement. Il nous faut donc chercher à nous occuper à autre chose. Nous nous expatrions aux États-Unis pour travailler à salaire dans les chantiers. En attendant de vendre nous gardons l'hôtel. Nous devons payer les redevances et tout ce que comporte de dépenses, un tel poids: taxes, chauffage, assurances, intérêt, etc. Enfin, trois ans plus tard, nous vendons l'hôtel. Nous perdons cinq mille dollars. Il faut savoir ce que représentait un tel montant en 1921 .

Mon mari était très courageux, travaillant et intrépide; il ne se laisse pas abattre par les obstacles. Pendant ces années, il disait souvent: "Si je peux prendre le dessus, j'essayerai d'avoir un commerce à moi, je ne serai pas toute ma vie sous le contrôle des autres.

Ford "à coup de pied" versus carrioles.



Avant d'aller plus loin dans ma vie, laissez-moi vous parler de ce nouveau moyen de locomotion qui vient de surgir sur nos routes et qui fait concurrence à nos chevaux: Le "Ford à coup de pied". C'est ainsi qu'on appelle, dans mon jeune temps, ces nouvelles machines. Sans doute, que la technique du coup de pied a un effet bénéfique pour un redémarrage.

Durant ma première jeunesse, je n'ai pas beaucoup vu de ces nouveaux "animaux bruyants". On en entend bien parler, c'est une curiosité d'apprendre qu'un engin qui déplace un chariot viendra et, encore plus, de voir un tel véhicule mû par lui-même.

Née en 1900

Les premiers apparaissent en 1915. Dans notre arrondissement de 1600 habitants, deux personnes riches seulement réussirent en s'en procurer une.

En 1916, mon futur mari a 22 ans. Il se procure une Ford. Il ne pense pas trop à amasser son argent. D'un autre côté, le prix du véhicule se vend pas loin de mille dollars. Quelle somme pour ce temps-là! Ce n'est pas tout, les pneus ne cessent de crever. L'état des routes de terre et de "gravelle" est sévère pour des vessies pas trop durables.

En 1917, mon père acquiert sa Ford. Je vous ai déjà dit que lui ne voulait rien savoir de la conduite de ces lourds bolides. Et il me laisse donc, le plus souvent, le volant. Cette année-là, nous faisons un voyage de 70 milles et le trajet dure douze heures. Les chambres à air ne cessent de crever sur des routes qui ne sont que mauvaises et non adaptées. Ne vous imaginez pas que nous ne possédions toute la vraie technique pour changer de pneu. Un garage tous les 50 milles n'est pas ce qu'il y a de plus pratique.

Les chevaux gardent le haut du pavé.

En cette période du siècle, on fait bien un semblant de macadam dans les villages. Mais l'hiver, les routes demeurent enneigées et les automobiles retournent sous les hangars. Le cheval et le "barlot" reprennent leur droit.

Les cultivateurs qui demeurent à quatre ou cinq milles du village, voyagent encore avec leurs "buggy" pour venir, le dimanche et les jours de fêtes d'obligation, assister à la messe de sept heures du matin. Et encore, par la loi de l'Église, ils doivent être à jeun, depuis minuit, pour y communier. S'il faut partir à trois ou quatre heures du matin, quelle faim ne les tiraille pas! Mais tous se soumettent à la Loi sans se croire malheureux.

Pour le moment, il ne semble pas qu'il y ait concurrence entre nos chevaux et ces voitures autonomes, fussent-elles très belles et très solides. Nos colons demeurent fiers de leurs chevaux recouverts des plus beaux attelages et parfois ornés de couvertures frangées. Le tintamarre des nombreuses clochettes attire encore les regards des prétendantes. De plus, certains villageois réussissent à se payer de ces carrioles peintes du plus beau rouge avec leurs formes les plus fantaisistes auxquelles s'ajoutent les meilleures banquettes. Un vrai luxe, croyez-moi!

Il n'est pas toujours nécessaire d'utiliser un animal de trait pour tirer ces traîneaux balourds. Les chevaux fringants demeurent le choix privilégié des baladeurs du dimanche après-midi. Quel orgueil pour un de ces propriétaires de faire valoir sa supériorité en dépassant un rival d'une randonnée qui était devenue une course.

Sur le lac St-François.

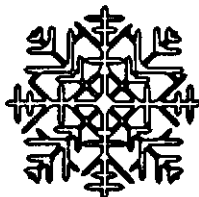
En été, les gens de l'autre côté du lac doivent, pour atteindre le village, faire le tour de la pointe . Cependant, dès que la glace prend, c'est-à-dire lorsque son épaisseur a atteint les huit ou dix pouces, des équipes balisent de petits arbres, cèdres ou sapins, les côtés d'un tracé qui permettra d'éviter ce détour. On gagne ainsi plusieurs milles sur le parcours. De plus, ce tracé permet de ne pas s'écarter du trajet sur le lac quand il y a des tempêtes ou, par certains soirs, alors qu'on ne peut voir que neige et pas plus qu'à quelques pieds.

Le dimanche, jour du Seigneur, il n'est pas question de faire des emplettes. On considère cela encore comme péché mortel de le faire. Alors, durant la semaine, on revient encore au village. Les travaux, en hiver, sont moins astreignants. De plus, je ne peux pas dire que certains hommes ne prennent pas plaisir à se retrouver au village pour "piquer" une "jasette". L'atelier du forgeron s'emplit de ces fumeurs de pipe qui se racontent toutes les rumeurs du village et de la campagne. Prendre un petit coup à la taverne, ce n'est pas aussi à négliger. Je vous fais remarquer que le curé, par ses mises en garde, veille de près sur ses ouailles.

A un certain dégel du printemps, la chance de prendre le raccourci du lac, a coûté la vie à deux personnes et à leurs deux chevaux.

C'était la vie dure d'hier. A chaque époque, chacun a, malgré tout, son lot de bonheur et son lot de souffrances. Moi, je n'en suis pas morte et je ne me plains pas du confort que je n'ai pas toujours eu en ce temps-là.

Les années 45 nous ont bien montré, par l'apparition du tracteur, que la technique avait pris le dessus sur le bon vieux cheval d'autrefois. Que dire maintenant des autres moyens de transport?



Dans un camp de bûcheron.

Enfin, après quelques années de salariat, nous dénichons un contrat avec une compagnie américaine de chantier: c'était à Eorel New-Hamshire. Nous allons habiter à Lewiston. Il y avait un camp de chasseurs dans une petite oasis de cinq cents pieds carrés à peu près, tout entouré par la forêt. Nous sommes à un demi-mille de la grande route, nous devons laisser la voiture et parcourir cette distance à pied.



L'éloignement et l'isolement sont le lot d'une vie dans un camp. Dès que la pénombre se fait sentir, on allume le fanal. Sa lumière blafarde couvre les ombres. De plus, aussi bien prendre ses précautions pour une longue nuit et un dur hiver, car nous devons courir à l'extérieur pour les besoins naturels. La "bécosse" (Back house) assure le confort et l'odeur. Le premier souci des hommes qui rentrent du travail, c'est d'apporter du bois pour assurer l'alimentation du poêle et de la "truie" qui trône au milieu de la pièce principale. Les portes des chambres qu'on laisse entr'ouvertes laissent pénétrer assez de chaleur pour la nuit.

28 mai 1922, Gaston.

J'avais avec moi, mon petit garçon, Gaston, né à Courcelles, le mois précédant notre départ pour les États-Unis. Il avait alors 18 mois. Je demeurais seule toute la journée avec lui, pas de voisin, rien. Les hommes seraient de retour le soir, vers 6 heures. J'essayais quelquefois de chanter pour ne pas pleurer, me faisant accompagner par le chant des oiseaux. Ce que j'aimais les entendre! Après quelques minutes de ces douces mélodies, je retrouvais le courage en attendant le mieux. Sans qu'on me le dise, je me suis attelée à faire la cuisine. En plus de mon mari et de mon aîné, je devais nourrir nos deux employés. Malgré cette occupation, seule, toute la journée, je me sentais bien isolée. Croyez-le ou non, en me plongeant quelquefois dans ma jeunesse, je finissais par me dire: "autre temps, autres ... misères". Je cachais mon

ennui à mon mari de crainte de le décourager. J'espérais bien que mes enfants n'exerceraient jamais un tel métier dans de telles conditions et qu'ils ne subiraient pas cette adversité, si je puis le dire ainsi.

Nuits nostalgiques.

La nuit, quelquefois, je m'éveillais et j'entendais "huer les hiboux" mêlant leurs angoisses aux miennes. J'allais voir à l'extérieur. Ne pouvant pas les apercevoir, je contemplais les étoiles. J'ai toujours aimé voir ces astres et les météores lumineux. Quand la pleine lune se montrait, il ne me fallait pas la manquer. A présent, il est vrai, même si ma vue est moins bonne, je regarde encore la lune, mais les lumières artificielles et la pollution de la grande ville cachent à mes yeux presque toutes ces belles constellations.

Les hiboux se taisaient dans le jour.

Répits.

Deux fois la semaine, dans la soirée, nous allions faire nos provisions à dix milles de là. Il n'y avait pas à s'amuser car le travail recommençait très à bonne heure le lendemain. Quelquefois, le dimanche après-midi, nous allions voir des cousins à dix milles de là.

Welly et moi nous nous entendions bien. A cette époque, tout se liguaient contre nous. Malgré le doute, l'incertitude, la pauvreté et les dettes, nous avons essayé de ne pas trop nous tourmenter. Les difficultés que nous devons surmonter, nous les abordions avec un degré de patience assez extraordinaire, ne faiblissant jamais pour cela. Nous nous attendions, d'un jour à l'autre, à des jours meilleurs.

Réflexion.

J'éprouve une certaine timidité à vous écrire ceci. Je me sens si peu éloquente dans mon récit. Ce sera un résumé continu d'histoires qui peut-être ne tiendra pas toujours "mes lecteurs en haleine". J'essaie de vous intéresser jusqu'au bout. Enfin, je continue.

VI. Retour au village.

27 janvier 1924, Roger.

Au mois de novembre 23, je suis rentrée à Lambton, chez mes parents pour y passer l'hiver. Je devais accoucher, le 27 janvier, de mon deuxième enfant, Roger. Comme d'habitude, il y avait, à la maison, des parents de l'Ouest Canadien. Ils ont dû, à regret, me céder la place. C'était la soeur de Maman et sa fille. Elles m'en ont

Née en 1900

toujours voulu, je crois, de les avoir délogées . Mon mari demeura en vacances avec moi jusqu'au 10 février.

Quand j'étais à Lewiston, j'ai rencontré une dame qui avait une petite fille de six ans. Bien des fois, elle me racontait que sa petite, à 5 mois, disait "Maman et Papa". J'avais presque envie de rire d'elle, croyant cela impossible. Quelle ne fut pas notre surprise, au cinquième mois de notre Roger de l'entendre dire ces mêmes mots. De plus, à 13 mois seulement, il commençait à marcher et déjà, il parlait presque couramment. Je dis comme mon père: "ceci est véridique quoiqu'exceptionnel, je vous en passe un papier".

Welly, toujours contremaître, pour la même compagnie américaine, finissait et recommençait continuellement des contrats. Alors, il voyageait chaque mois pour voir sa famille. Nous nous installons à Lambton jusqu'en 1928, ne nous contentant, entre temps, de ne déménager que trois fois pour diverses raisons. J'avais toujours pour m'aider, une petite "bonne", très dévouée, heureusement. De plus, mes beaux parents venaient souvent chercher Gaston. Ce qui me permettait quelques distractions.

En mettant en marche nos plus beaux rêves,

L'espérance arrive toujours à nous les faire réaliser.

24 juillet 1925, Gabrielle.

Au mois de juillet 1925, j'ai accouché d'une jolie petite fille: Bienvenue Gaby. Mon mari n'étant pas revenu des chantiers pour l'événement, j'étais seule avec mes deux mamans Roy et Gagnon. Comme elles ont été bonnes et dévouées. Elles connaissaient la grande déception à travers laquelle je passais.

La vie continue. Demeurant près de mes parents, ne vous demandez pas si j'allais souvent les voir. Gaby a été une enfant très sage. Jamais elle ne pleurait, même si elle souffrait beaucoup d'eczéma. Quand mon père la voyait, il disait toujours: "Ça c'est du bon monde" Ce qui mettait ma soeur dans tous ses états. Elle avait aussi une petite fille un peu plus vieille qui pleurait continuellement comme une Madeleine: elle portait d'ailleurs ce nom. Pourtant elle n'avait aucun mal.

L'organisation d'un anniversaire.

Au printemps 1926, nous fêtons les 40 ans de mariage de mes beaux-parents. Alors on m'a demandé ce que je pourrais organiser. Je me suis donc retrouvée directrice de théâtre. Avec l'aide de mes belles-soeurs et de jeunes du village, nous avons monté trois petites comédies. Chacun connaissait bien son rôle, appris en même temps que les études. On essaya aussi des chansons avec accompagnement. Le tout se préparait chez moi à l'insu des parents. Les invitations faites, des parents et des amis

Née en 1900

viennent de Montréal , d'Abitibi, de Sherbrooke et des environs.

Le secret bien gardé, la surprise est grande. Tous arrivent ensemble en chantant: "Bonne Fête". Soixante personnes remplissent la maison qui, heureusement, est très grande. Notre démonstration avec sa quinzaine d'acteurs est la plus merveilleuses des fêtes: un succès. Un peu plus tard, nous jouons nos pièces au profit d'une famille très pauvre. Le père en pleurait de joie en recevant la centaine de dollars que lui rapporta notre spectacle.

6 janvier 1927, les Rois.

Nous déménageons dans une maison où, enfin, nous logeons seuls. C'était assez grand pour inviter, en même temps, parents et amis. Aux fêtes, chacune des familles, à tour de rôle, recevait pour un grand repas. Quand ce fut mon tour, je décidai de le faire le jour des Rois. Grâce au gâteau, et au hasard du morceau qui contenait la fève ou le pois, on pouvait désigner le monsieur ou la madame qui serait le "Roi" ou la "Reine" de la soirée. . Il m'est impossible de vous décrire le plaisir que chacun éprouvait à cette réception, où jeux de société, musique et chants, se mêlaient.

Ce soir-là, nous ne nous sommes même pas rendus compte de la tempête qui sévissait depuis le début de la soirée. A une heure du matin, en ouvrant la porte, on découvre qu'il sera impossible de penser à retourner les gens chez eux. La neige n'avait pas cessé de tomber et les routes étaient devenues résolument impraticables. Mes beaux parents, comme d'autres personnes qui demeuraient éloignées , décident de coucher chez-nous.

Un fait assez cocasse se produisit. Dans ce temps-là, les femmes portaient des corsets à baleines. Pour mieux dormir durant le reste de cette nuit, ma belle-mère enlève son corset. Le lendemain matin, pressée de partir, elle glisse son corset du dimanche sous son bras. En montant dans la voiture, vêtue de son manteau de fourrure, elle oublie un moment le précieux objet qu'elle cache. Alors celui-ci glisse sur le trottoir sans qu'elle ne s'en aperçoive.

Quelques minutes plus tard, notre voisin, un vieux garçon, trouve le précieux objet et l'apporte chez lui. Il rit bien avec tous ses amis du village, disant: "Je peux, maintenant m'avoir une femme toute la semaine." On en parle dans tout le village et on s'en amuse. Le dimanche suivant, ma belle-mère m'appelle me demandant si je n'avais pas vu son corset. Je comprends l'histoire, et lui raconte les faits qui alimentent depuis, les cancons du village. Heureusement le dit corset était neuf.

Une première expérience théâtrale.

Durant le mois de janvier, j'invite, chez moi, quelques jeunes filles de 16 à 20 ans. Je leur demande si elles veulent faire du théâtre avec moi. Je les avais bien choisies, toutes de bonnes comédiennes et de bonnes musiciennes ayant fait leur cours académique au couvent. Avec l'approbation de chacune, je fais venir de Montréal quelques exemplaires de pièces comme "La malédiction d'une mère", "Rustaudes et Citadins" (une opérette), "Le Pantalon", "Trop Raccourci", un gros livre de récitations ainsi que des petites pièces assez drôles en même temps que des partitions de chants comme Evangeline et d'autres.

Ma soeur Bernadette et ma belle-soeur Bertha étaient du nombre. Jamais, il n'y a eu un mot de discorde. Les exercices se faisaient chez moi. Nous avions une grosse valise remplie de costumes. Quand nous fûmes prêtes à nous exécuter, mon père fit faire un théâtre dans son salon attendant à la salle à manger séparés par une porte d'arche. Nous pouvions inviter soixante personnes assises. Au soir désigné, toutes étaient au poste. Nous jouerons la pièce six ou sept fois pour que chacune des filles puisse en faire profiter leurs parents et leurs propres amis. Comme nous nous sommes amusées!

Voyant l'ambiance et la réussite de cet événement, l'hiver suivant, une célibataire très cultivée, Mademoiselle Lacombe, m'a approchée, me demandant de jouer "Jeanne d'Arc au bûcher". Elle nous exercerait. Nous avons fait venir les costumes de chez Ponton de Montréal. Dans la grande salle du couvent, devant quelque trois cents personnes, nous avons joué la pièce trois fois, et cela au profit de notre beau couvent et à la grande joie des religieuses. Dans un temps de dépression, les bonnes soeurs ont apprécié recevoir mille dollars.

Au mois d'août, le cousin de mon mari est ordonné prêtre dans notre paroisse de Lambton. Comme la fête durait deux jours, il y avait bien des invités éloignés. On me demande encore de m'occuper de la soirée. J'accepte. Je choisis ce que nous avons fait le mieux l'hiver précédent. Avec les mêmes jeunes filles, nous sommes heureuses de nous prêter à ce nouveau spectacle.

Un petit acteur.

Gaston, alors âgé de 5 ans, fit ses premières armes de chanteur. En effet, je l'accompagnai moi-même à un intermission et lui fit chanter "Le Parjure;" Il exécuta admirablement les six couplets de la chanson. Les applaudissements me comblèrent. Tous venaient me dire: "Franchement, c'était le clou de la soirée". Ce fut une des grandes joies de ma vie. Il en faut quelques-unes des fois, car j'étais inquiète de présenter Gaston à cette soirée craignant la jalousie de certaines personnes.

VII. A Montréal.



Expérience en milieu citadin (1928).

Au mois de mai, les contrats des États-Unis sont terminés. Il nous faut donc chercher autre chose. Nous décidons de faire encan, plier bagage et quitter Lambton pour Montréal. Nous partons un peu à l'aveuglette, je l'avoue, mais la détermination de mon mari est, comme elle a toujours été, très catégorique.

Un petit appartement de quatre pièces, à \$13 par mois c'était bien. Ceux qui ont vécu ces années-là, doivent se rappeler qu'il y avait bien des logements libres dans chaque habitation locative. J'avais un cousin qui était dans la construction et qui a très bien réussi d'ailleurs. Il accepte que mon mari travaille pour lui.

La saison d'été ne m'a pas été très favorable. J'ai été malade et j'ai même perdu un bébé au mois d'août. On a eu à peine le temps de lui donner le nom de Françoise. Bernadette, ma soeur, est venue à ma rescousse pendant quelque temps.

Comme chaque année la construction discontinuait l'hiver. Et à la veille de Noël, il est décidé qu'il n'était plus question pour Welly qu'il travaille dans ce métier. L'assurance-chômage n'existait pas en ce temps-là. Nos parents nous avaient bien invités pour les Fêtes, mais nous rendre à Lambton nous occasionnait une nouvelle dépense et nous priverait de trouver un nouveau travail. Ceux-ci de dire: "Au moins, envoyez-nous Gaston et Roger"

Alors, les petits accompagnent Philippe Bureau, étudiant à Montréal. Ils partent le soir pour Lac Mégantic sur le Canadian Pacific Railway pour rejoindre le Québec Central lequel partait de bon matin de la gare à Courcelles pour la destination finale. Mais nos trois lurons s'endorment et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils dépassent la gare de transfert. Deux milles plus loin, le conducteur s'aperçoit de la méprise. Non sans un certain mécontentement, il fait reculer le train afin de déposer les jeunes passagers insouciant. On ne ferait pas cela de nos jours.

Welly et la Rawley (1930).

Entre temps, toujours à Montréal, nous feuilletons "La Presse" dans la rubrique des emplois offerts. . On demande un voyageur de commerce pour la région de Lac Mégantic et les environs. Tout de suite, Welly se rend pour "appliquer sur le poste". Après avoir répondu aux demandes d'informations et avoir fourni la signature

d'un endosseur, la compagnie l'accepte. Il quitte Montréal me laissant seule avec Gaby, me proposant d'aller le rejoindre quand il aura trouvé un logis. Le 15 février, il aménage dans un logement qu'il loue jusqu'au 1er mai. Il faut aussi que le père de mes enfants achète deux chevaux, une écurie et une voiture spéciale pouvant transporter les grosses valises contenant les produits Rawley.

De mon côté, ce même 15 février, je me débarrasse des quelques meubles que nous possédons. Je remplis la couple de grosses caisses en bois que j'avais spécialement commandées et qui furent longtemps les compagnons de notre existence et, me voilà en route pour Lac Mégantic.

Ce commerce de vendeur itinérant a été assez lucratif. Jusqu'au 15 mai, nous n'avons à peu près pas défait nos valises. La maison où nous aménageons est terriblement malpropre. La bonne et moi devons faire un grand ménage. Nous achetons de nouveau tout ce qui nous manque et nous nous installons croyant que ce serait pour une "secousse", comme on dit dans la région, pour parler d'un long terme.

N'en croyez rien. Notre propriétaire devient jaloux, parce qu'il prétend que le commerce de mon mari nuit au sien. Alors, le 1er novembre, sans tambour ni trompettes, il nous somme de quitter la maison. Nous n'avons pas de bail. Nous nous étions fiés à sa bonne foi. Cela, nous cause un très net préjudice.

9 août 1929, Fleurette.

Le 9 août 1929, j'accouche de nouveau, et c'est de ma petite Fleurette. Je passe un mois au lit. Jour et nuit, j'ai besoin de la présence d'une garde-malade. La bonne se débrouille tant bien que mal avec les quatre enfants et tout le tralala que cela implique.

De la visite encombrante.

Il me faut, maintenant, vous parler un peu des gens de l'Ouest canadien. J'avais le frère de mon père qui était marié avec la soeur de ma mère et qui demeuraient en Saskatchewan. Ils venaient, dans l'Est, depuis trois ou quatre hivers passer "leurs mauvais temps" comme ils appelaient la période de l'hiver. Ils étaient très bien reçus par toute la parenté. Cependant ils préféraient demeurer, à Lambton, chez mes parents qui possédaient une grande maison. Comme je vous ai déjà dit plus haut, le Québec était pour eux la Floride.

Je vous raconte un fait: A un moment donné, un cousin de mon père et sa femme arrivent à leur tour, pour quelque temps. En janvier, nous venons avec les quatre enfants, le temps d'une journée, visiter les grands-parents à Lambton. Le voyage se faisait en carriole attelée à deux chevaux. Nous devions retourner le

lendemain à Lac Mégantic. Les personnes en question, M. et Mme Chabot, nous demandent de les amener, et, disent-ils: "pour aller voir des amis dans la ville de Lac Mégantic". Nous acquiesçons à leur demande. Arrivés chez nous, comme c'était le soir, nous les gardons à coucher faisant des lits d'occasion pour les enfants. Nous n'avions, en ce moment-là, qu'une cuisine, un salon et seulement deux chambres à coucher. Nous croyions qu'ils partiraient le lundi.

Le lendemain matin, mon mari, voyageur de commerce, se prépare à partir pour le travail. Pas un mot de leur part. La journée se passe, sans qu'ils ne parlent de visiter leurs connaissances. Le mardi, non plus. Ainsi coule le temps. Gaston et Roger allaient à l'école. J'avais les petites. Je servais Monsieur et Madame que, d'ailleurs, je voyais pour la première fois et, je les nourrissais trois repas par jour. Eux se berçaient à la fenêtre du salon, dormaient leur petit somme. Et la semaine a passé. Et le pire c'est que j'avais donné quinze jours de congé à ma bonne.

Le vendredi soir, mon mari revient de sa tournée. A sa grande surprise, il les retrouve encore chez nous. Imaginez-vous, il a fallu que le dimanche, mon mari leur offre à les conduire quelque part afin qu'ils nous laissent. Leur sans gêne est allé jusqu'à ne pas laisser même un sou, ni un seul bonbon aux enfants. Ne croyez pas que toutes les visites des gens de l'Ouest étaient ainsi, non. Nous aimions bien les voir. Mais, nous ne sommes jamais allés rendre visite à ces gens-là, Mes parents étaient fâchés de l'aventure que nous avons vécue et ils les considèrent comme mal-élevés. Quelle semaine ai-je passée, avec mes quatre petits et ces visiteurs qui n'en finissaient pas de rester.



VIII. Le commerce des chevaux.

La Rawley ou les chevaux.

L'hiver terminé, nous trouvons une ferme à louer. Pas pour y travailler, bien entendu, mais pour utiliser les pâturages et récolter le foin pour les chevaux. En plus de son emploi de voyageur de commerce, mon mari ambitionnait de devenir commerçant de chevaux. Il avait la passion des chevaux. Il avait cela dans le sang. Un voyage à Québec, avec mon père, lui avait permis d'acheter cinq chevaux. De lui-même, il a appris à déterminer leur âge. Il savait reconnaître les bons chevaux par les pattes qui devaient être saines, par l'aspect du poitrail qui devait être ferme et beau et par l'ensemble équilibré des bêtes. Percheron, arabe, anglais aucun cheval n'avait de secret pour lui. Il savait distinguer un "piton" d'un bon cheval. La "gourme" comme les autres maladies des chevaux, ne pouvaient lui être cachées.

Tout en continuant son métier de distributeur de produits Rawley, il se met à faire le commerce des chevaux. Peu de temps après, il abandonne ce métier de vendeur itinérant.

Après un an, nous achetons une maison dans la ville de Lac Mégantic avec un terrain couvrant cinq emplacements lesquels nous permettent d'y construire une écurie non loin de la résidence. Également, nous achetons une autre ferme où nous installons mon beau-frère, Lucien Gagnon et sa famille afin qu'il s'occupe de la garde des chevaux dans les pacages.

Les chevaux de l'Ouest.

Mon père était un grand connaisseur de la race chevaline. Il accepte de s'associer à mon mari. Les cinq premiers chevaux achetés ont été vendus en un même nombre de jours. Mon mari commence à aller chercher seul ses chevaux.



Il pousse ses visites jusque dans l'Ouest et commande un "char" (wagon), à la fois.

Née en 1900

Chaque mois, vingt chevaux rentrent dans notre écurie et en sortent pour être vendus.

Quand on parlait de "maquignons" dans le temps, on parlait de "bargaineux" qui échangeaient continuellement leurs chevaux. Welly l'a été dans sa jeunesse, alors qu'il faisait le service de la poste dans la campagne. Le matin, il partait avec un cheval attelé à sa voiture. Le soir, il revenait avec un autre cheval. Aujourd'hui, il vend, à partir de son écurie, ses chevaux et de beaux chevaux. Croyez-moi!

Les chevaux de la ville de Montréal.

Voici une petite anecdote concernant mon père Jos Roy. En 1888, les diligences de Montréal qui transportaient les passagers à travers la ville étaient encore tirées par des chevaux. En cette année-là, la ville opta pour les tramways électriques. Alors, mon père acheta toutes les montures utilisées par la ville. Soixante chevaux à vendre à des cultivateurs qui utilisaient encore des boeufs: quelle belle aubaine, et pour eux et pour lui surtout. Dans le temps de le dire, il les vendit tous et ce fut sa meilleure affaire.

Welly, quelque temps après avoir été associé à mon père, vola de ses propres ailes. Il continua ce commerce pendant plusieurs années et cela sur une plus grande échelle.

La maison de la rue Laval à Lac Mégantic se fait petite. Welly, toujours habile de ses mains, construit une rallonge pour l'aménagement d'un bureau, d'une nouvelle cuisine et d'une salle à dîner.



"G.W. Gagnon, commerçant de chevaux.": c'est la nouvelle dénomination que porte l'enseigne qui surplombe le haut de l'écurie avec son beau cheval qu'un artiste a dessiné. De mon côté, moi, je continue à tenir les livres. Pas une mince affaire que la vente des chevaux aux cultivateurs. Certains sont bien installés et paient comptant. C'est l'exception. La plupart achète à crédit. La solvabilité de plusieurs nous permet d'escompter leurs billets à la Banque. D'autres achètent à crédit et nous

Née en 1900

devenons leur bailleur de fonds. Pour moi, cela m'occasionne beaucoup de correspondance pour les suivis des échéances, des emprunts, etc.

La liberté est comme l'air qu'on respire!

On ne la remarque que par son absence,

Et, hélas!, il est souvent trop tard!

5 juillet 1931, Jean-Luc.

Jean-Luc se prépare à entrer dans le monde, pendant que son père, après ballottage comme candidat, devient Chevalier de Colomb. Pas question, pour Welly, de sortir de l'enceinte de la salle de réunion où une cérémonie doit se dérouler au moment de son acceptation.

Encore une fois, je me retrouve seule, à la naissance d'un petit. Ma mère, l'infirmière Bellefleur et le docteur Lincourt m'assistent pour qu'enfin Jean-Luc naisse à l'heure de midi. Cette infirmière allait de maison en maison, elle était peut-être une émule des futures sages-femmes que j'espère voir accepter un jour. Nuit et jour, la semaine qui suit l'accouchement, elle demeure avec moi.

Jean-Luc n'a jamais été le plus sage des enfants: c'était même le plus malcommode. De plus, chaque fois qu'il pouvait mettre la main sur un réveil, il le défaisait complètement pour le remonter sans difficulté. A l'âge de 20 ans, il a même remis en marche une horloge, au mécanisme en bois, qui datait d'une centaine d'années. Imaginez le bonheur du propriétaire.

Je ne veux pas faire de jaloux mais tous savent très bien que Jean-Luc chantait admirablement bien. A 11 ans, alors qu'il est au Séminaire de Sherbrooke, il est choisi, parmi 600 élèves de dix à douze ans, pour chanter l'opéra Tarsicius, accompagné par l'orchestre de la maison qui se compose de trente musiciens. Il y a de quoi à rendre des parents fiers .

La belle Fleurette (1932).

Des événements sans trop d'importance remplissent ce début d'année. Notre besoin cependant, nous oblige à travailler continuellement. Quelques dimanches seulement, nous allons voir la parenté à Lambton. Nous n'avons pas toujours la possibilité d'amener les cinq enfants. Alors, on amène la petite avant-dernière, Fleurette, un peu, pour décharger la bonne. Nous aimons bien notre petite Fleurette et pensons qu'elle possède des qualités inhabituelles.

Ma mère était une grande superstitieuse. Chaque fois qu'elle voyait notre fille,

elle ne manquait pas de nous dire:

"Votre petite fille, faites-lui bien attention, car elle n'est pas pour vous; c'est dangereux que vous la perdiez."

Fleurette avait trois ans et était en excellente santé.

Un jour, les petites, Gaby, Fleurette et deux petites amies, jouaient aux mamans, près d'un petit berceau, dans lequel elles avaient fait coucher Fleurette, lui demandant de dormir. Ce qu'elle faisait gentiment, fermant ses petits yeux. Tout à coup, un oiseau vient se jeter dans la fenêtre donnant sur la galerie et se tue.

Un mauvais présage qui s'accomplit.

Nous avons deux employés et leur soeur qui avaient, chambre et pension chez-nous. Cette dernière, ayant vu l'événement m'annonce qu'elle retourne chez elle.

"Madame Gagnon, quelqu'un va mourir dans la maison: mes frères, moi-même ou d'autres? Je ne veux pas rester." Je me vois dans l'obligation de rechercher une nouvelle bonne.

C'est au début de la semaine suivante que Fleurette tombe malade. Notre médecin diagnostique une diphtérie. Il envoie des échantillons de sa gorge à l'hôpital de Québec. Par téléphone, on reçoit un appel urgent, nous demandant de "placarder" notre maison et d'interdire à qui que ce soit de sortir dans les environs. La nouvelle bonne s'occupe des enfants. Moi, je m'enferme dans ma chambre avec la petite. Dix-huit jours plus tard, on nous permet de sortir. Elle a pris du mieux, mais elle ne marche plus, ne parle plus, ses yeux louches et ses oreilles coulent. Ses beaux yeux noirs sont tristes. Elle qui promettait tant.

Avec les petits, je me mets en prières pour demander sa guérison ou son envol vers le ciel. Je la trouve si malheureuse. Durant notre neuvaine, elle prend du mieux chaque jour. A notre surprise, le neuvième jour, elle est emportée par une pneumonie, qui fait suite à sa maladie.

Elle fut le seul cas de diphtérie dans toute la ville de Lac Mégantic. Il y a des peines qui ne s'analysent pas. Cependant, je voulais demeurer sereine, car j'attendais un autre enfant pour le mois de janvier. Imaginez quand même mon désarroi de Maman...

"Nos bonnes".

Nous allons, mon mari et moi, passer le jour de l'an à Lambton, situé à trente milles de Lac Mégantic. Nous profitons de l'absence de neige pour voyager en auto

Née en 1900

et faire un aller-retour, car j'attends le nouveau bébé pour les jours à venir.

Un fait. Je vous ai souvent parlé de mes "bonnes" comme je les appelais. Elles nous étaient toutes dévouées. La dernière, une institutrice d'un rang de campagne de la Beauce au salaire de 125\$ par année est venue offrir ses services au salaire de 8\$ par mois, connaissant la somme de travail qu'elle aurait à accomplir. Cependant, elle disait que la rémunération était meilleure que celle d'enseignante, car elle considérait que chez moi, avec la nourriture et le logement, cela lui apportait un meilleur revenu. Quel mérite de prendre soin des enfants, un jour de l'an. Elle ne semblait pas s'inquiéter de la venue, sous peu, d'un autre bébé. Et combien d'autres "bonnes" ai-je eues: les Hélène, les Florence, les Rolande, les Thérèse, etc. Des "Perles" avec un grand P. Aussi, Merci avec un grand M.



Sa voix le précède, 5 janvier 1933, Alban.

Alban était à la porte. Le septième. Cette naissance fut bien différente de celle des autres. Assez pour vous dire que des médecins, à qui la chose n'est jamais arrivée, n'y ont pas crue.

Jusqu'à présent, je ne vous ai pas beaucoup parlé de mes accouchements. Aujourd'hui, j'entends souvent les jeunes femmes qui ont un, deux ou trois enfants. Elles parlent des soins préventifs, des exercices qu'elles font, des visites mensuelles à leur médecin qu'elles rencontrent, des échographies, qui leur permettent de connaître le sexe de leur enfant etc. Elles ont plus de chance que moi. Je ne visitais jamais le médecin. Aujourd'hui, on dit: "Ça ne coûte rien" et on y va. Un petit fait. Après la naissance des mes deux premiers garçons et de la première fille, je ne me suis jamais trompée sur le sexe des autres enfants qui ont suivi.

Vous voulez savoir quelque chose de cet accouchement et bien voilà. L'hôpital est loin. A huit heures, ce cinq janvier, à la maison, l'avènement est attendu. Ma bonne infirmière de toujours, Garde Bellefleur, et ma mère assistent le médecin. Cette fois, Welly est là. Tout paraît s'enclencher normalement. Tout à coup, à la

grande surprise de tous, n'en croyant pas leurs oreilles, retentit de mon ventre, un cri: celui de mon bébé. On s'énerve, le médecin est au désespoir. Le petit va sûrement mourir, il a respiré, il va se noyer, s'étouffer. A la vitesse des plus expéditives et avec toute la compétence qu'il possède, le médecin réussit à faire surgir l'enfant. Il est sain et sauf.

A la suite de cette chose incompréhensible, le médecin se remémore le récit qu'un collègue lui avait fait sur un événement qu'il avait vécu en des circonstances similaires . Si ce n'était ce récit déjà entendu, et le témoignage de ceux qui ont confirmé avoir entendu la voix, mon médecin n'aurait jamais cru au fait. De plus , il avait bien raison d'avoir dit à sa femme, avant de partir de chez lui:

"J'ai l'impression que j'aurai de la misère avec ma patiente Madame Gagnon."

Je suis très heureuse que tout ceci se soit passé, bien que ce soit inexplicable. Beaucoup de médecins n'ont, comme nous, jamais été témoins d'un tel phénomène. C'est inoubliable. Ce petit dernier, c'est Alban.

Été 1933, un terrible accident.

C'est la fin de l'été et c'est le temps de la récolte. Plusieurs personnes travaillent aux machines qui coupent l'avoine et séparent les grains de la paille. Pour engranger la paille, une autre machine appelée coupe-paille possède des couteaux qui la réduit en coupures de trois pouces. Ce qui diminue considérablement l'espace occupé. Le propriétaire de la machine connaît bien le maniement de son appareil. Tout à coup, par mégarde, il approche de trop près ses doigts. Et soudain, sa main , son bras jusqu'au coude, en un éclair, tout est avalé par la machine. Tout se passe comme un étourdissement. Au milieu de l'énervement de chacun, on voit courir, à vive allure, mon mari qui va à la recherche d'un médecin. Pendant ce temps-là, une voiture passe et on juge préférable d'envoyer tout de suite le blessé à l'hôpital de Sherbrooke.

L'estropié était le beau-frère de notre "bonne". Nous avons autant de peine que si cela était arrivé à un des nôtres. Le travail journalier de notre accidenté consistait à vendre le lait de porte en porte, à travers la ville. On a dû ajuster un crochet à son bras. Sans se plaindre, il réussit à gagner sa vie. Pour ne pas être cruelle, je vous dirais qu'on a ramassé les débris de son bras pour les enterrer au cimetière. Je garde en mémoire un souvenir macabre de cet accident.

IX. Un grand homme.

Mort de Papa.

Chaque naissance apporte son bonheur. A ce sujet, mon mari disait toujours que chaque fois qu'il y avait un nouvel enfant dans la famille, son commerce devenait meilleur. Et il était un vrai brasseur d'affaires. Son objectif n'était pas de gagner de l'argent sur une grande échelle, mais lui et moi avions une conception identique de la vie: la poursuite d'un noble but, l'assurance de bien remplir notre mission selon les plans du créateur.

Alban est malade six mois durant.

L'année 1933 vient nous ravir mon cher papa. Au début du mois de juin, mon père fait venir Welly pour qu'il l'amène chez son homme d'affaires, un avocat de St-Joseph de Beauce.

En entrant, surprise pour mon mari:



"Je viens arranger mes affaires, de dire mon père, car je dois mourir bientôt et mon gendre prendra la relève."

Le 15 juin, mon père se rend seul chez son médecin.:

"Bonjour, Monsieur Roy, qu'y a-t-il à votre service?"

— Rien Docteur, je viens vous dire que dans trois semaines, je serai mort!"

Quelques jours passent. Il nous appelle par téléphone, nous presse de venir, parce qu'il a des choses à nous dire et, que lui-même n'en a pas pour longtemps. Quelle surprise pour nous!

Sa conception de la vie était tellement toute autre. C'était un homme qui avait excessivement peur de la mort. Le lundi soir, comme il y a une grande retraite à l'église, il se rend entendre un sermon sur la mort. Tout le monde le regarde, il paraît si malade et tous le savent malgré tout craintif quant à ses fins dernières. Pourtant, rien ne le dérange.

Le jeudi, il prend le lit.

Née en 1900

"J'avais dit que je mourrais bientôt. Je remercie Dieu de m'avoir donné une bonne femme, des enfants merveilleux. J'ai fait beaucoup d'argent et j'en ai beaucoup perdu: c'était le droit du bon Dieu. Je crois que ceci a contribué à aider des malheureux. Soyez bons. Aimez-vous. Ayez surtout bien soin de votre maman. Je demande pardon à tous ceux à qui j'aurais pu faire du mal ou de la peine. Je vous aiderai Là-Haut à élever vos enfants. Toi, Alice, je demanderai que ton bébé recouvre la santé."

Ces paroles nous ont très touchés. Nous pleurions, mais lui ne versait aucune larme. Il attendait l'arrivée de Conrad, mon frère qui demeurait à St-Hyacinthe. A chaque instant, Papa demandait si Conrad était arrivé. A une heure de la nuit, Conrad est là. Le Vicaire Belleau à ses côtés lui dit:

"Comme vous êtes chanceux de vous appeler Joseph. Celui-ci va venir à la porte du Ciel vous accueillir."

A une heure et demie, il s'éteint. C'était le 9 juillet 1933.

Ce furent de grandes funérailles. La journée était ensoleillée. Beaucoup de monde des paroisses environnantes et les gens de Lambton, tous sont venus lui rendre un dernier hommage.

Je me suis soumis à la volonté de Dieu

J'ai vu venir la mort

Le courage de la foi dans l'âme.

Une semaine après le décès de mon père comme par miracle, Alban, âgé de six mois, qui pesait une livre de moins qu'à sa naissance soit six livres, se mit à engraisser d'une journée à l'autre de sorte qu'à dix-neuf mois, il pèse quarante livres. La preuve, une photo que mon fils garde chez lui.

Comme vous voyez, j'ai vécu bien des incidents de toutes sortes comme il en existe dans toutes les maisons. L'optimisme règnait chez nous ainsi que le généreux désintéressement, l'amour de tous et de chacun des nôtres. La famille vivait humblement avec un certain charme que la fortune ne pouvait peut-être pas toujours offrir.

Et la vie continuait...

Née en 1900

Le mort.

Autrefois, les gens de mon âge ou un peu plus jeunes se souviennent certainement, que, lorsqu'une personne décédait dans la paroisse, tout le monde se déplaçait pour faire une visite, ne fut-elle que de circonstance. A hauteur de table, le mort, habillé de blanc ou de noir, était exposé sur des planches. On le veillait deux ou trois nuits. Toutes les heures, on disait le chapelet. A minuit, on prenait le réveillon. Mes frères, ma soeur et moi profitions de cette accalmie, et nous prenions la poudre d'escampette dès le "lunch" pris.

En général, nous n'allions, à ces visites, que le premier soir. Nos morts n'étaient pas embaumés. Imaginez les derniers moments de veille durant un été chaud.

Un jour, un célibataire, qui avait, depuis la naissance, un genou plié à 45 degrés, vint à mourir. (Il n'est pas mort à cause de cela) Sur les planches, il était exposé dans la position qu'il avait toujours eue durant sa vie. Plusieurs amis parmi lesquels se trouvaient Conrad, mon frère, se tenaient près de la dépouille. Mal lui prit subitement, histoire de s'amuser, de peser sur le genou du défunt. Instantanément, le mort se dressa de sa couche, agita ses bras et tomba aussi subitement. Un des spectateurs, qui avait déjà bien peur des morts, prit ses jambes à son cou et courut chez lui sans même se retourner. On en rit bien aujourd'hui, mais n'empêche que le chapelet en cours ne put se terminer.

Mon père décédé en 1933 a été le premier de la paroisse à être embaumé et déposé immédiatement dans son cercueil. Il n'y avait pas d'embaumeurs à moins de 30 milles de Lambton.

A humour, humour et demi

Je vous ai déjà dit que mon père avait beaucoup de mémoire. Il avait aussi beaucoup de présence d'esprit. Cependant, un jour, il rencontra une concurrente. La téléphoniste de Disraéli, qui avait été souvent sa victime, cherchait un moyen de lui rendre la monnaie de sa pièce.



J'ai toujours connu le téléphone chez mon père. Même si le téléphone n'était pas payant, ce n'était pas le Bell. Ah! ah! Dans le village, il y avait trois téléphones, un chez nous, un autre, au magasin général et "le central".

Or, un jour mon père désirant parler à quelqu'un et croyant que la téléphoniste

aurait pu le voir aux environs de chez elle, lui demanda sans réfléchir:

"N'auriez-vous pas, quelque part, dans vos jambes, Edouard Lemieux?"

— Non, monsieur Roy, et je ne voudrais pas le voir non plus."

A cette époque, j'étais bien jeune, mais j'ai su qu'il avait eu la réponse méritée. Il en a bien ri.

Une autre fois, ce monsieur Lemieux, ami pas très riche de mon père, lui dit comme cela. :

"Toi, Jos Roy, tu as bien le tour de faire de l'argent, mais je pense que tu n'as pas le tour de le conserver.

—C'est vrai, Edouard, répond-il, la différence, est que, si je n'en avais pas eu, je n'aurais pas pu le perdre.

Le testament.

A la mort de Papa, nous devenons les exécuteurs testamentaires. A ces occasions-là, il est rare qu'il n'y ait pas de chicanes de famille. Nous n'y avons pas échappé.

Ma soeur Maria, toujours jalouse, nous poussait au pied du mur par ses insinuations et son hypocrisie. Mes parents les avaient tant aidés, allant jusqu'à leur donner deux fermes. Suite à un incendie, mon père leur avait tout payé. Même lorsqu'ils perdaient un animal, mon père le remplaçait. Ils surveillaient de près leur héritage, mais jamais vous ne les auriez vu offrir un sou, pour compenser les services rendus, les voyages occasionnés ou les pots cassés.

Dans sa générosité, mon mari me disait de laisser faire, que nous vivions mieux qu'eux et que notre travail nous permettrait de ne pas compter sur les parents. Enfin, c'est la vérité, on ne peut la cacher même si cela nous a fait souffrir.



X. Toujours à Lac Mégantic.

Plus vite que sa pensée, 25 juillet 1934, Laurier.

C'était par un beau matin d'été et je sais que j'aurai une journée exceptionnelle. La cigale annonce une belle matinée et, moi, je pense qu'elle sera bonne. A huit heures, un autre beau garçon vient compléter la famille. Chaque nouvelle naissance, me faisait découvrir le nouvel enfant toujours plus beau que le précédent. Par contre à chacun qui vient, amènent, ses propres complications. Pour ce dernier qui vient d'arriver, jour et nuit, une semaine durant, pour le bébé et pour moi, nous passons des moments difficiles. . Ajoutez à cela, la "bonne" qui s'ébouillante et au fait que je dois en faire venir une autre. De plus, Jean-Luc et Alban ont contracté la scarlatine. Les deux servantes les gardent dans leur chambre. Heureusement, une tante de ma mère est en visite et apporte une aide supplémentaire. Une habituée (voisine) de la maison vient faire le lavage. Ouf! Pas pire pour une journée ensoleillée! Et quel été. Et Laurier est là.

Laurier avait quelque chose de spécial dans son langage. Il ne m'en voudra pas d'en parler. Il utilisait une sorte de patois dont nous ignorions la provenance. "Picoula you Monsieur Gagnon" était une de ses expressions incompréhensibles qu'il savait dire du haut de ses deux ou trois ans. Comme les Grands-Mamans, les tantes et tout le monde trouvaient ça "fin." Il le disait, soit quand il était content ou lorsqu'il avait de la peine. Une fois, en hiver, nous étions dans la voiture que tirait un cheval, et nous avons versé dans la neige. Nous nous sommes relevés et on entend notre petit Laurier: "picoula you monsieur Gagnon". Il pleurait. Tante Laure qui était avec nous, ne put s'empêcher de rire. Qu'il était bien beau avec ses petites boucles blondes.

Combien de soucis ces petits êtres

Peuvent-ils nous donner?

Et pourtant, que de bonheur irremplaçable.

Que devrais-je vous raconter

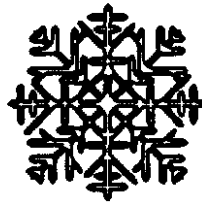
Chacun des ces petits bonheurs

Que je n'en finirais pas.

Voyage de rêve au milieu des charmes de nos hivers anciens.

Puisque je viens de vous parler de randonnée, permettez-moi que je vous raconte un de ces voyages entre Lac Mégantic et Lambton. Les trente milles qui séparent ces deux villes, nous ont souvent vus, mon mari et moi. Et je me permets de vous relater ce que je qualifierais du "plus beau voyage de ma vie", un voyage de rêve.

Deux chevaux trotteurs, un rouge et un gris attifés chacun d'une robe, sorte de couverture en fourrure de "buffalo" doublée de gros lainage, étaient attelés au "barlot" Des briques chaudes, que mon mari avait toujours la précaution de tenir sur la fournaise au sous-sol, avaient été placées à nos pieds pour les garder au chaud. Nous deux, en "capot de chat" (manteau de fourrure en langage canadien), un petit dix onces de gin à la portée de la main, Welly, avec ses larges et grosses mitaines en peaux d'ours, conduisait fièrement ses montures. Un beau clair de lune se reflétait sur la neige bien blanche, les trotteurs gambadaient à grandes enjambées dépassant tous ceux qui se trouvaient sur la route. On cheminait dans les doubles ornières qu'avait durcies le passage des carrioles carillonnantes qui crissaient au passage au milieu de ces dunes enchanteresses qui bordaient une route perdue dans un paysage lointain. Quel beau voyage!



Voyage de misère dans une vraie tempête.

Au mois de mars 1933, un an avant ce trajet de rêve. Nous avons Alban avec nous. Il a deux mois et il est malade. Malheureusement, nous n'avons pas les mêmes chevaux pour revenir de Lambton.

Tout à coup, une grosse tempête s'élève. Les routes se bouchent rapidement, les ornières se remplissent, les piquets de clôture demeurent nos seuls guides. Il y a bientôt quatre pieds de neige. Mon mari n'a pas le choix, il se tient debout dans la carriole pour maintenir un certain ballant et éviter ainsi de verser. Le bébé pleure, les chevaux peinent, les maisons projettent des ombres au loin comme des fantômes. Nous sommes en pleine campagne, il n'est pas question d'arrêter au risque de ne pas trouver le confort nécessaire à notre enfant malade. Les chevaux, qui, à chaque enjambée enfoncent jusqu'aux genoux et doivent se relever sans arrêt, arrivent à la maison presque morts.

Née en 1900

Malgré ces trente milles presque interminables, nous sommes enfin arrivés à la maison. Un des deux chevaux est même demeuré un mois sans manger, se contentant seulement de boire . Heureusement, il est resté debout et on a pu ainsi le réchapper. Il a fallu deux mois pour qu'il s'en remette.

En hiver, l'auto demeurait dans le hangar. Vous voyez bien, il n'était pas question de la sortir. Les tempêtes d'hier étaient plus longues et plus imprévisibles que celles d'aujourd'hui pour ne pas dire brutales. Croyez-en une personne de mon âge.

Miguel, 22 août 1935.

Au mois d'août, un autre garçon, le quatrième de suite et cela à des intervalles allant de dix-huit à treize mois. N'empêche qu'il avait de beaux petits yeux noirs!

Permettez-moi que je vous raconte une petite anecdote qui se passe alors qu'il avait neuf ans. Je m'en souviendrai toujours. Je trouve quelquefois que mes 90 ans me font oublier bien des souvenirs heureux! Le réprimandant, juste pour une simple petite faute, il me regarde naïvement dans les yeux et semble me dire : "Elle va bientôt finir, Maman" J'ai compris et comme je l'ai aimé! Je me suis donc mise à rire. Après tout, ce n'était qu'une baliverne d'enfant.

*"Toi qui obéissais sans révolte, sans défi,
j'ai trouvé ta docilité
plus gênante que ne l'a été ta rébellion."*

Le pauvre Miguel, il a bien souffert au collège et au pensionnat. D'autres aussi, peut-être. Pourtant, il faut bien qu'il comprenne. Nous demeurions au nord de la ville. Le collège où il devait aller à l'école, était loin. Il fallait voyager à pied. Pas d'autobus jaunes, ces années-là. Et nous pensions à ces gros hivers que nous avions. Il se plaint de ces longues années passées loin de la maison dans un pensionnat. Je le comprends, je le regrette. Le fallait-il ou non? Doit-on nous jeter la pierre? La grande famille, le commerce accaparant, l'éloignement de l'école: ce fut un choix difficile , croyez-moi!

*Tous les dénouements de notre vie
témoignent moins de pertinence que d'acharnement à notre travail.
Ta compréhension, maintenant,
viendra-t-elle confirmer notre conduite?*

XI. L'attrait de la colonisation.

Nous laisserons-nous tenter?

Cette année fut pour nous une année "fatidique" si je peux m'exprimer ainsi. Le destin était à notre porte et nous apporterait du changement. On vivait comme le commun des mortels, mais on voulait mieux.

Le commerce des chevaux allait plutôt tranquille. Un jour, le 22 avril, alors que mon mari jouait aux cartes avec des amis, il les entend parler d'une certaine petite ville minière qui commençait à pointer dans le nord de la Province et il se dit qu'il y aurait sûrement quelque chose à faire là-bas.

Val d'Or, quel nom pour faire miroiter des espoirs. Tout de suite, il est enthousiasmé, il rebondit à la maison et il m'annonce:

"Demain, je vais à Val-d'Or en Abitibi".

Il avait la fortune dans la tête.

— Beaucoup de gens de notre âge y vont, je partirai en éclaireur.

Il faisait un temps maussade, de sombres pensées m'envahissaient, sa décision convainquante et irrévocable fit jaillir cette réponse presque irréfléchie:

— Et bien, si tu y vas, moi aussi j'y vais.

Depuis combien de temps, j'entendais celui-ci et celui-là dire qu'il allait s'établir en Abitibi? Moi, je pensais qu'il fallait être bien pauvre pour s'expatrier et devenir colon. Je croyais que nous n'en n'étions pas encore là.

— Tu viens? Oui, mais, ce ne sera pas pour devenir colon, j'y vais pour acheter quelque chose comme un magasin, de reprendre mon mari. Tu sais bien ta présence est indispensable. Une femme, ça rassure, et ... ça désarme.

Le 24 avril, une neige mouillée alourdit le sol. Tous les deux, à la gare du Québec Central, les enfants restant à Lac Mégantic, on embarque pour la ville de Québec. De là, à 8 heures du soir, avec le Canadien Pacifique, à sept dollars du billet, sans couchette, bien entendu, on s'achemine vers une certaine aventure.

On arrive à destination, c'est encore une belle journée d'hiver, les bancs de neige sont tous là, c'est jour de paie. Les prospecteurs reçoivent les ouvriers. De joyeux futurs lurons s'engouffrent dans la banque. Dans un moment ils s'adonneront à des loisirs si rares dans ce milieu de travail si dur.

Née en 1900

Pourtant, nous sommes tristes, anxieux , égarés et à la fois remplis d'espoir. C'est le pays de l'or. Les magasins font de grosses affaires. Les gens marchent dans des rues pas encore très carrossables. De petites maisons ou plutôt des abris temporaires les bordent. Des hôtels, il y en a trois. Pas question d'en acheter un pour le moment, on vient pour un magasin. Deux étaient à vendre, un dans le centre de la ville, dans la partie la plus achalandée, un autre dans le nord. On opte pour le premier: une épicerie-boucherie avec ses onze employés bien stylés. On entre en communication avec le proprio et on lui promet de revenir dans les 15 jours. Mon mari et moi avons à peu près la même conception de ce qui pourrait faire notre affaire. On n'oubliait pas que c'était les années difficiles de la crise des années 30. Cependant on espérait que le soleil deviendrait plus beau.

On retourne chez-nous.

Juin 1936, une difficile décision.

Après mûre réflexion , ayant pesé le pour et le contre, les perspectives de ce nouveau commerce nous amènent à décider de nous lancer dans cette nouvelle aventure. Mon mari retourne terminer le marché. Il revient à la maison pour envisager le grand déménagement.

C'était déjà presque la fin de mai. Nos trois aînés étaient aux études: Gaston et Roger au Collège d'Arthabaska et Gaby au Couvent de Lambton. Que devons-nous faire? Devaient-ils finir leur année scolaire? Je prends la décision.

"Tu vas retourner seul à Val-d'Or, tu amèneras avec toi un homme de confiance pour gérer le magasin. Moi je resterai ici, avec les enfants. Et pour les vacances, j'irai chercher les enfants chacun de leur côté. Au mois de septembre, tu reviendras pour la rentrée des élèves, nous préparerons le déménagement et nous louerons notre maison et notre ferme. Malgré tout, peut-être reviendrons-nous à Lac Mégantic? On ne sait jamais.

Que de soucis pour atteindre un tel objectif! Ce qui fut dit, fut fait. Welly, dans un deuxième voyage en voiture, repart pour Val-d'Or, accompagné d'un jeune homme, Gérard Nadeau, une aide sûre pour nous.

Je demeure donc à la maison pour les vacances.

Nous avons encore deux chevaux à l'écurie, qu'un Monsieur du voisinage vient soigner. Aussitôt après le départ du père de mes enfants, j'en vends un, \$250. L'autre de moindre valeur sert de distraction à Gaston et à Roger qui reviennent du collège. Ils se chargeront de le nourrir et de s'en occuper. Agés de quatorze et de douze ans, mes garçons se promettent de s'amuser. Mal leur en pris d'atteler, le cheval et de faire

des tours de voiture en ville avec leurs copains. Chaque jour, ça recommençait. Ils arrivaient à embarquer six ou sept autres adolescents avec eux. Me sentant responsable, au cas d'accidents, je décidai de me défaire de notre cheval.

D'un côté, je possédais une vieille machine à coudre qui avait fait son temps. D'un autre côté, il y avait un marchand de machine à coudre électrique, lequel s'était occupé de chevaux de temps à autre. Pourquoi ne pas profiter d'une telle occasion? De plus, ce cheval me donne bien des soucis. Avec ma flopée d'enfants, une meilleure machine à coudre, ce ne sera pas un luxe. Aussitôt réfléchi, aussitôt décidé, je prends le téléphone.

— Monsieur ..., seriez-vous intéressé par l'achat d'un cheval? Moi j'envisagerais peut-être l'achat d'une de vos machines à coudre. On pourrait faire un échange.

— Madame, je vais tout de suite vous voir.

Dans un temps, deux mouvements: la marchandise de 175\$ est dans la maison et le cheval est parti. Les enfants sont bien désolés, mais moi, je suis moins inquiète. Les vacances se terminent sans complication. Les enfants en prennent leur parti et se montrent compréhensifs et sages.

Nous ne vivions pas dans l'égoïsme.

Séparations, responsabilités, chacun de son côté.

Espoir de meilleurs jours.

Pareils à l'aveugle,

Espérant la gloire d'un lever de soleil.



Septembre 1936, un grand départ.

Welly arrive dans les derniers jours d'août. Les valises des trois étudiants sont déjà prêtes pour la rentrée, grâce au travail de Florence, ma Bonne, avec un grand "B" qui, malheureusement, ne désire pas nous accompagner dans le Nord de la province. Plusieurs jours, durant, je fais des appels pour chercher une personne pour la remplacer.

On se prépare au grand déménagement. On engage un menuisier qui voudra

bien nous fabriquer des caisses en bois. Quand je vous parle de caisses, c'était des caisses énormes, grandes comme ça et qui occupaient presque toute la surface du plancher de la cuisine. Ces caisses vont demeurer en permanence dans nos hangars pour les nombreux déménagements qui vont suivre. La compagnie de chemin de fer n'accepte rien qui ne soit emballé, y compris les petits meubles. Nous acheminerons vers Val-d'Or tout notre ménage, sauf le piano qui demeurera entreposé dans le salon d'un de nos amis.

Une dame de nos connaissances me donne un coup fil:

" As-tu trouvé une bonne, prête à te suivre?

— Non, pas encore

— Si tu désirais prendre la mienne, je te l'offre, je veux demeurer seule pour quelque temps. Je la trouve très dévouée, elle serait prête à rester un an avec vous, moyennant les voyages payés, douze dollars par mois pour un travail, semaine et dimanche.

— Oui, dis-je."

Sans moindrement prévenir, elle arrive chez moi comme une explosion, au beau milieu du plus grand brouhaha jamais organisé. Florence nous a quittés la veille. Rolande n'est pas du tout embarrassée, elle se met au travail comme si elle avait toujours été avec nous.

La cuisine est trop petite pour les deux grandes caisses à remplir de casseroles, de vaisselle, d'ustensiles, etc.. La salle à manger ne laisse guère de place à cette autre caisse béante où s'enfouissent la lingerie et la foule de menus articles que peuvent avoir ramassés dix personnes qui habitent neuf pièces. Rolande, pas du tout embarrassée, s'active avec ses petits airs de gaieté et de jeunesse, pleine de ses vingt ans. Elle empaquette, elle place, elle empile sans perdre de mémoire ce que chaque caisse contiendra et du lieu où chaque chose se trouvera à l'arrivée à Val-d'Or. Bonne d'enfants merveilleuse, cuisinière hors pair pour les petites recettes, elle prépare de succulents repas, mieux que je ne peux le faire. Franchement, elle est pour moi une grâce du bon Dieu.

Enfin, au bout de quatre jours, tout est "paré" (prêt) pour le départ. Nous avons loué tout un wagon. Dans un bout, les caisses et le petit ménage, à l'autre, deux gros percherons: notre dernier achat, avec harnais neufs, voitures d'été et d'hiver. La compagnie s'occupera de bien traiter les chevaux pendant le trajet.

Gaston, Roger et Gaby sont retournés à leur pensionnat. Moi, Welly, Rolande, Jean-Luc, Alban, Laurier et Miguel, tous dans la grosse Chrysler, à cinq heures du

soir, partons vers Lambton. Ma mère, mon beau-père, mes frères et mes sœurs nous attendent pour un adieu rempli d'appréhensions et d'inquiétudes.

Le lendemain, la valise de la voiture est à son comble. Avec les quatre enfants de moins de cinq ans, c'est le départ. On parle de bouteilles de lait à renouveler, de couches à changer et de petits soins pour chacun.

En parlant de couches, elles sont hélas non jetables en ces temps-là. Chaque fois que j'avais un bébé et j'en étais à mon neuvième, Monsieur Timothée Eaton m'était d'un grand secours. Je lui commandais une grande pièce de coton spéciale et je m'attelais pour faire trois douzaines de couches, prenant soin de coudre un ourlet à chaque bout. Pensez aussi aux lavages. Je vous fais grâce de la description de ces lundis où, quand ce n'était pas dehors, toute la maison se remplissait de ces étendards blancs. C'était, dit-on, la gloire des armées des familles nombreuses. L'avons-nous eue notre revanche des berceaux?

Les accolades, les embrassades et les pleurs s'éternisent. Pourtant, il faut partir. Lambton s'éloigne, il est huit heures du matin et nous sommes à 925 milles de notre rendez-vous.

Montréal voit passer la caravane. La belle route d'aujourd'hui n'existait pas. C'est l'éternelle gravelle poussiéreuse, les mamelons incessants d'une route cahoteuse qui te secouent continuellement. Et pourtant, nous avançons. Il faut passer par l'arrière pays, contourner en quelque sorte la province pour atteindre ce pays à coloniser. Ottawa, Pembroke, North-Bay, Ville-Marie, Brancanton, Rouyn-Noranda, La Sarre, Macamic, Amos et Val-d'Or. Quel détour et quelle longueur de route!

Des enfants expressifs dans une nature neuve.

La première journée, quatre cents milles. Espaces grandioses, forêts, villages, fermes, tout se déroule devant nous. On arrête de temps à autre dans les rares restaurants. Les enfants désirent souvent prendre quelque chose. Ils se comportent quand même bien. Les deux plus grands ne cessent leurs réflexions aussi drôles que farfelues. Les rires fusent dans notre petite enclave restreinte. Ils allègent notre fatigue. Tantôt assis derrière, tantôt debout sur leurs petites jambes, les pieds sur les coussins arrières, ils sont accoudés sur les dossiers avant et réfléchissent tout haut. Ils remplissent l'atmosphère de leurs commentaires humoristiques à la vue des choses incongrues de la nature. Leurs yeux accrochent les espaces nouveaux et ils bavardent, pleins de leur humour d'enfant. Moi, je suis sur le siège avant, à côté de Welly, les yeux fixés sur la route tortueuse. Tantôt, je porte Miguel, et tantôt, c'est Laurier qui est sur mes genoux. Je réfléchis à notre détermination hasardeuse et à notre ambition courageuse qui, sans doute, est au-dessus de ce que beaucoup n'auraient osé. "Papa", lui, roule silencieux. Il a le pied assez pesant sur l'accélérateur. Il n'y a pas de limite

imposée comme aujourd'hui. Cependant ce n'est pas la Transcanadienne.

Un boire bien apprécié.

Le deuxième jour, à trois heures de l'après-midi, le bébé pleure, fatigué.

" Qu' a-t-il? de demander Welly.

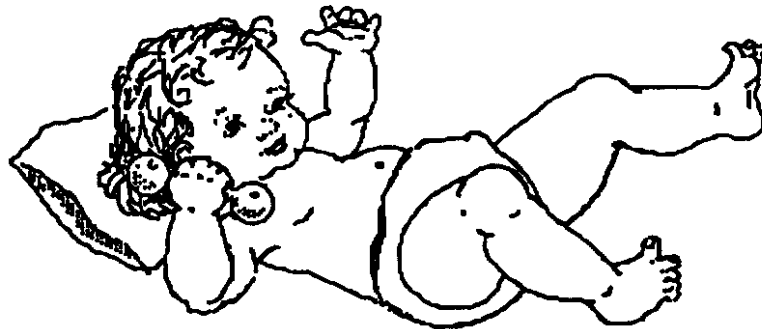
- Je crois qu'il lui faudrait du lait."

Nous étions dans un endroit où les maisons se font rares, toutes plus éloignées les unes que les autres. Enfin, en voici une.

" Bonjour, Madame, auriez-vous une bouteille de lait à nous vendre?

- Non, Monsieur, je n'en ai pas, mon mari est absent et je ne sais pas traire la vache.

- Si vous me le permettez, je crois que je le pourrais. Passez-moi une "chaudière". (seau)



Et le petit Miguel , gloutonnement, peut apaiser sa soif. Nous retrouvons notre quiétude et lui, son sommeil. En même temps, nous avons apprécié la simplicité de ces gens, de même que leur affabilité.

Réflexion autour d'une aventure.

La tranquillité est revenue. On change de temps en temps les enfants de place. Chacun son tour, les enfants viennent s'asseoir en avant,. Ils se calment , je les embrasse, ils s'endorment. Le silence gagne l'habitable et chacun se permet un petit sommeil qui, un moment, devient nécessaire. On fait un dodo.

Mon mari, toujours attentif au volant, demeure serein. De mon côté, mes pensées s'éloignent et mon esprit demeure inquiet et torturé. Conjoncture, inquiétudes, décisions, changements de caps, soucis, tout s'enchevêtre. Et ces pauvres gosses que nous engageons dans une telle aventure. Les aidons-nous? Les rendrons-nous heureux? Les directions dans lesquelles nous les engageons sont-elles bonnes?

Née en 1900

Autant de questions, sans réponses faciles. Et les trois grands: Gaston, Roger et Gaby que nous avons laissés là-bas et qui seront si loin? J'essaie de dire "Je vous salue Marie..." Mes distractions hantent ces questions toutes laissées sans trop de réponses. . "Sainte Marie..." je veux prier... *Il ne suffit pas de savoir parler toutes les langues ... Si nous n'avons pas l'amour... Le sourire heureux ... Le réconfort des nôtres...*

Et ma prière s'enfuit avec le sommeil.

Je m'éveille. Rolande, toujours de bonne humeur, caresse les enfants comme s'ils avaient toujours été les siens. Quel réconfort pour moi! L'aventure est-elle trop téméraire et pour nous et pour elle? Mes aspirations rejoindront-elles notre réussite et la sienne. Sa confiance me paraît sans limite et si réconfortante. Le soir, nous couchons dans un hôtel à La Sarre qui est plus confortable que celui de la veille. Le voyage me semble interminable. Tous paraissent fatigués.



Val-d'Or nous regarde arriver.

Trois jours se sont écoulés depuis ce départ de Lac Mégantic. Enfin heureux et contents, l'hôtel de Val-d'Or nous permettra d'attendre que notre ménage arrive.

Le lendemain, l'appartement du deuxième étage d'une jolie maison construite par un Monsieur de Québec nous reçoit. Comme lui, nous attendrons la richesse. Val-d'Or est un nom qui fait rêver d'un contenu brillant comme une fortune.

Une arrivée en catastrophe.

Le ménage est là , il est à la gare d'Amos. On loue un camion d'un certain Monsieur, dont je veux taire le nom. Il envoie deux hommes à Amos. Mon mari s'y rend également pour constater l'état du wagon et payer les frais de transport. Le ménage est placé dans le camion et est en route pour Val-d'Or.

Trois milles avant l'arrivée à notre appartement, le camionneur qui file à toute allure perd le contrôle du véhicule, rate une courbe et va se ramasser dans le décor sens dessus-dessous. Tout le contenu du camion s'étend sur une surface de trois cents pieds carrés. Tout est éparpillé, le mobilier de la salle à manger et des chambres à coucher est disloqué, les sommiers sont tordus, le réfrigérateur et la cuisinière souffrent d'écorchures. Je ne vous fais qu'une petite description de la catastrophe. Même si on a pu conserver la machine à laver et le moulin à coudre, notre désarroi est à son comble après avoir dépensé tant d'argent pour apporter nos choses. Et dire que

c'était si près du but.

Par chance les employés en sont sortis indemnes grâce à la protection du poids du coffre-fort qui a empêché la marchandise d'avancer et d'enfoncer trop la cabine. La consternation se lisait sur le visage de mon mari. Il aurait pu laisser s'échapper un flot de reproches et d'insultes à la vue de ce "cataclysme". Stoïquement, il n'oppose que le silence de l'homme fort et ne veut même pas poursuivre ces pauvres "idiots" de peur de perdre plus qu'il n'en avait déjà perdu. Car, le malheur n'arrive jamais seul: le propriétaire du camion n'a pas d'assurances et ne peut pas payer les dommages.

Qu'avons-nous fait? Nous avons acheté des lits, un mobilier pour la cuisine. Les caisses-fortes ont gardé leur précieux butin ne pouvant être distribué dans les meubles que nous n'avions plus. La belle Rolande comme une vraie encyclopédie peut aller chercher à l'oeil, ce qu'elle avait si bien enfoui dans ces caisses.

Malgré tout, on repart.

Il fallait s'occuper maintenant du commerce. Welly, compte beaucoup sur ma coopération au magasin. Comme je l'avais toujours fait depuis l'âge de onze ans, je reprends les livres et je m'occupe des achats. Nous avons des espaces libres d'un côté et à l'arrière du bâtiment. Pourquoi ne pas se donner de l'expansion? Nous profitons, de la demande d'un immigrant qui veut louer un local pour une boulangerie et qui voudrait habiter dans le logement qu'on pourrait lui aménager, pour construire une rallonge au bâtiment. Plus tard, l'espace aménagé pourrait servir à agrandir notre commerce. Deux mois plus tard, tout est prêt.

Le commerce nous tient très occupés avec ses onze employés. Je l'aime comme tel et nous faisons dès affaires intéressantes. Les amis ne manquent pas. Le soir, nous disposons de temps pour jouer au bridge. On profite de ces moments pour s'encourager mutuellement. L'Abitibi est, pour nous Québécois de l'Est, comme un nouveau continent.

Un an se passe. Malgré tout, Welly n'est pas très enchanté de ce travail et pas très heureux — Vendre des conserves, comme il dit, ce n'est pas comme vendre des chevaux.

"Je désire m'occuper du magasin le moins possible. Le gérant, les employés et toi, c'est suffisant. Pour ma part, je ferais mieux d'aller chercher un "char" de chevaux en Alberta. Je les vendrai à Amos. J'en garderai quelques-uns chez un tel qui travaille pour une compagnie de bois. Ce sera payant. Je crois que nous mettrons le magasin en vente.

Je suis un peu déçue.

— Mais, pourquoi? Il me semble que nous faisons notre affaire, nos redevances sont vite remboursées, les enfants et leurs études vont bien, nous pouvons payer facilement nos employés. Enfin tout est parfait.

— Oui, je sais, mais, je n'aime pas cela. Tout ira pour le mieux, tu verras.

— Pour les fêtes de Noël et du jour de l'an, les aînés devront demeurer au pensionnat. A moins que Gaby ne se rende chez les grands-parents. Oui, mais pour les garçons, venir à Val-d'Or pour quelques jours, est-ce que cela vaut la peine?"

Je téléphone à Oncle Auday et lui demande s'il irait chercher Gaston et Roger et les amènerait à Lambton pour le temps des fêtes, quitte à les reconduire à Arthabaska après. N'écouterant que son bon coeur, bravant la tempête, en automobile et sur des chemins moins bien entretenus qu'aujourd'hui et en faisant pas moins de vingt escales, il réussit à parcourir la distance Stornaway-Arthabaska-Lambton. Malgré l'éloignement et notre absence, ces pauvres enfants ont passé un beau Noël. Merci Oncle Auday.

1937, un empoisonnement.

Dans le cours de l'hiver de 1937, Welly se sent malade. Il se rend chez un médecin de notre connaissance, lequel lui donne une prescription. De retour, de chez le pharmacien, je lui donne la dose prescrite. En l'espace de moins de vingt minutes, il est presque mourant. J'appelle le médecin qui me paraît désespéré et me demande de voir le médicament qui a provoqué cette réaction. C'est un empoisonnement dont il ne veut pas nous avouer la gravité. Nos amis qui arrivent, reconnaissent à peine Welly, tant il a changé. Une indigestion est pour lui des plus salutaires et sans doute lui sauve la vie, car trois jours après, il va mieux.

Une drôle de peur s'est emparée du médecin et du pharmacien, lorsqu'à la messe du dimanche matin, on a recommandé mon mari aux prières. Dans la nuit, le pharmacien vide son commerce, part on ne sait où. Jamais plus on ne l'a revu à Val-d'Or. J'avais fait la bêtise de remettre le médicament au médecin et par le fait même celui-ci se mettait à l'abri des représailles. Cependant, il a reconnu auprès d'un de ses amis que si Monsieur Gagnon n'avait pas été aussi fort, il aurait passé de vie à trépas.

Quelques bonnes oeuvres.

Avec toutes mes responsabilités, j'avais quand même, à la demande du curé Quenneville, accepté de présider un bazar pour amasser des fonds afin de finir la construction de l'église. Avec plusieurs de mes amies, nous voyons à l'organisation: assemblées les soirs, travaux des kiosques, etc. Chacune est très généreuse de son temps. Nous ramassons cinq mille dollars. Ce qui dépasse les espoirs de M. Le Curé.

Un commerce parallèle.

"Je vais faire autre chose, dis-je à mon mari. Nous avons le petit local attenant au magasin que le barbier occupe. Je pense ouvrir avec une amie une boutique de "Vêtements pour Dames."

Je décide d'aller faire mes achats à Montréal. Nous prenons d'abord l'hydravion, pour nous rendre, à Senneterre et, de là, le train nous amène jusqu'à Montréal. Nouveaux soucis: ma compagne n'a pas apporté d'argent pour payer sa part. Je m'embarque avec un crédit supplémentaire. L'avenir me montrera que le jeu n'en valait pas la chandelle. Je n'ai cependant pas perdu d'argent.

Val-d'Or et les pensionnats.

Le mois de juin arrive et les classes finissent. Mon mari et moi, reprenons la voiture. Encore 925 milles pour aller chercher nos étudiants pour les vacances. Afin de soulager un peu Rolande, nous amenons avec nous Jean-Luc, 6 ans et Alban 5 ans. Ils sont tellement gentils pendant le voyage que nous l'avons fait en une journée et demie. Ils nous ont fait rire aux larmes avec leurs commentaires enfantins sur tout ce qu'ils voyaient. Malgré l'aspect dénudé de la nature, à part les villes et les villages, ils savaient découvrir les petits à-côtés humoristiques. L'arrêt pour voir une mère ourse et ses deux petits qui traversent la chaussée les laissent ébahis.

De retour, après quelques jours, en compagnie des trois aînés, Gaby est malade et on ne peut compter le nombre de fois où nous devons nous arrêter. Nous croyons presque la perdre. Enfin, on arrive.

Les vacances se passent, le retour des enfants se fait par le train. Arthabaska revoit les garçons. Gaby est confiée à ma compagne d'affaires qui se rend à Québec pour des vacances. Insouciant comme elle me l'avait déjà démontrée, elle néglige de l'accompagner jusqu'à Lévis. Sur place, elle devait la conduire à l'autobus et indiquer au chauffeur son transfert à Vallée Jonction. Donc elle laisse la petite seule prendre le bateau pour Lévis. Hélas, lorsqu'à Lévis, elle veut payer son billet, elle s'aperçoit qu'elle a perdu son porte-monnaie. Elle supplie le chauffeur de l'amener quand même:

"Grand'mère vous paiera à l'arrivée."

Il accepte. Cependant, le chauffeur du transfert ne l'entend pas de la sorte. A la fin, il consent à la prendre à la supplique du premier chauffeur qui lui parle de civisme.

Heureusement, je n'en ai rien su avant le retour de ma compagne qui prolongea, hélas, ses vacances de quatre semaines au delà des deux qu'elle envisageait prendre. Et tout ce temps-là, je l'ai passé seule au magasin.

Née en 1900

Fin janvier 1938, j'avertis ma partenaire de me payer sa part ou d'acheter la mienne. Elle opte pour cette dernière solution. Ce sera la fin d'une autre aventure.

Visite des beaux-parents.

Pour leur cadeau des fêtes, mon mari paie un voyage à son père et à sa mère afin qu'ils viennent passer la Noël avec nous et, qu'en même temps, ils puissent visiter une tante à St-Marc de Figury. Ils arrivent le 20 décembre. Hélas, pauvre Maman Gagnon semble bien mal en point, état qu'elle ne veut pas reconnaître. Elle refuse de rencontrer le médecin.

Le 10 janvier, j'apprends que ma mère est également bien malade et elle nous demande de venir la voir. Nous demeurons une semaine à Lambton. Quelques jours après notre retour à Val-d'Or mes beaux-parents nous quittent pour retourner chez eux.

21 février 1938, Suzette.

Depuis quelques semaines, nous avons aménagé dans une maison au centre de la ville. Ma condition ne laisse pas de doute: de nouveau, je devrai visiter l'hôpital. Les gros bancs de neige bordent les rues étroites. Les maisons se voient à peine. Tout est blanc. Et c'est le 21 février, que Suzette, dernier don du ciel, surgit toute menue: à peine six livres.

La femme d'un de nos amis, avait accouché d'un premier bébé, hélas difforme: 14 livres, 30 pouces. Elle me rend visite.

— Que vous êtes chanceuse madame Gagnon d'avoir un si beau bébé!

Elle se met à pleurer à chaudes larmes. De mon côté, je remercie le bon Dieu en mon for intérieur. Leur petite fille décède trois ans plus tard, non sans qu'ils aient dépensé beaucoup d'argent pour essayer de découvrir son mal et la sauver.

Le 15 mars, Maman Gagnon décède. Welly retourne à Lambton, en train, car les neiges sont encore abondantes et les routes peu praticables.

Ça ne sert à rien, Welly ne peut pas rester.

Au mois de mars 1938, se présente quelqu'un qui veut acheter le commerce sans les bâtiments. Il s'agit de monsieur Rémi Taschereau, avocat, neveu de l'Honorable Alexandre Taschereau. Au retour de Welly, nous confions à un concierge la surveillance de nos propriétés et nous accordons un bail à nos nouveaux locataires. Nous préparons notre retour à Lac Mégantic.

XII. De retour à Lac Mégantic.

Plutôt nostalgique.

Welly part quelques jours avant nous, s'arrête à Montréal pour acheter un wagon de chevaux, un wagon de foin et comble le reste des trois wagons en ménage, meubles, tapis, poêle et réfrigérateur neufs. . Avant son départ, il avait fait charger "sur le train" le peu de ménage qui nous restait depuis l'accident .



Le 29 avril, des amis nous conduisent, Rolande, les enfants et moi, à cette gare presque nouvelle puisque, depuis, le chemin de fer a poussé ses ramifications jusqu'à Val-d'Or.

Une autre aventure qui se termine. C'est en compagnie des cinq petits enfants que j'entreprends ce nouveau long voyage de retour. Je me prends à réfléchir et je me demande si tous comprendront nos gestes et cet engagement dans tant de soucis et de préoccupations sans résultat. Le percevront-ils comme un échec? Enfin, c'est notre vie et cela aurait pu marcher.

Lac Mégantic nous revoit prendre possession de notre ancienne maison que nos locataires doivent quitter à regret. On peut dire qu'ils avaient bien pris soin d'elle. Elle était d'une propreté impeccable

A la gare, les trois wagons, sur la voie ferrée de la gare, attendent le paiement du transport. De superbes chevaux attelés à la grosse charrette traînent la lourde charge jusqu'à chez nous. Rolande et moi, nous nous affairons à remplir le réfrigérateur, à monter les lits, à ranger les affaires, etc, etc.

Le soir, toute la famille a paisiblement repris sa place. Les chevaux et le foin sont dans l'écurie. Le ménage est déjà rangé ou presque. Les petits dorment. Mon mari et moi, fourbus, nous nous regardons réfléchissant à tout ce chemin parcouru depuis le jour où nous avons décidé de nous lancer vers ces horizons inconnus que nous avons eu plaisir à découvrir et à connaître.

Après deux ans à mon service, l'excellente Rolande retourne chez sa mère. Combien de fois, celle-ci l'avait priée de revenir, mais, elle, toujours généreuse, n'a pas voulu nous laisser dans l'embarras. J'ai toujours eu des "bonnes". Alors j'en engage une autre et je la forme.

Née en 1900

Les chevaux, c'est plus payant que la vente de boîtes de conserves.

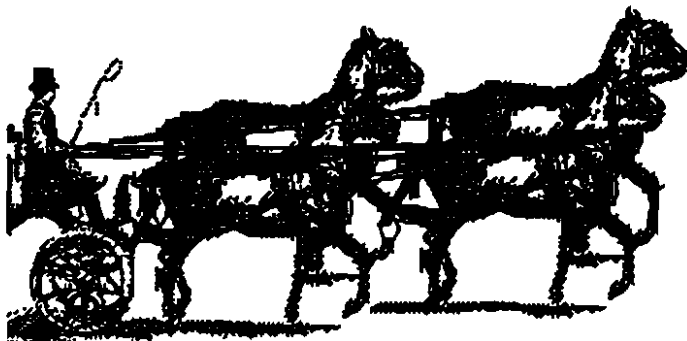
De son côté, mon mari retombe sur ses pieds, en reprenant son commerce de chevaux qu'il a toujours le plus affectionné. Même dans ce commerce, nous sommes exposés à des désappointements. Un jour, parmi les derniers chevaux arrivés, nous nous sommes aperçus de la disparition de deux ou trois d'entre eux. Ils avaient été volés dans l'enclos et nous ne les avons jamais retrouvés.

Malgré tout, le commerce va bien. Un jour, nous avons vendu 22 chevaux à Monsieur Edouard Lacroix, grand entrepreneur d'une compagnie dans les Appalaches aux États-Unis. A partir de ce moment, à chaque mois, ou presque, mon mari va dans l'Ouest Canadien pour acheter des chevaux. Une fois, il en reste huit à l'écurie. L'employé s'en occupe. De mon côté, quand c'est le temps, je me fais vendeuse.

Pour choisir lui-même ses chevaux, Welly a repris ses randonnées dans l'Ouest. Une fois, de Régina, je reçois un téléphone où Welly m'annonce que vingt chevaux arriveront et moi de lui dire qu'ici il n'y en a plus un seul. Je les ai tous vendus.

La St-Jean-Baptiste du 24 juin 1939.

En ce mois de juin, nous possédons quatre spécimens de beaux chevaux gris. Le mot "beau" n'est pas de trop. Je vois leur tête haute et fière toute décorée d'un licou de cuir lisse, agrémenté de cuivres resplendissants. Leur crinière abondante couvre leur solide cou. Leur large poitrail marque leur force. Leurs jambes qu'ils élèvent allègrement ne laissent pas soupçonner le poids de leur corps robuste. Que dire de ces ébouriffantes touffes qui ornent le haut de leurs sabots circulaires. Quelles bêtes superbes!



Tout ça, pour vous dire que, moi, je les revois en cette fête de Saint Jean-Baptiste sous leurs harnais luisants enguirlandés de petits pompons rouges et qui vont comme gambadants pour faire carillonner leurs sonnettes. Ils tirent, sans effort, cet immense char allégorique que nous avons construit pour la circonstance. C'était beau aussi de voir ces quatre hommes costumés, tels des "César", accompagnant ces

montures aussi fières. Le beau-frère, costumé en Monsieur Duvernay, fondateur de la Société Saint Jean-Baptiste, trône majestueusement dans ce décor. La ville sait que ce sont les chevaux de monsieur G.W. Gagnon, commerçant. Il devenait, pour les cultivateurs des environs, le vrai marchand de chevaux de la place.



Maman meurt.

Au mois de juillet, ma mère décède à la suite de sa longue maladie. Ronaldo, le benjamin de ma famille, et Laure Picard, sa femme, infirmière, n'avaient pas ménagé leur dévouement à la soigner. Ma bonne maman nous avait quittés.

Ronaldo héritait de la maison paternelle avec Tante Laure, comme l'appelaient les enfants, qui est aussi la tante de Doris Lussier.

Comme ce dernier aimait passer les vacances chez eux. On ne manquait pas à l'occasion comme c'est encore le cas aujourd'hui de bien rire en sa compagnie. Le père Gédéon et ses personnages dont il parle étaient de nos connaissances.

Welly fait preuve de plus en plus de son excellence dans la connaissance de la race chevaline. On ne le trompe pas sur l'âge des chevaux. Je le vois en certaines circonstances s'improvisant vétérinaire et opérant un cheval malade de la "gourme" ou du "souffle" comme je l'entendais dire.

Une vente hors de l'ordinaire.

Les cultivateurs voulaient ses chevaux. Certains désiraient faire de l'élevage. La demande augmentait. En cette fin de printemps 39, Welly décide de retourner en Alberta. Il cherche un "connaisseur de chevaux" qui lui fera rencontrer à travers les Prairies de l'Ouest les bons et beaux spécimens dont il a besoin. Il remplit cinq wagons de chevaux.

Je ne sais pas si vous allez le croire, mais c'est la vérité. La hardiesse de mon mari était grande. Vous savez qu'il est parti avec sept mille dollars (7000\$) dans ses goussets et cela toutes en grandes et moyennes coupures. Il a également avec lui une lettre écrite de son gérant de banque qui lui permettrait, le cas échéant, d'obtenir d'une succursale le montant qu'il veut.

Née en 1900

Au jour de l'embarquement, la cinquantaine de vendeurs amènent les chevaux pour la livraison en gare. Ici personne n'accepte de chèque d'un inconnu. On doit les payer en argent liquide. Alors, à la vue de tous, durant toute la journée, il remet à chacun son dû selon le prix du cheval acheté. Chacune des bêtes grimpe dans un des wagons et à la fin de la soirée, les cent (100) chevaux sont entassés dans les cinq wagons qui les amèneront à Lac Mégantic.

Il y a 52 ans, ce n'est pas si loin, il n'y avait pas de voleurs. Quelqu'un aujourd'hui pourrait-il s'aventurer à poser un tel geste? Quand je regarde les événements qu'on nous montre à la télévision ou ceux qu'on nous décrit dans les journaux, j'ai des frissons en pensant à ce que nous pouvions faire en ces jours d'antan.

Le transport des chevaux est assuré par un convoi plus lent (le "freight" comme on disait) et atteint sa destination au moins trois jours après l'arrivée de mon mari qui a emprunté le Rapide. Tout au long du parcours, les préposés de la compagnie du chemin de fer ont débarqué les montures, les ont nourries, les ont fait boire avant de les faire remonter. Durant ce voyage, on a reçu un appel du chef de gare nous annonçant qu'une jument a mis bas d'un joli petit poulain.

— Ne vous inquiétez pas. Nous avons fait un enclos dans le coin du wagon pour les deux. Nous sommes sûrs que vous les recevrez en bonne santé.

Un monsieur Duquette voulant justement une jument et un poulain, les achète sans voir, seulement sur les explications de Welly et sur les garanties et les satisfactions qu'il lui promet. Tous les chevaux étaient vendus aux mêmes conditions. Dans les dix jours, toute personne insatisfaite pouvait remettre la bête achetée et l'argent lui était remis.

Pour la venue de cet important arrivage, nous avons fait distribuer des circulaires à la porte des églises d'une dizaine de paroisses aux alentours de Lac Mégantic.

Le lundi, à onze heures, les cent bêtes ou plutôt les cent une bêtes débarquent du train.

Tout était sous contrôle à l'heure fixée. Soyez-en sûrs. Mon mari avait fait préparer un câble de plusieurs centaines de pieds, avec des crochets afin d'attacher les chevaux deux par deux tous les dix pieds. Dix hommes étaient à la sortie des wagons pour acheminer les chevaux à leur place avant le départ en vue d'atteindre le haut de la ville où nous demeurions. C'est dire que le convoi devait parcourir toute la rue principale d'une extrémité à l'autre, presque deux milles. Deux gros chevaux attelés à une charrette tenait un bout du câble tandis qu'un même attelage tenait l'autre bout.

Née en 1900

C'était impressionnant de voir ces chevaux trottinants: certains calmes, d'autres presque sauvages hennissant et piétinant. Et quelle surprise de voir ce jeune poulain en liberté qui s'aventurait vers d'autres bêtes, revenir vers sa mère ou tendre le cou vers cette foule curieuse, joyeuse et ébahie. Je vous le dis, il fallait voir tout ce monde de chaque côté de la rue. On aurait cru que c'était la foire dans tout Lac Mégantic. Imaginez-vous, à la traversée des voies ferrées qui coupaient la rue Laval, le train a dû s'arrêter pour laisser passer cette procession fort surprenante et inusitée et, sans doute unique. Il y avait plus de gens qu'à la sortie d'une grand'messe le dimanche et Dieu sait que le lieu du culte, en ce temps-là, était fréquenté par tous.

Vers une heure de l'après-midi, nous commençons la vente. Tous les cultivateurs des environs et, bien sûr, beaucoup de curieux se tiennent dans notre grande cour entre la maison et la grande écurie. Les chevaux, quelques-uns dans l'écurie, les autres dans un enclos spécial marquent leur énervement au milieu de cette agitation. Les choses vont bon train et, à six heures, nous sommes surpris que soixante-douze bêtes ont trouvé preneurs. Parmi les bonnes ventes, huit chevaux ont fait le bonheur d'un petit distributeur et six d'un maquignon des environs. Toutes les autres bêtes ont été vendues une par une.

En ce temps des gros échanges, la maison devenait un restaurant. Je ne peux dire combien de repas, nous donnons gratuitement à nos éventuels acheteurs. J'avoue que ceci était une mauvaise habitude que mon mari a donnée à sa clientèle. C'était souvent dans un taxi que quatre ou cinq personnes, hommes et femmes, venaient de la troisième ou cinquième paroisse pour faire des affaires. Ils avaient le don d'arriver entre onze heures et midi ne décidant pas tout de suite de leurs achats attendant bien entendu qu'on leur offre à dîner avant de poursuivre leur marché qu'ils concluaient tout de suite après avoir bien mangé.

Voyez tout le travail supplémentaire que cela nous occasionnait ma bonne et moi. Sans compter les verres de vin ou de bière que je leur servais, mais seulement, après avoir fait signer leur billet ou nous avoir donné leur acompte ou payer.



Si nous faisons des ventes: argent comptant, nous faisons aussi des échanges. Il faudrait parler de cela à Gaston et à Roger. Comme ils ont trouvé affreux ce voyage de retour de trente milles avec une paire de "beu". Excusez, je dois écrire "boeuf" comme me le recommande le petit Larousse. N'empêche que le mot écrit de cette façon décrit mieux leur misère. Les enfants n'étaient pas habitués aux gros travaux. Quelquefois, nous leur demandions de rendre quelques services durant ces vacances où ils étaient avec nous, vivant leurs années d'adolescence. En plus, nous prenions aussi du bois de chauffage comme monnaie d'échange. Ce bois, nous le revendions durant l'hiver. Tout le monde, durant ce temps, chauffait de cette façon. L'acquisition et la vente des cordes de bois nous obligeait à de la manutention: le charger dans la remorque, le décharger, le corder pour la vente, le recharger, le transporter et, de nouveau, le décharger chez l'acheteur. Ce qui nous obligeait à payer encore des employés supplémentaires.

Encore le pensionnat.

Les affaires sont bonnes et nous permettent d'envoyer nos enfants aux études dans des pensionnats. Avec regret, je les vois partir, petits ou devenus grands. S'éloigner de la maison est chose pénible surtout, quand on est si jeune. Ce le fut aussi pour moi. Ils nous en voudront un peu, je crois. Je pleure en cachette parfois, mais les circonstances nous y obligent. Septembre 1940 me voit préparer jusqu'à sept valises pour le pensionnat, c'est quelque chose, vous pouvez me croire.

Les aînés amènent leurs amis pour participer à la préparation de leurs effets personnels et de leurs livres d'étude. Imaginez-vous tout le tralala de ce continuel déplacement dans les chambres et le brouhaha de ces voix qui crient un après l'autre quand ce n'est pas tous ensemble pour demander: "maman où est ma chemise bleue, où est mon pantalon long," etc.

Mon mari profite de cette circonstance pour amener les cinq garçons au magasin Roberge afin de les habiller d'un bout à l'autre. C'est toujours la "dépression" et encore la guerre 39-45. Tout le monde ne peut se permettre de telles dépenses.

Gaby va au couvent de Lambton, où il n'y a plus que sept pensionnaires. C'est différent de mon temps, alors qu'il y avait jusqu'à quatre-vingts couventines. Elle prend des leçons de piano et de peinture. Gaston et Roger retournent au Collège d'Arthabaska. Les plus jeunes: Jean-Luc, Alban, et plus tard, Laurier et Miguel, vont chez les Religieuses qui pouvaient recevoir les enfants âgés jusqu'à douze ans. Ils feront presque entièrement leurs cours primaires chez elles, tantôt à St-Hubert de Spalding (aujourd'hui Audet) (2 ans), tantôt à St-Ephrem de Beauce (5 ans) et, en 1944, au collège St-Césaire.

Née en 1900

Un voyage dans l'Ouest.

Au mois de septembre 39, nous décidons de prendre des vacances. Les enfants sont partis aux pensionnats, la saison est un peu morte nous pourrions profiter de ce moment de répit. On propose à mon beau-père qui ne se remet que difficilement de la mort de sa femme, à deux de mes belles-soeurs, Alexandra Gagnon et Laure Roy, de partir en voyage aux Chutes Niagara.

On passe par Val-d'Or pour jeter un coup d'oeil sur nos affaires. A notre surprise, Laure se met à pleurer. Elle s'ennuie de son mari et de ses enfants. Nous réussissons à la convaincre de poursuivre le voyage, car nous sommes déterminés à poursuivre notre itinéraire. Elle ne le regrettera pas. On passe par Toronto qu'on trouve très merveilleuse. Dans la région, nous allons dans les vergers cueillir des pêches.

7 août 1940, Nicole

Le 7 août 1940, Nicole naît. Petite brunette aux yeux noirs et beau bébé, nous sommes fiers de la voir en santé et forte. C'est si grand, pour une maman, la naissance d'un nouveau-né. Elle a toujours sa place, même si c'est la onzième.

Avant l'accouchement, c'était chaque fois, pour moi, la même inquiétude. Je me sentais comme une marionnette qui a perdu ses ficelles. La petite demeure avec moi un mois, à l'hôpital de Madame Blais, afin de me laisser le temps de me raccrocher à la vie et, si vous voulez, "rattacher mes ficelles".

Vous vous demandez pourquoi avoir tant d'enfants quand il nous est si difficile de rejoindre les deux bouts. Nous, les femmes, dans ce temps-là, nous vivions écrasées sous le joug de la religion. Cependant, nous demeurions croyantes. Un moment, nous pouvions retrouver la joie qui compensait pour nos souffrances. Et enfin, on finissait par retrouver l'équilibre.



XIII. Lac Mégantic et ses aventures.

1940, le feu à Val-d'Or.

Il est onze heures du soir, le 16 janvier 1940. Des amis sont à la maison et nous jouons au bridge.

Le téléphone sonne. Monsieur Brabant, gérant de notre banque est à l'appareil:

— Allo Welly, ton magasin à Val-d'Or se nomme-t-il "Cash And Save"?

— Oui, pourquoi me demandez-vous cela?

— J'écoute la radio et on nous annonce que ce magasin est la proie des flammes, il brûle dans le moment.

C'est une grande perte pour nous. Notre magasin était loué à 250\$ par mois, ce qui était un bon prix, pour la valeur et le temps, d'autant plus que le magasin était entièrement payé.

Était-ce un pressentiment? Durant la semaine, on avait parlé d'augmenter les assurances:

— Maintenant, qu'il y a un service d'incendie ce serait meilleur marché. Avec 4000\$ d'assurances, c'est bien peu, mais 4000\$ de primes à payer, par année, c'est beaucoup.

— Oui, dis-je, nous verrons la semaine prochaine.

Malheureusement, un jour trop tard.

— Que ferons-nous? ai-je demandé.

— Tu viens avec moi, nous irons après demain afin de voir ce que nous devrions faire: garder ou vendre l'emplacement.

Comme il est décidé, nous partons.

Un froid intense couvre la région. Le feu a été éteint avant que le tout soit tombé. Le reste de la marchandise, une partie du mur n'est qu'un bloc de glace. Il n'y a rien à faire. On reviendra pour voir après un premier dégel.

Quelque temps après, on nous appelle pour nous demander de nettoyer la place et préparer l'emplacement pour une nouvelle construction.

L'argent reçu de l'assurance ne nous permet pas d'élever une construction

Née en 1900

suivant les normes de la ville. Pour ma part, je désirais la reconstruction. "Si nous pouvions faire un emprunt."

— Fais de ton mieux, dis-je.

Welly repart pour Val-d'Or. On lui offre \$6000 pour l'emplacement. (Que les affaires ont changé depuis 50 ans). Il rencontre le gérant de la Banque de Val-d'Or qui lui conseille de reconstruire. Il lui dit qu'il a assez d'argent pour payer la main-d'oeuvre. Il est bien connu des fournisseurs de matériaux, puisqu'il a déjà dirigé la construction de deux bâtisses. Avec son air frondeur connu, il leur demande de lui fournir le nécessaire pour mener à terme le chantier de l'édifice envisagé. Il promet de les payer dans les 90 jours suivant la fin du chantier. Il espère pouvoir louer avant la fin des travaux et aussi obtenir une hypothèque.

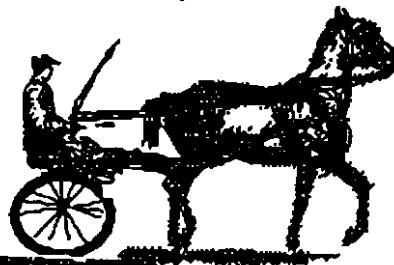
Ils acceptent. Le chantier est parti. Le nouveau bâtiment doit reposer au-dessus d'une cave de cent pieds par trente. Deux jours, le tout est creusé et les formes sont placées. Demain, on coule le ciment. Durant la nuit, une pluie diluvienne semblable à celle d'un de nos 14 juillet fait que la rue est inondée et la terre s'engouffre dans le trou immense. Voilà trois cents dollars perdus pour enlever la terre boueuse.

Il ne se décourage pas et les travaux reprennent. Le premier plancher fini, deux messieurs de Toronto arrivent et demandent à qui appartient ce futur magasin. Un arrangement se fait entre eux et, mon mari leur loue le premier plancher et le sous-sol pour un magasin. Le deuxième étage semi-aménagé en douze bureaux est loué avant la finition, à des médecins, des notaires et à d'autres, de sorte que les 90 jours finissent bien. Le tout se conclut par des baux de cinq ans avec option pour dix autres années. L'hypothèque vient facilement couronner le tout.

Welly revient à Lac Mégantic pendant qu'un homme de confiance s'occupera de collecter les loyers, de payer la banque, d'entretenir le bâtiment et de le chauffer. Deux fois par année, mon mari reviendra pour vérifier si tout est en ordre.

Un "Blue Bonnet".

Durant le printemps de 1941, mon mari décide d'aménager, à Lac Mégantic, une piste de courses pour les chevaux trotteurs. Les travaux durent de mai à août. Gaston et Roger, revenus pour les vacances, ont trouvé beaucoup de plaisir à s'occuper



des chevaux de leur père.

L'ouverture du terrain est

Née en 1900

toute une attraction pour la quinzaine de propriétaires de chevaux et pour les mordus de ce genre d'attraction. Je ne dis pas que ce fut, pour nous un coup d'argent.

Beaucoup d'autres événements se sont déroulés durant toutes les années passées à Lac Mégantic que je n'ai pas eu l'occasion de relater, mais, dans une famille comme la mienne, des incidents divers se produisent tantôt heureux, tantôt moins.

Deux accidents en série.

Laurier a cinq ans et voyage souvent en auto avec son père pour faire les courses, livrer les chevaux ou aller sur la ferme. Les portes arrières de l'auto s'ouvrent dans le sens contraire de celui d'aujourd'hui. Par nervosité ou par mégarde, il met la main sur la poignée de la porte et soudain, celle-ci s'ouvre et attire le bambin vers l'extérieur et le projette sur le pavé. Il saigne abondamment. Mon mari ne prend pas le temps de revenir à la maison et se rend chez le médecin pour traiter la longue coupure qu'il vient de se faire sur le crâne. Imaginez ma stupéfaction en les voyant revenir à maison, le petit avec son bandage et mon mari, tout blême et nerveux.

L'année suivante, Miguel a, à peu près, le même âge et, le même accident se produit. Mon mari est accompagné de son gérant de banque et ils parcourent la Beauce afin de rencontrer ses clients et ainsi justifier l'accord des crédits. Laurier et Miguel s'amuse bien sur la banquette arrière. Monsieur Brabant leur a même payé un cornet de crème glacée. Soudain Miguel échappe presque son cornet, fait un faux mouvement, accroche la poignée et bascule sur la route en gravelle. "Papa, dit Laurier, Miguel est tombé." Deux paroisses avant d'avoir un bon médecin. M. Brabant prend le volant. Très nerveux, mon mari doit lui dire d'aller moins vite. Encore une fois, un enfant, la tête enveloppée de pansements, entre à la maison. Quelque chose à perdre la tête. A partir de ce jour, les poignées des portes arrières disparaissent.

Bien des plaies à guérir, bien des peines à consoler. C'est le lot d'une mère. N'étant pas pessimiste, je me sens animée d'une grande force.

Roger est malade.

Roger a seize ans, Il est au Collège d'Arthabaska. Soudain, un soir, il nous arrive tout pâle et paraît bien malade. Le médecin lui fait une ponction pulmonaire, bien contre mon gré. Il le condamne au repos pour le reste de l'année.

Mieux, en septembre, il va au Collège de Victoriaville poursuivre ses études. Hélas, en février, le collège ferme ses portes pour céder le bâtiment aux activités militaires nécessaires au déploiement de la guerre 39-45. Roger est transféré à Lévis.

Née en 1900

Il n'y demeure qu'un mois ne désirant pas faire son cours classique. Il continue ses études à l'Académie de Québec où il obtient son diplôme en 1944.

En 46, le voilà encore malade. Le sanatorium semble une solution pour sa maladie et cela durant deux ans. Faute de mieux, l'ablation d'un poumon ,appelée thoraco, exécutée par le Docteur ... permet d'enrayer le mal. L'absence d'un poumon le force à une longue convalescence de huit mois à Saranac Lake. Pauvre lui. Et que d'inquiétudes pour nous.

Gaston, le pianiste.

A Lac Mégantic, Gaston part en "sulky" faire une commission pour son père. Sans raison apparente, le cheval qui tire le véhicule, prend le mors aux dents, projette Gaston en arrière et il demeure attaché aux guides. Il est traîné sur le gravier se blesse et perd sa montre. On le ramène à la maison, tout couvert d'égratignures, tout pâle, les cheveux en broussailles. Il est à peine reconnaissable. Le jeune s'en tire assez vite.

Pendant les deux ans, qu'il passe à Lévis, Gaston apprend la musique. Il a beaucoup de talent. Il forme un chœur de chant qu'il appelle "Chantecler".



Avec une douzaine de copains, et malgré la désapprobation de ses supérieurs, il réussit à leur faire apprendre assez de chants pour donner un concert dans notre ville. Il continue toujours ainsi allant jusqu'à former une chorale de soixante-et-quinze chanteurs et chanteuses à Montréal. Il a chanté dans les églises "les sept paroles du Christ" Aujourd'hui, en 90, sous le même nom, il donne un concert en l'église St-Jude.

L'évasion.

Jean-Luc avait 9 ans, Alban 8 ans et Laurier 7 ans. Ils étaient pensionnaires à St-Ephrem ,chez des Religieuses françaises. J'avais trouvé là, les femmes idéales pour me remplacer dans le rôle de Maman, dans l'éducation et l'instruction de mes enfants. N'empêche que mes petits espiègles n'aimaient pas demeurer loin de la maison. Jean-Luc mijote depuis quelques jours une petite escapade.

Un matin, alors que les élèves internes et externes sont rassemblés dans la cour, avant d'entrer en classe, il suggère à Alban, à Laurier et à un autre qu'ils me nomment "Mackenzie King" de demeurer cachés dans les toilettes au lieu d'aller rejoindre les élèves en rang. "Nous allons nous sauver". Tout le monde étant en

classe, ils sortent furtivement de leur cachette, traversent la cour et tout le village en faisant des grimaces de peur d'être reconnus. A l'extrémité de la localité, ils bifurquent dans les champs pour s'éloigner de la route. Ils parcourent une certaine distance dans les champs en batifolant au milieu de ce plaisir nouveau de liberté. C'est la saison des pommes. Ils s'attardent au pied d'un pommier avant de regagner la grande route. Ils sont certains de ne plus être rejoints. Ils avaient projeté de faire du "pouce".

Entre temps, le couvent est à l'envers. Vous les voyez, ces bonnes religieuses parcourir les bâtiments, je dirais, les jupes en l'air, à la recherche de leurs pupilles disparus. Force leur est de reconnaître la disparition de leurs jeunes pensionnaires. Sans doute, quelques yeux indiscrets ont-ils vu ces petites pattes déguerpir à travers la cour et passer la barrière. On appelle Monsieur Roy, le garagiste, à qui on demande d'aller voir s'il ne les verrait pas sur la route qui va vers Lac Mégantic. Ne vous imaginez pas que Lac Mégantic est à la porte, c'est à 50 milles. Il est neuf heures. Sans doute, ils n'ont pas parcouru un long chemin.

Après leur passage à travers champs, les enfants étaient revenus sur la route. M. Roy et son compagnon les accostent pour leur demander où ils vont.

— Nous allons à Lac Mégantic

— Montez, nous nous dirigeons vers Lac Mégantic.

Heureux de trouver si vite une occasion de se rendre à la maison, ils montent dans la voiture. Elle part. Ils sont heureux les petits, de pouvoir enfin se débarrasser de ce pensionnat.

Hélas, le rêve ne dure pas longtemps! La voiture s'engage dans une entrée de ferme, fait demi-tour et revient sur ses pas vers St-Ephrem. Les larmes, le dépit et la rage assaillent les petits. Mais, ils savent qu'ils n'y peuvent rien. Ils doivent retourner dans la grande boîte de bois grise avec les cornettes et des petits amis qui, probablement, se moqueront d'eux.

— Demandez aux soeurs de ne pas nous battre, Monsieur.

Il leur promet. Ils s'en sont tirés avec une "binette" basse durant quelques récréations et aussi une lettre du paternel leur décrétant qu'ils n'auraient même pas passé cinq minutes à la maison et qu'ils auraient été retournés au Couvent. Les pauvres enfants! Comme il leur faut commencer jeune à avoir de grosses peines.

1942, Présidente du Cercle des Fermières.

En ce printemps, une délégation de dames, arrive chez moi pour me demander

d'accéder à la Présidence du Cercle des Fermières. Des fermières, ce cercle n'en avait que le nom. En effet, des 65 membres, 10 seulement étaient de vraies fermières et encore on les confondait avec les citadines que nous étions.

Entre temps mon mari reçoit à son tour des amis qui lui demandent de prendre une charge dans le conseil de la Ville de Lac Mégantic. Il ne voulait rien entendre de cette charge. Enfin, sous l'instance de ses concitoyens, il accepte, bien qu'il ne se sentait pas très heureux, prétendant ne rien connaître à ce qui a trait à ce travail.

De mon côté, après réflexions, je consens. A mon entrée à la présidence, le curé de la ville que nous avons invité à mon intronisation, ne me paraissait pas très heureux du choix de mes compagnes. J'aime m'occuper d'affaires sociales et publiques. Après trois mois, nous sommes 125 membres, presque toutes les dames de la ville. A mon instigation, elles travaillent toutes pour la Croix Rouge. C'est la guerre. Chaque semaine, de nouvelles recrues s'ajoutent. Nous fournissons notre aide aux gens dans le besoin. J'organise des soirées de cartes, des distractions afin d'encourager les membres. Le curé demeure un peu rebelle à mes idées, voulant quelquefois me mettre "les bâtons dans les roues". Je ne me suis pas laissée marcher sur les pieds de sorte que nous sommes devenus de bons amis.

Un jour, je reçois un téléphone d'une présidente de St-Ephrem qui nous demande si nous pouvons faire quelque chose pour une pauvre famille qui venait d'accueillir trois bébés. Tout de suite, je fais appel aux magasins et reçois du matériel. Nos bénévoles, chacune chez soi, se mettent à leur machine à coudre, transforment les pièces en rectangles, en jaquettes, en piqués, etc. D'autres se mettent à tricoter. Trois jours après, nous avons une pleine valise de "couvent" remplie de choses et d'autres. Quel plaisir, nous avons, mon mari, la vice-présidente et moi-même, à leur remettre tout cela. Trois beaux bébés en santé et des parents heureux sont devant nous.

Cette année là, l'"Exposition de Québec" demande à chacun des Cercles de Fermières, de présenter trois morceaux d'artisanat soient: un tricot, un morceau de couture et une nappe de lin brodée de dessins avec six serviettes de table. Je demande à une de mes cousines qui cultive du lin sur sa terre et experte en filage de lin, de fournir le matériel. Une autre dame, très minutieuse, tisse la pièce suivant les normes de grandeurs demandées.

Imaginez l'honneur qui m'a été dévolu lorsque, comme Présidente, j'ai dû me présenter pour recevoir le premier prix de la Province pour notre nappe. Tout l'honneur a rejailli sur notre cercle. Et merci, à titre posthume, à ces deux dames qui ont fait preuve d'un si grand talent.

Nous faisons aussi une exposition à Lac Mégantic de tous ces morceaux.

Née en 1900

Toutes y ont contribué. Madame G...-S..., pour ne pas la nommer, est appelée à juger des travaux. Cependant, son jugement va plus vers ses parents et amis que vers la qualité des oeuvres. C'est bien triste à dire.

Tout a bien marché jusqu'en 1944 où il m'a fallu remettre ma démission, étant encore enceinte. Là, j'ai compris la déception du pasteur qui m'appelle au presbytère, afin de me faire revenir sur ma décision. Impossible puisqu'à cela s'ajoute notre décision, mon mari et toute la famille, de quitter Lac Mégantic pour nous engager dans une autre sorte de commerce. Mon mari est bien heureux de laisser son poste d'échevin. De plus, il demeure très apprécié dans son milieu. Sa générosité le pousse durant une année à déposer, chaque jour, trois pintes de lait devant la maison où réside une famille de dix enfants qui est dans le besoin.

A mon départ, on me fête lors d'une belle réception, on me remet de jolis cadeaux en témoignage de leur appréciation pour le travail que j'ai fait.

Nous sommes dans un monde qui oblige

Soit à se soumettre , soit à se prendre en mains.

Les humains sont appelés à se dévoiler

De cette image qui les enveloppe ,

les protège et aussi les cache.

Une lettre de mon aîné. (mars 1943)

Datée du début de mars, la lettre me parvient le jour de mon anniversaire, le 3 mars.

Chère Maman,

Le jour de votre fête arrive. Je viens encore cette année vous exprimer ma gratitude pour tout ce que je vous dois, pour toutes les choses dont on est redevable à une mère.

Et je me dis: que de choses à examiner, que d'histoires je me rappelle; et pourtant tout cela ne se dit pas, simplement se ressent... et peut-être c'est plus profond, plus poétique, plus senti.

D'abord c'était à Lambton où j'ai appris mes premières notes musique et mes premières mélodies. "La chanson du parjure" sur la scène du couvent.

Née en 1900

Puis c'est l'histoire de la goutte de lait à Lac Mégantic. Vous aviez chanté avec moi "Colin et Cécile" Beau succès, applaudissements précurseurs peut-être d'une future carrière théâtrale. Et plus tard, je paraissais dans la petite opérette "La Madone de Venise". Plusieurs, paraît-il, pleurèrent même.

Tout a continué. Le séjour à Arthabaska; je continue ensuite à Lévis. L'an passé, c'était le choeur Chantecler. Triomphes, un peu partout, retentissements. Et aujourd'hui, Montréal. Que sortira-t-il? Reste à voir et à espérer que tout continuera bien.

Vous m'avez, Maman, montré ce chemin du chant, de la musique lorsque j'étais tout jeune. Et voici que le chemin continue plus large, plus beau. "Les chansons sont précieuses comme le sourire; elles expriment la joie ou calme notre douleur."

Là, je suis dans une impasse. Il faut me placer quelque part. Cela viendra, mais, il faut attendre et ne rien précipiter. La classe, l'armée, et la musique. Et un jour, j'en viendrai à mon idéal.

Mais, je vois que j'ai beaucoup trop parlé de moi, alors que je devrais vous dire ma reconnaissance. Je crois pourtant que je l'ai fait, d'une autre manière, mais non moins sincère.

Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi. Je vous en suis éternellement reconnaissant, et, je ferai tout pour vous le prouver le plus possible et faire retomber sur vous les honneurs.



Meilleurs vœux de santé, de bonheur et de longue vie.

Votre fils affectueux,

Gaston

(copie authentique d'une lettre de Gaston, mon aîné.)

Toujours les chevaux.

A Lac Mégantic, le commerce des chevaux va bon train. Avec l'assurance de reprendre l'animal, s'il y a insatisfaction, allant jusqu'à permettre dix jours d'essai, mon mari conserve la confiance de ses clients .

Il n'est pas toujours facile de faire affaire avec la parenté. Voici, une petite histoire. Welly vend, pas trop cher, un cheval à un cousin. Le cheval n'est pas nécessairement de la grande classe, mais c'est une bonne bête. Elle fait bien son affaire et il est satisfait de l'animal. Un mois après, le cheval meurt de sa belle mort. La garantie n'était pas une assurance sur la vie. Il devait nous le payer. Mal lui en pris de refuser d'acquitter sa dette. Nous avons perdu son amitié ainsi que celle de toute sa famille. Quel ridicule, n'est-ce pas?

Un jour, quarante chevaux de l'Ouest arrivent. Malheureusement, mon mari se rend compte, dans l'après-midi, que deux d'entre eux sont très malades. La "gourme" est une maladie qu'ils contractent lorsque, dans le wagon, ils sont victimes de courants d'air . C'est très dangereux. Deux beaux et forts chevaux que nous avons payés cinq cents dollars. Jeunes et déjà aptes au travail, en moins d'une heure, ils meurent. Quelle perte!

Des "sauvages" de l'Ouest.

Avant de vendre les chevaux, Welly voulait toujours s'assurer qu'ils étaient domptés ou qu'ils devraient l'être. Cette journée-là, il savait que, s'il attelait les deux fringants de la dernière stalle, il aurait quelques difficultés. Jeunes et beaux, ils n'avaient jamais connu le harnais. Aussi, il me demande de l'aider à les atteler à cette grosse "sleigh" à patins larges renforcés de lames d'acier forgé. Je peux vous dire que sur la terre, sur le gravier pas plus que sur l'herbe ce mastoc de "sleigh" qui servait, en hiver, à transporter, dans les bois, les troncs d'arbres coupés, n'était pas facile à bouger et encore plus en été.

Mon mari, qui pèse à peine 135 livres, et moi 115 livres, nous n'étions pas gros à côté de ces pièces d'animaux de douze cent livres. Pourtant, on s'approche d'eux sans trop de difficulté, on dépose sur leurs larges épaules les harnais. On les sent frémir. Il les sangle. Ils lèvent les sabots. Il les bouscule pour les pousser vers le bacul du traîneau. Ils piétinent. Il passe un câble d'un pouce dans le mors de bride. Ils soulèvent la tête et montrent leurs dents comme pour mordre. La tâche est ardue. Le poitrail des bêtes domine presque la taille trapue de mon mari. Après un long moment d'efforts, il réussit à les atteler. Je passe l'autre bout du câble qu'il me donne, autour d'une pièce de bois arrimée à la grange. Les chevaux se cabrent, ruent, tirent. Welly tient les guides, il les force à reculer pendant qu'il me crie de détendre le câble. Incroyable, c'était à voir. On leur aurait donné un coup de fouet qu'ils ne seraient pas

partis plus vite. Les deux pattes d'avant s'élèvent. On voit quatre sabots qui semblent voler, les pattes d'arrière s'enfoncent dans le gravier et les cailloux s'envolent à la vitesse d'un lancer de fronde. Les voilà partis.

A peine, mon mari a-t-il eu le temps de bondir sur le véhicule que nos bêtes parcourent la distance d'un quart de mille. Je crains que mon mari ne perde l'équilibre dans cette équipée endiablée. Tout vole autour d'eux et n'eut été la pluie de la veille, je n'aurais vu qu'un nuage de poussière. Presqu'à la vitesse d'un train, ils foncent vers la clôture et dévorent les nombreux arpents qui les séparent de la limite du champ. Heureusement ces belles bêtes fougueuses, les yeux presque sortis de leur orbite, freinent brusquement devant la clôture de barbelés qui s'avancent sur eux. Ils viennent de vivre leur première expérience d'attelage.

Le super effort fourni les a, d'une certaine manière, épuisés, et, sans doute, refroidis malgré les grosses gouttes de sueurs qui coulent sur leur corps. Mon mari, les fait tourner, marche à côté du traîneau, tient encore les guides fermement pendant qu'il leur parle pour continuer à les calmer et à les sécuriser sur la dure expérience qu'ils viennent de vivre. Ces nouveaux héros de l'Ouest viennent d'apprendre l'art de vivre moins sauvagement. De mon côté, l'inquiétude fait place au contentement de voir nos bêtes moins rétives, plus prêtes à être vendues à un cultivateur qui sera fier de posséder des animaux de trait, forts et vigoureux. On recommencera demain. Les enfants, du moins les plus jeunes, ont été éloignés par leur gardienne, de peur qu'ils ne soient effrayés. Nicole, n'aurait pas manqué de crier: "Papa, Papa!".

La petite taille de mon mari, avec ses larges épaules semble, maintenant, dominer ces colosses venus d'un autre monde.

Des "palettes" embarrassantes.

Pourquoi ne pas vous raconter une autre espièglerie d'un de nos enfants. Laurier avait onze ans, et il était à St-Césaire. Il avait deux incisives qui avançaient exagérément de sa bouche. Quand les autres enfants lui en voulaient, souvent à cause de son bouillant caractère, ils lui disaient: "Toi avec tes dents... Toi avec tes "palettes"..."

Or, un jour, il décide d'aller chez le médecin qui, à l'occasion exerçait aussi le métier de dentiste. Il lui fait part du désir de se faire enlever ces prédominances gênantes.

— As-tu mal aux dents?

— Oui.

— Tes parents consentent-ils à cette extraction? Tu sais ce sont tes deuxièmes

dents et tu n'en aura plus d'autres.

— Bien sûr, voyons.

Laurier revient à la maison sans dents.

— Qu'as-tu fait de tes dents?

— Je les ai fait enlever. J'étais "tanné" de me faire dire des choses à ce propos et je n'aimais pas ça.

Impossible de le disputer, c'était fait. Il a fallu lui en faire ajouter des "artificielles" mais plus belles.

Il est vrai qu'on ne peut éliminer les conséquences d'une erreur chez un enfant. Au fond, la turbulence était une vertu louable chez nos garçons, mais, leur vivacité ne nous faisait pas trop craindre le pire.

Une aide difficile.

Nous sommes demeurés seize ans à Lac Mégantic, séjour entrecoupé par celui à Val-d'Or. Un de mes beaux-frères vit également dans la même ville. Tout le monde dans la vie n'est pas chanceux. Aussi, le flot des enfants qui arrivent, comme la pauvreté engendrée par la situation de récession des années 30 et la difficulté de garder un emploi ont fait que sa famille a éprouvé plusieurs difficultés pendant cette période.

"Si Alice veut te prêter de son argent, dit mon mari à son frère Lucien, tu pourrais louer le petit local de boucherie qui est libre sur la grand'rue. En faisant attention, tu pourrais réussir"

Pendant deux ans, le commerce fonctionne assez bien jusqu'au jour où nous soupçonnons que les dépenses outrepassent les revenus. Madame se livre aux excès, les biscuits du magasin apaisent à la journée l'appétit de ses trois enfants.

Lors d'une dernière naissance, elle se fait faire un beau trousseau de baptême qui, à mon sens, dépasse ses possibilités de payer. Ma soeur Bernadette possédait un superbe ensemble. Chaque fois qu'un nouveau bébé arrivait, elle me l'offrait pour la circonstance. Et malgré nos dix enfants, à chacun des baptêmes, nous ne l'avons même pas défraîchi. De plus, elle ne nous invite même pas au baptême, sans doute pour que nous ne voyions pas toutes ces choses.

La débâcle est engagée. Un de leurs fournisseurs se présente chez nous réclamant le paiement d'une facture de boucherie. Mon mari paie, mais les portes se ferment et mon beau-frère se retrouve sans emploi.

Née en 1900

On installe la famille sur notre ferme, nous leur fournissons le lait et le bois de chauffage pendant que le mari s'adonne à des travaux domestiques. Ils ne manquent pas de venir assez souvent dîner chez nous. Pour ne pas dire le contraire, je cite: "Derrière le succès d'un homme, il y a toujours une femme."

Un an se passe. Ils ne sont pas très heureux. Mais ils ne supportent pas le poids de leur dette puisque Welly a tout payé. De plus, il lui assure un salaire et subvient toujours à ses besoins et à ceux des siens..

Mais, voilà qu'un matin, on retrouve vide, la maison de la ferme. Nous apprenons qu'ils sont retournés à Lambton au grand désespoir de ma belle-famille.

Un de mes beaux frères pose le même geste que nous et leur prête une ferme. Le travail n'est pas plus facile à trouver qu'à Lac Mégantic. Le mari va jusqu'à penser au suicide. Comme le dit un dicton: "pour se mettre à l'abri de la pluie, il ne faut pas se jeter à la rivière".

L'incident qui va suivre est pénible à raconter mais il en est ainsi. Depuis son retour, la belle-soeur ne cesse de nous dénigrer, à travers le village. Ce qui fait le désespoir de mon beau-père. Nous les avons hébergés durant quatre ans et c'est là toute la reconnaissance qu'ils ont envers nous. Aussi, quand nous revenons à Lambton, nous ne manquons pas de raconter tout ce que nous avons fait pour eux. Aussi, le beau-père, attrape la belle-fille par le bras et la force à nous demander pardon presque à genoux. Ses quelques pleurs ne nous convainquent pas de son repentir. Sans doute, s'est-elle dit: "Fontaine, je ne boirai plus de ton eau". Détrompez-vous, vous le verrez plus tard.



Née en 1900

XIV. Changement de cap.

1944, On vend

Au printemps de cette année, nous constatons que le commerce de chevaux commence à ralentir joliment. Les tracteurs font timidement leur apparition et dament le pion à nos belles bêtes.

Un jour, monsieur Roy, notre voisin de ferme, arrive chez nous et demande si nous avons l'intention de vendre. Sans plus de réplique, mon mari saute sur l'occasion et accepte de faire un marché avec lui, sachant bien qu'il était même capable de tout payer comptant.

Je dois dire un bon mot au sujet de monsieur Roy. Si jamais vous passez à Lac Mégantic, vous verrez l'hôpital construit sur ce même terrain que nous lui avons vendu et qu'il a généreusement donné à la ville.

Après les quelques jours qui ont suivi notre transaction, Welly rentre à la maison et m'annonce que la maison est vendue et que nous n'avons qu'un mois pour nous reloger. Fâchée, pour la première fois de ma vie, je le traite de "despote". Tout me passe par la tête, sachant qu'il n'y pas, dans Lac Mégantic, aucune maison à vendre ou à louer. Ce n'est vraiment pas rationnel. Nous avons neuf enfants et la fin-juin amènera les vacances d'été et les pensionnaires. Je suis enceinte de sept mois. Presque la mort dans l'âme, je suis un peu découragée.

On regarde ailleurs.

N'empêche que depuis quelque temps, une certaine télépathie fonctionne entre nous deux. Je regarde souvent dans les petites annonces classées de "La Presse" à la rubrique "Hôtels à vendre". Je ne lui en parlais pas. Et un bon jour, il me dit: "Prépare-toi, nous partons demain. La voiture est en ordre. On va faire un tour dans la province pour trouver un "Hôtel". Le "despote" (comme je le qualifie mentalement depuis) n'a pas de misère à me convaincre.

Le 29 mai, on part pour l'aventure. A Danville, le propriétaire nous demande 30 000\$ comptant. C'est beaucoup, d'autant plus que notre magasin de Val-D'Or, nous rapporte assez et n'est pas à vendre. Nous lui offrons 10 000 \$ et des bons paiements échelonnés. Eux aussi ont quelque chose en vue et le produit de cette vente leur permettrait de l'acquérir. On ne conclut pas de marché. Le lendemain nous repartons et c'est dix jours durant que nous visitons des commerces.

Un soir, on arrive à Cowansville, on demande une chambre et aussi à voir le propriétaire. Nous avons appris qu'il avait mis son hôtel à vendre. C'était un superbe hôtel bien entretenu: soixante-quinze chambres, une salle à manger grandiose et cinq

étages avec chacun son salon . La place est merveilleuse.

On ne peut rencontrer le propriétaire que le lendemain. La veille, on avait furtivement entrevu les lieux. Aujourd'hui, on fait, avec le propriétaire, une visite plus sérieuse. On constate qu'il y a beaucoup de commodités et cela, jusque dans les services des boissons. De plus, on examine bien les livres. Le prix demandé est un peu élevé pour nos moyens: 100 000 \$, dont 30 000 \$ comptant et des paiements de 1 500 \$ par mois. Après quelques hésitations et quelques observations, on reste sur une entente tacite avec la promesse que, demain, mon mari reviendra avec son gérant de Banque, son homme de confiance, qui le conseillera. En dedans de nous, nous étions joliment "entichés".

Le lendemain, le 1er juin 1944, les deux hommes arrivent à Cowansville à l'heure du dîner. Après une visite des lieux et une consultation à deux, ils concluent que le commerce ne serait pas une trop mauvaise affaire. Mon mari demande au propriétaire de lui donner trois jours de répit pour régler certains problèmes. Ce qui lui permettrait de recueillir la somme nécessaire. Welly pensait à la vente du magasin de Val-D'Or.

Dans la soirée, le "bargaineux", comme je le disais en riant, en parlant de mon mari, "s'encoquine" avec deux retraités et leur demande: "Aimeriez-vous venir visiter le nord de la province? Nous partons demain matin à 5 heures pour entrer à Val-D'Or vers minuit, 925 milles plus loin?" "D'accord", répondent-ils . Tel que convenu, les trois mousquetaires sont en route et à 11 heures 45, tel que prévu, ils arrivent à destination.

A l'aurore, Welly s'attend à réaliser sa vente. En effet, un acheteur est intéressé par notre édifice. La rencontre mène vite à une entente et à trois heures de l'après-midi, la transaction est en cours chez le notaire et se termine par une signature. A cinq heures du matin, le 3 juin, c'est le retour. Les trois comparses paraissent heureux de leur voyage si bien et si court. Je l'ai dit déjà, mon mari avait le pied lourd sur l'accélérateur et il avait beaucoup de résistance physique. Mon mari et moi retournons à Lac Mégantic, en compagnie de notre gérant. Nous révisons le marché et le 5, mon mari retourne seul à Cowansville passer le contrat et acheter l'hôtel au prix de 100 000 \$.

En l'espace de six jours, nous avons visité l'hôtel, avons été chercher le gérant de notre banque, avons étudié la possibilité d'un marché et nous avons ramené notre conseiller à Lac Mégantic. De plus, mon mari avait parcouru près de deux mille milles, pour vendre son magasin à Val-d'Or, pour conclure un marché de 100 000 \$ à Cowansville et prendre possession de l'hôtel. Il faut être champion pour faire cela.

Un départ fort remarqué.

De tous ceux qui ont vécu dans les années 40, il n'y en a sûrement pas beaucoup qui ont entendu parler d'un marché de cent mille dollars. C'était comme aujourd'hui un contrat d'un million de dollars. La nouvelle s'est répandue comme un écho dans tout Lac Mégantic et même dans le comté. Une vraie traînée de poudre.

Les oui-dire vont bon train et tous s'accordent pour dire que c'est affreux pour une famille comme les Gagnon de mettre tous leurs oeufs dans le même panier. De plus, avec six garçons, ils en feront des ivrognes, etc., etc.. Personne dans la ville, ici, n'aurait osé prendre un tel risque pour perdre tout son argent.

Pendant que les cancans continuent, mon mari repart pour prendre définitivement possession de l'hôtel. Il amène avec lui Gaby, ma grande fille, qui n'a que 19 ans. A cause de son attention à mon égard, du travail parfait qu'elle fournit, et de son caractère si généreux, il me semblait impossible de m'en passer et cela créait chez moi un grand désarroi. Welly a besoin de quelqu'un d'intéressé comme elle. Pourtant, de mon côté, je suis un peu désolée, étant donné mon état de mère enceinte du douzième. Elle était mon assurance, la fille parfaite sur laquelle je comptais m'appuyer. Pourtant, demain, il faudra la voir prendre le contrôle de la réception et courir d'un étage à l'autre, d'une chambre à l'autre, pour apprécier la précieuse aide qu'elle apportera à la bonne marche de l'entreprise.

De plus, je m'inquiète du travail qui m'attendra après ma délivrance. En attendant, mon mari ne pouvait pas partir seul, pour remplir, là-bas, toute la tâche qu'il aurait à faire. Et de mon côté, je reprends mon courage à deux mains pour me convaincre que je peux me débrouiller seule, avec ma petite bonne.

Les pensionnats.

Heureusement, les six garçons sont encore au pensionnat. Les deux grands sont, un à Québec et l'autre à Montréal. Jean-Luc fréquente le Séminaire de Sherbrooke et les trois plus jeunes sont encore à St-Ephrem. Les deux petites, six et trois ans, Suzie et Nicole, sont avec moi.

Les enfants n'ont pas été d'accord d'aller au pensionnat, je les approuve un peu, mais comment faire autrement, surtout dans ces occasions de voyages, de déménagements et du travail de bureau que je continue toujours de faire pour le commerce.

Sans doute, auront-ils, un jour, l'occasion de nous approuver? Je le crois. Après quelques années passées, je me suis rendue compte que certains de mes enfants, ont été dans l'obligation de faire comme nous, constatant que l'éducation des enfants

est une tâche difficile pour ne pas dire quelques fois ingrate. Ils ont opté pour le pensionnat, pour des raisons, en partie, semblables aux nôtres, vu les circonstances. Comme nous, ils jugent que l'instruction des enfants, comme leur éducation est un devoir primordial pour les parents. Il faut prendre des moyens qui ne sont pas toujours faciles.

Un encan unique.

A la suite de ces considérations, je reprends mon récit. Je commence à réfléchir, je dresse des plans et essaie de découvrir par où je dois débiter. On devra faire un encan. Il y a vraiment beaucoup de surplus dans une maison de neuf pièces avec ses dix personnes qui l'habitent. De la salière au piano, du licou du premier attelage à la dernière voiture qui encombre le grand hangar, il faut se départir de tout cela. On n'aura plus le même commerce.

Welly et Gaby sont à Cowansville. Moi, je regarde tout ce que j'ai à faire. J'ai les "bleus". Il m'est impossible de passer au "vert" après avoir passé une première nuit presque "blanche". Alors, je décide de me mettre à l'oeuvre: "à bras raccourcis". Je relève mes manches.

De sept heures du matin à dix heures du soir, presque sans arrêt et une semaine durant, je prépare cet encan annoncé pour le lundi suivant. La certitude du retour de mon mari, la veille de l'encan, me donne meilleure confiance pour le lendemain. Je fais le tri. D'un côté, ce que je garde: les vêtements de chacun, deux tapis et un mobilier de chambre, D'un autre ce que je veux donner. A l'arrière, ce que je jette et, en avant, les objets de cet encan.

Pas besoin de vous dire que les repas se prennent plus souvent au coin de la table. Quelqu'un vient et me dit: "Savez-vous quelle est la conversation en ville? On ne parle que des Gagnon, des 100 000 \$ qu'ils vont perdre, de la folie qu'ils font, etc, etc." Mais, moi, je n'ai pas le temps de m'occuper de ces commérages.

Sans interruption, sans arrêt, tout sortir, tout laver, tout nettoyer: les armoires, les garde-robes, la réserve de vaisselles, les ustensiles, le réfrigérateur, la cuisinière, etc. L'objectif: de l'ordre pour que l'"encanteur" que je viens d'engager, vende tout et à bon prix. J'engage également un secrétaire, un homme qui apportera les choses à vendre à l'"encanteur", et, deux dames pour servir le lunch, le café, les brioches, les biscuits et les fruits. Il nous faudra garder le plus longtemps nos enchérisseurs pour réussir. Enfin, le samedi soir, mon mari arrive seul. Il a laissé Gaby en charge des employés lesquels ont décidé de continuer à travailler avec nous. Ce soir-là, à dix heures, j'étais très heureuse et soulagée, mais, il y avait un mais...

La mort de mon beau-père.

A minuit, un coup de téléphone nous annonce le décès du père de mon mari. Il se lève, s'habille et part pour Lambton . L'auto n'avait pas eu le temps de refroidir.

Quand il y avait quelque chose d'anormal dans sa famille, on comptait spécialement sur lui. Avant de partir, il me promet d'être revenu pour l'heure de l'encan. Hélas! le lundi matin, un autre coup de fil: "Je ne sais pas à quelle heure j'arriverai".

Me voilà désespérée. Je cherche une autre personne habituée pour s'occuper de l'écurie pendant que nous pourrions poursuivre jusqu'à la fin, l'encan qui, malgré l'absence de mon mari, commençait à dix heures. Je doute que Welly n'arrive avant la fin de la journée. Il a fallu qu'il soit bien pris de court pour manquer à sa parole sachant bien que j'étais seule pour voir à tout.

Sa famille ,telle que je la connaissais, ne comptait toujours que sur Welly pour arranger tout. Impasse bien difficile pour lui. D'un côté, il ne pourrait que difficilement se soustraire à sa tâche d'exécuteur testamentaire et de responsable de ses deux soeurs pas trop entreprenantes. Les deux célibataires gardaient leur père et s'occupaient de lui, surtout depuis qu'il était malade.

En retardant son départ, il accède à la demande de ses deux soeurs célibataires de vendre la résidence dans laquelle elles demeuraient avec leur père. Dans l'après-midi, il trouve un acheteur et il vend la maison. A sept heures du soir, il est de retour à Lac Mégantic. Il doit constater que je me suis bien débrouillée et que j'ai su me tirer d'affaires. Le magot intéressant, fruit des ventes de la journée en fait foi.

Ouf!, l'encan se termine, je paie mes employés. Tout est vide si ce n'est notre chambre. Aussi impérieuses qu'imprévues, ces choses ne peuvent arriver qu'à moi. La semaine qui se termine équivaut au moins à deux déménagements et c'est le fruit d'une expérience enrichissante dans les deux sens du mot. L'essentiel était, pour moi, de ne pas perdre la face.

Les funérailles de monsieur Gagnon ont lieu.

Cet accaparement de mes forces a provoqué, chez moi, une grande fatigue, le drame d'un deuil et l'ambiance de la tristesse ont fait comme, jaillir de moi, un flot de larmes inhabituelles.

Je me ressaisis. Trop vite repris par les affaires, nous voilà définitivement en route pour Cowansville et pour une aventure nouvelle.

XV. Cowansville.

Nouvelles collaboratrices.

A ma grande surprise, Welly, de retour de Lambton, m'avait appris qu'il avait offert à ses deux soeurs qui gardaient son père, de nous suivre à l'hôtel et de vivre avec nous, comme enfants de la maison. Je reconnais sa générosité.

Elles vendront leurs choses et elles viendront nous rejoindre dès que possible. Une telle occasion, pour elles, en était une d'or. Cependant, je dois vous dire que je demeurai un peu médusée par la nouvelle. J'avais d'autres choses à penser pour le moment.

Alors, deux personnes s'ajoutent à notre personnel. Tante Phena et Tante Doréa, comme les appellent les enfants, deviendront, l'une serveuse à la salle à dîner, et l'autre sera responsable des enfants. Pas trop malheureuses, "ma tante" et "ma tante", comme tout le monde les appelle, elles recevront chambre, pension, et salaires aux mêmes conditions que les autres employés. Je suis sûre qu'elles ont apprécié, à leur juste valeur le fait de ne jamais payer chauffage, éclairage, téléphone, voyages, etc..

Hôtelier, notre nouveau métier.

Milieu juin 1944, nous sommes installés dans notre nouveau domaine. Nous ne sommes pas à notre première expérience en hôtellerie. Nos trois premières années de mariage se sont passées dans le petit hôtel de Courcelles. J'en ai déjà parlé. Mais le nouvel hôtel est d'une autre envergure.

Nouveau propriétaire, il nous faut apporter des aménagements aux bâtiments. Il manque, à ce complexe, un "Grill": salle indispensable à un commerce comme le nôtre. Aussitôt dit, aussitôt fait, mon mari aménage cette salle dans la semaine qui suit.

Tout marche comme nous le prévoyons. Le mois d'août arrive. Il faut faire de grands sacrifices surtout pour nos trois petits garçons: Alban, Laurier et Miguel. On les place au pensionnat durant le reste des vacances.

Et vous n'oubliez pas que je suis à mon neuvième mois. Je partirai pour l'hôpital dans les jours qui viendront. Papa se retrouvera seul avec tout le monde et les enfants. Voyez-vous cela, les neuf enfants dans un milieu hôtelier, qui vagabondent dans les escaliers, embarrassent les cuisines, sont éparpillés dans les cinq étages ne

Née en 1900

sachant pas trop où ils sont. Il faut faire quelque chose. Mon mari est pris dans un dilemme. Je n'aurais pu prendre une telle décision. Les soeurs de St-Ephrem vont prendre les trois enfants pendant le dernier mois de ces vacances. A Lac Mégantic, ils avaient de l'espace. Il y avait la colonie de vacances. Encore, une grave affaire ou plutôt une pénible décision. Alban, Laurier et Miguel se retrouvent à St-Ephrem. Les plus grands comme les plus jeunes sont plus faciles à contrôler. Que de larmes de leur part et de la mienne. Welly ne voyait pas d'autres solutions. Nous partons tous les cinq. On s'arrête à Lambton. On conduit les petits à St-Ephrem. Il me laisse à Lambton.

3 août 1944, Serge.

Le dernier, le douzième, veut surgir et j'ai, ne l'oubliez pas, 44 ans. J'accoucherai chez mon frère Ronaldo. Laure, sa femme, est infirmière et accompagne souvent le médecin dans les accouchements. Je me sens en confiance. Elle sera une garde-malade merveilleuse. Serge, le douzième, naît. C'est un peu moins drôle que pour le premier. Serge, c'est l'enfant sage et il est souvent malade. A St-Romain, vit une grande dame généreuse qui aime les enfants et qui l'accueillera pour combler le temps que je ne peux lui donner. Madame Turcotte s'occupera de lui durant un an. Chaque mois, nous allons le voir. Il est toujours propre et impeccable, que nous arrivions à l'improviste ou non.

Quinze jours après l'accouchement, je reviens reprendre mes activités auprès de mon mari. Les cent milles qui nous séparent me ramènent à l'hôtel.

Ce n'est pas seulement d'être heureux qui importe

C'est de savoir que, par nous, quelqu'un est heureux.

Au "New Ottawa Hotel".

Vous parler d'enthousiasme d'enchantement à la reprise du travail, je vous dirais que c'est plutôt de l'étourdissement et de l'activisme. On se court d'un étage à l'autre, on se voit à peine, Gaby et moi. Moi, je m'occupe de la salle à dîner, elle, de la réception et Welly, des activités de la taverne et du grill. Les choses marchent rondement et peut-être trop vite.

Au mois d'octobre, nous voyons arriver notre éventuel vendeur de Danville avec qui nous n'avions pas conclu de marché. Le futur achat qu'il projetait alors, était justement l'hôtel dont nous sommes propriétaires. Il paraît déçu et nous demande si nous la lui vendrions.

Mon mari, toujours ouvert à un marché, lui demande dix mille dollars de plus. Il accepte. Cette aventure est terminée. Il nous faudra retrouver un autre hôtel.

On se retrouve à Lambton.

Cette fois, on déménage à Lambton. Dans notre nouvelle recherche d'un autre site de travail, nous n'avons rien trouvé de notre goût. On fait des arrangements avec mon frère, Ronaldo et ma belle-soeur, Laure. Nous demeurerons chez eux tout l'hiver. Les "tantes" et Gaby demeureront à l'hôtel de Cowansville pour travailler, pendant que les garçons demeureront pensionnaires. Et nous nous retrouverons durant les vacances des fêtes.

Je me dois de témoigner ici ma grande reconnaissance aux membres de la famille de Ronaldo qui nous ont rendu un si grand service durant l'hiver 1944-45.

Le Bonheur est parfois difficile à trouver

Mais vaut la peine d'être recherché.

Les débiteurs nous ont oubliés.

Quand nous avons quitté Lac Mégantic pour Cowansville, tous les crédits que nous avons consentis, durant ces années, dites de crise, ne nous avaient pas tous été acquittés. On ne choisit pas toujours ses clients dans certaines circonstances et parmi ceux-ci certains ont décidé de ne pas payer. Il nous était dû quatre mille dollars répartis entre une vingtaine de clients dans Piopolis, Notre-Dame-Des-Bois, Masborough, Woburn, etc..

Dans les jours qui suivront, Welly me dit: "tu me donnes les billets de nos clients et je vais aller faire une tournée de collection". Il espère retirer quelque chose. Son voyage dure deux jours, il brûle le moteur de sa voiture et, savez-vous comment il a retiré? Quinze dollars. Il revient bredouille. Nous avons placé les comptes en collection chez un avocat. Le peu d'argent qu'il recueille doit servir à payer ses honoraires de sorte que nous n'en avons jamais rien retiré. Quand les débiteurs ne voulaient pas du tout payer, ils disaient: "Je me mets sur la loi Lacombe." Aussi bien abandonner.

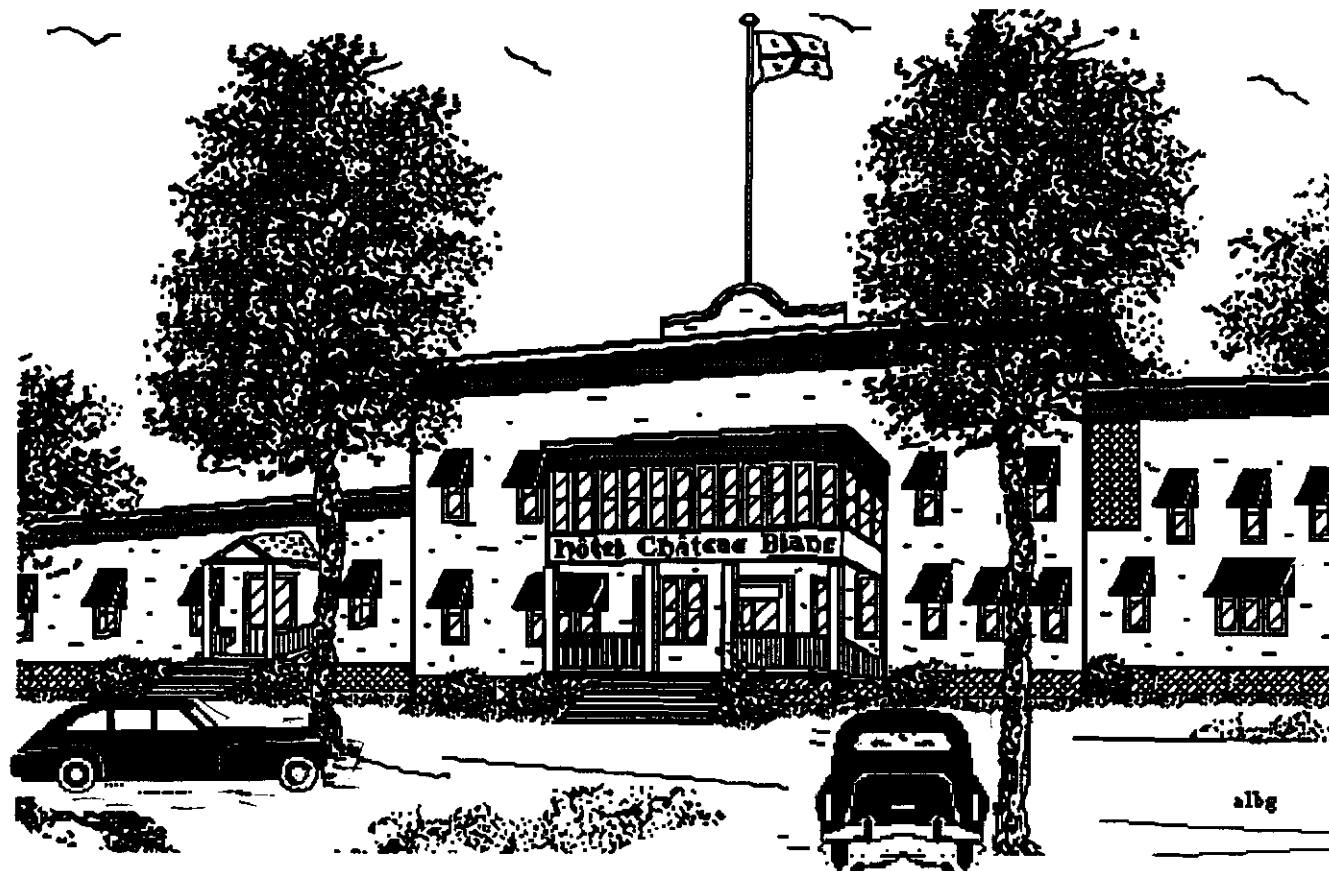
Jamais on ne nous a envoyé un dollar. Partir pour Cowansville, c'était partir pour un autre monde. Ils ne nous devaient plus rien, pensaient-ils. Welly fait appel à sa générosité et me dit: "Jette ces billets, car à mon dernier voyage, je me suis rendu compte qu'ils étaient tous plus pauvres que moi et je ne veux pas leur faire donner de l'argent qui ne nous rapporterait rien si ce n'est aux avocats". C'était sûrement de la charité chrétienne.

XVI. Venise en Québec, le "Château Blanc".

A la recherche d'une nouvelle affaire.

Au début de mars, il est urgent de trouver un nouveau commerce. Un jour, Welly nous dit, à brûle-pour-point, comme d'habitude: "Demain, je pars à la recherche d'un hôtel et je reviendrai seulement quand j'aurai trouvé quelque chose, même si ça doit prendre un mois."

Lundi matin, il part, accompagné de toute ma confiance et de mon espérance. A Lambton, en hiver, les routes demeurent fermées aux voitures. La Chrysler verte est demeurée à Sherbrooke. Il s'y rend et se dirige directement à Venise où nous avons visité un hôtel qui n'était pas à vendre. Il appartenait à un monsieur Alix, sa femme, leur fils et sa femme. Quelle surprise à son arrivée au "New Lake View Hôtel" d'entendre ses interlocuteurs lui dire qu'ils sont ouverts à une vente.



Welly saute sur l'occasion, comme il l'a toujours fait en d'autres circonstances. Il n'en croyait pas ses yeux. Le soir même, il prend les dispositions nécessaires afin de pouvoir se rendre chez le notaire dès le lendemain. Cependant, il ne manque pas de remettre un acompte raisonnable pour ne pas perdre son marché.

Née en 1900

Le lendemain matin: autre surprise. La nuit porte conseil dit-on. "Nous avons changé d'idée: nous ne vendons plus". Le père, le fils et les deux femmes ont discuté toute la nuit et même très fort, puisque mon mari les a entendus. Le malheur, c'est qu'ils avaient accepté les conditions. Et même, l'hôtel plein, ils en avaient répandu la nouvelle surprenante. Ils avaient présenté le nouvel acquéreur. C'est donc dire que, malgré leur regret et leur volonté de ne plus vendre, ils n'avaient plus le choix: Welly était propriétaire. Le mardi soir, je reçois un coup de fil. Nous avons un nouvel hôtel et son nouveau nom sera "Château Blanc". Ce sera mieux que "New Lake View Hotel".

Dans l'achat d'un hôtel, l'ameublement et le matériel, incluant la vaisselle et la lingerie sont compris dans le montant du contrat. Profitant de l'absence de mon mari qui vient me chercher et, sans doute, pour laver leur regret d'une vente presque non voulue, les anciens propriétaires vont jusqu'à enlever un camion de ménage, volant ce qui leur plaisait, vendant presque toute la lingerie. Il croyait que mon mari ignorait les règles et sans doute ont-ils pensé qu'il ne s'en apercevrait pas.

C'était la deuxième fois que ce même coup nous arrivait. Nous renonçons à les poursuivre, même si bien des témoins nous font part de l'ancien contenu des lieux. Leur usurpation nous déçoit beaucoup. Nous voulons paraître du bon monde aux yeux de l'entourage malgré notre révolte.

Pour la XXIème fois, on déménage.

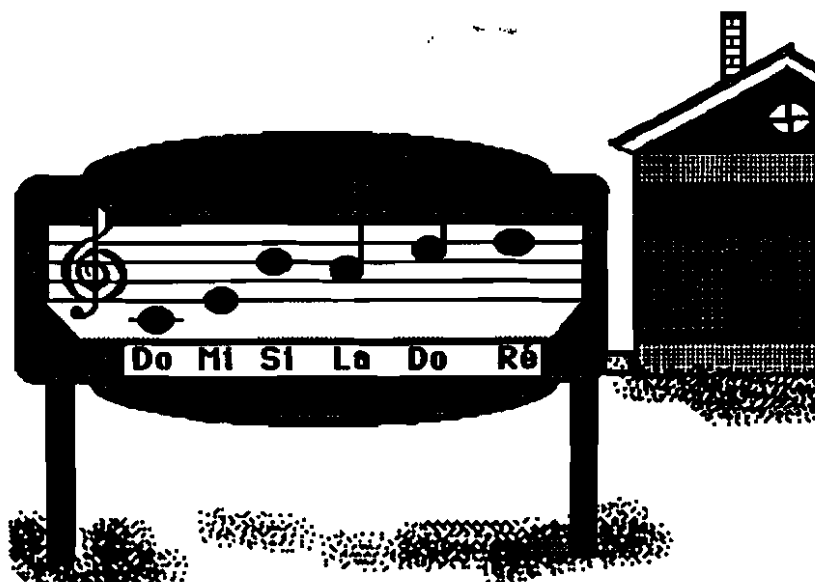
Oui, encore une fois., avec "armes et bagages", nous nous dirigeons vers Venise en Québec, sur le bord du Lac Champlain . En passant à Cowansville , nous amenons Gaby et les deux belles-soeurs que nous garderons aux mêmes conditions de salaire et de logement.

Do-Mi-Si-La-Do-Ré.

Dans la semaine qui suit notre arrivée à Venise, nous faisons l'acquisition d'une jolie maison de campagne de l'autre côté du lac. Nous lui donnons le nom mélodieux de "Domicile adoré" ou plutôt Do Mi Si La Do Ré.

En plus de la cuisine avec sa salle à manger, le salon est entouré des quatre chambres. Sur deux côtés de la villa, une large véranda fermée par des moustiquaires permettront aux enfants, durant les soirs d'été, de jouer leurs joyeuses et dramatiques parties de "coeur" ou de "black-out". Je les appelle dramatiques, ces parties, car quelques-unes se terminaient par les larmes de l'un ou de l'autre des jeunes perdants. Le terrain magnifique est jalonné d'énormes arbres et donne accès directement au bord du Lac Champlain. Un quai impressionnant limite la montée des eaux au printemps. En somme, c'est ce qu'il y a de mieux pour les enfants que nous ne

pouvons garder dans le brouhaha d'un hôtel.



Le site enchanteur de ce lieu de villégiature qu'est notre nouvel hôtel est un milieu ,où l'activité est beaucoup plus fébrile que celui de Cowansville, mais dans un autre genre. Donc à partir d'Alban jusqu'à la petite Nicole, sous la surveillance de "ma tante" comme tout le monde appelait Doréa, les enfants demeureront au chalet . Peu éloigné du Château , nous pourrons aller leur rendre visite, chaque soir ou presque.

Des hôteliers pas comme les autres.

Le premier dimanche arrivé, toute la famille se rend à la messe. Quelle surprise causions-nous à l'entourage qui voit des hôteliers qui fréquentent l'église! Ce n'était pas le cas de nos prédécesseurs qui n'y allaient pas souvent. Même, nous organisons le transport pour les dimanches qui suivent et invitons, autant que faire se peut, nos employés qui veulent venir au village voisin de St-Sébastien à trois milles de Venise.

L'église de Venise n'est ouverte que durant les vacances d'été. La saison passée, la plupart des maisons se ferment de sorte que le clergé peut difficilement demeurer au presbytère pour le peu de monde qui reste durant l'hiver.

A l'arrivée du prêtre à la première saison, en l'absence de cuisinière, nous lui offrons de prendre gratuitement ses repas à l'hôtel et pour le temps que durent ses fonctions. L'abbé Lavallée mangea chez nous jusqu'à notre départ en 1950.

On inaugure.

Le 18 mars, on envisage une grande ouverture de l'hôtel. La salle de danse de 125 pieds par 50 est superbement aménagée. Sur l'avant, une scène surplombe l'aire de danse. En façade une série de lutrins pour l'orchestre et plus loin, un système de son et un piano complètent l'aménagement. Dans la partie principale de la salle, s'étend un immense plancher de danse qui peut permettre jusqu'à 18 "sets de danse carrée" de s'ébattre avec aisance. Sur le large pourtour de cette enceinte, une centaine de tables carrées ou rondes couvertes de nappes carreautes peuvent accueillir plus de 400 occupants assis pour y déguster de la bière en grosses bouteilles. En cette soirée d'inauguration, la salle est pleine à craquer. C'est de bon augure pour nous. Par contre, c'est au regret des anciens propriétaires demeurés avec nous durant un mois. Cet événement aiguise leur jalousie. Ils constatent que nous réalisons des choses qu'ils n'ont jamais pu faire eux-mêmes et ils essaient d'oublier plus profondément leur décision d'avoir si vite vendu. Avec de la publicité, on peut tout. C'est la vie.

Les affaires marchent rondement.

Les réservations des vacanciers rentrent à profusion. Soixante pensionnaires à la fois rempliront toutes les chambres, une, deux semaines ou un mois durant, au milieu de ce site enchanteur de la Baie Missisquoi. Et durant ces trois mois de l'été, cette ambiance se maintiendra. La bonne chair, l'accueil chaleureux, l'ambiance la meilleure et un lac des plus beaux font, que nos clients reviendront chaque année. Nous ne sommes qu'à cinquante milles de Montréal et tout le monde connaît "la Venise en Québec" avec sa plage une des plus belles dans la province et non polluée de plus. Comme c'est beau de se baigner le soir sous les reflets des ampoules que nous avons installées autour des corniches. Les points lumineux et colorés se reflètent dans l'eau et scintillent sous l'onde de la brise du soir.

Pendant cette bonne saison, nous amenons aussi les pensionnaires à la maison de campagne où tout est reposant sous ces grands arbres d'une quarantaine d'années qui apportent brise et fraîcheur. Chacun s'adonnera à cœur joie sur le grand terrain entouré de hautes haies de cèdre intercalées de sapins nombreux et dégustera un dîner champêtre.

L'hôtel tourne rondement. Même les fins de semaine, on va servir jusqu'à trois cents repas. Du début de la saison, le 24 juin jusqu'à la Fête du Travail, la salle de danse sera toujours pleine. Le reste de l'année, cette même salle n'est ouverte que durant les fins de semaine. Je ne dis pas que, malgré le travail, il n'y a pas de soucis. Mais, nous sommes satisfaits.

Des musiciens ça "trompette" énormément.

Chaque vendredi, nous allons chercher nos cinq musiciens à Montréal, et les reconduisons, le dimanche soir après la soirée. Nous leur donnons chambres et pension en plus d'un salaire intéressant pour le temps. Les garder à l'hôtel n'est pas sans inconvénients car quelquefois ils se font exigeants à la salle à dîner et se croient rois et maîtres pour ne pas dire supérieurs à nous. On ne peut pas oublier la nécessité de les avoir. Et leurs airs de Jazz et de Boogie-Woogie ne lassent pas d'égayer joyeusement nos clients. Dire qu'aujourd'hui, on revient à ces airs des plus enlevants. Les jeudis, on organise des danses carrées: les danses du bon vieux temps. Et ça "swing" durant plus de six heures sans arrêt. On croirait que nos "veilleux" ne se fatiguent pas.

La "Guerre" et le commerce.

A part quelques petits inconvénients, les choses marchent rondement. Nous sommes durant les dernières années de la Guerre. Ce sont des années d'opulence où l'argent roule à profusion. Doit-on toujours être minutieux dans le choix de la clientèle? Du camp de Farnham, à quelques paroisses de chez-nous, des militaires nous rendent visites. Pas toujours faciles ces clients: Ils se comportent trop comme des "sauveurs du Canada" à qui on doit tout gratuitement et ils peuvent faire du tapage et encourager le trouble au milieu de notre monde. Mon mari demeure stoïque au milieu de tout cela et il saura bien en mettre un ou deux à leur place quand l'occasion se présentera. En général, nous étions contents de les avoir. En public, vaut mieux savoir demeurer petit, savoir sourire et être engageant.

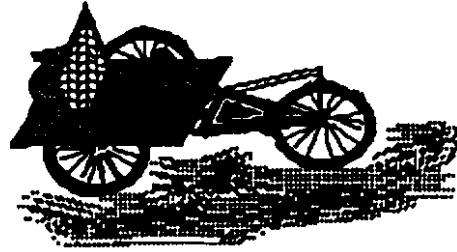
1946, Jean-Luc et sa "pétoire".

L'événement que je vous raconte aurait pu faire l'objet d'un article des joyeux bricoleurs. Durant les vacances d'été de 1946, tout le village de Venise a entendu le vrombrissement d'une espèce de tricycle qui parcourait les rues en pétaradant. Oui, c'était la "pétoire" de Jean-Luc comme nous l'avions nommée.

Trois roues de bicyclette et un moteur à essence de moulin à laver sont les éléments essentiels de cette curieuse machine qui faisait foi de l'esprit ingénieux de notre adolescent et le désespoir des oreilles fines des deux vieilles filles d'à-côté et de la police. Jean-Luc est même obligé de se présenter à Montréal afin d'obtenir le certificat d'enregistrement de son véhicule pour la somme de huit dollars. Jean-Luc n'a que quatorze ans. Moi-même, sa mère, je prends plaisir à me rendre au chalet, en compagnie d'un des garçons, avec cette vrombissante machine, digne des temps de Ford. Malheureusement, Alban en garde un souvenir tangible dans les doigts de sa main gauche. En voulant tendre la courroie qui courrait entre le moteur et la roue

Née en 1900

motrice, il s'est fait coincer trois doigts entre cette courroie et la poulie en V. Il faut courir à l'hôpital situé à vingt milles de chez nous.



Avant le départ pour l'hôpital, Welly était sorti de ses gonds et avait sommé Jean-Luc de remiser l'engin meurtrier. Mais, il ne pouvait nier les talents de son fils mécanicien. Pour quelques jours, le silence est revenu à Venise.

Deux Couventines pas très grandes.

Notre première saison à Venise se termine et les grandes vacances aussi. Chacun de leur côté, les enfants partiront pour aller cueillir au loin les fleurs de la science. Notre petite Suzie a difficilement supporté les deux mois de pensionnat à Sweetburg non loin de Cowansville où nous l'avions placée pour le temps durant lequel nous sommes demeurés à notre premier hôtel.

Suzie était une petite fille qui marquait son ennui par sa taciturnité plutôt que par des larmes. Ce qui fit peur aux Soeurs qui refusèrent de la garder pensionnaire. Alors nous la faisons conduire en taxi et même "ma tante" dut l'accompagner pour l'encourager et trouver une solution au problème d'une petite fille qui n'avait que six ans et qui devait aller à l'école.

Mais nous sommes en 1945 et il faut de nouveau penser à ce problème de notre petite Suzie. Le village de Venise est presque désert durant le reste de l'année. Pas d'école ici, si ce n'est au village voisin, St-Sébastien, celui où nous allions à la messe. Pas question de la conduire chaque jour à trois milles de la maison et surtout durant les jours d'hiver. Alors il faut trouver une solution. A six milles de chez nous, il y a un pensionnat dirigé par des Soeurs, de la Présentation de Marie, mais devons-nous isoler encore notre Suzie? Nicole n'a que cinq ans et depuis août seulement. Pourtant on en décide ainsi. Elle sera la compagne de sa soeur. Haute comme trois pommes, pleine de courage et de force morale, chaque dimanche soir, elle accompagnera sa soeur.

La séparation de chacun des dimanches après-midi est marquée par une scène de deux petites filles en larmes. Pourtant, les vendredis soirs, tout allait pour le mieux, le samedi de même, mais le dimanche midi, on voyait Suzie s'assombrir.

Née en 1900

J'appréhendais ce moment où nos deux petits bouts de femme en robe de couvent et en larmes repartiraient pour Henryville. Mon stratagème de les menacer de ne leur permettre de revenir qu'une fin de semaine sur deux n'avait aucun effet. La candeur de la petite Nicole qui répétait les dires de sa maman ne faisait pas grand effet sur son aînée Suzie aura toujours de la difficulté avec le pensionnat. C'est bien jeune pour s'éloigner ne fusse que cinq jours.

Une jeune talent.

A la mi-octobre, Nicole nous arrive et me dit: "Maman, c'est pas possible, les soeurs me font apprendre une petite pièce par coeur. Elles ont commencé mardi. Il n'y a que 16 pages, mais je ne les sais pas encore".

En cette soirée de la Toussaint, le spectacle a lieu et tout le monde donne son numéro, cependant nous attendons le clou de la soirée. C'est notre petit bout de fille qui, du haut de ses cinq ans, déclamera le drame de "La petite aveugle". Ce fut un grand succès devant cette salle pleine à craquer. Nous sommes très fiers d'elle.

Une certaine morosité.

Cela arrive à tout le monde. Si les enfants nous causent parfois des peines et des soucis, cela fait partie du lot d'une famille à élever, mais lorsqu'on accède à une certaine réussite, les jaloux surgissent, les envieux se montrent. Il nous faut surmonter ces conspirations. Il faut se résigner à les accepter et à continuer son chemin. Pourquoi m'attarderais-je à ces mauvais souvenirs? Je reprends mes écritures.



La glace

Malgré la tranquillité des saisons mortes, Welly trouve un moyen d'attirer des touristes. Il construit des petites cabanes qui, durant l'hiver, seront traînées sur la glace après avoir été aménagées pour la pêche. Durant l'été, il les transformera pour en faire de petits motels, les "cabines" comme on les appelait.

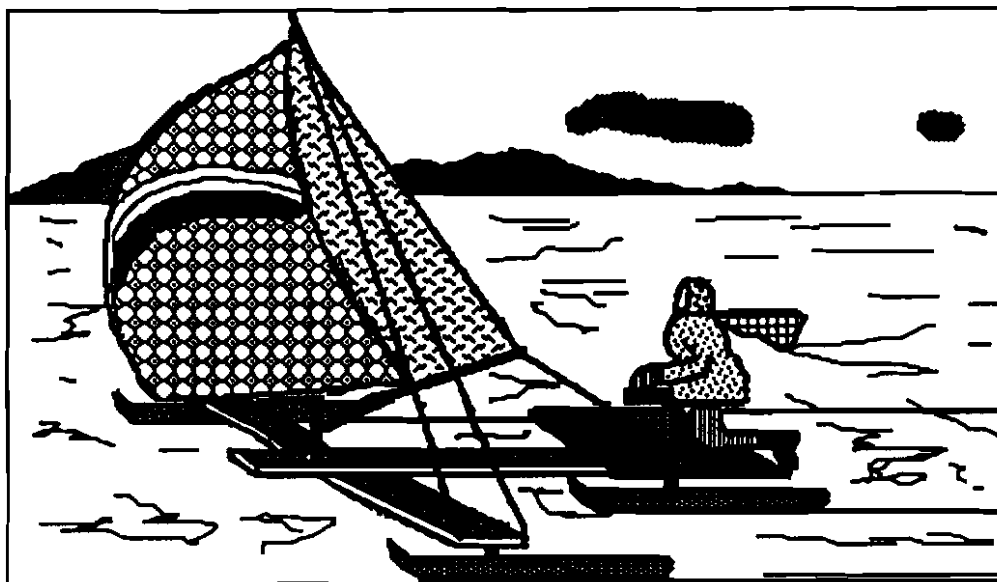
Un voilier sur la glace.

En cet hiver 1947-48 et plus particulièrement, un jour du mois de janvier, la température grimpe soudainement comme il arrive encore aujourd'hui, pendant nos hivers. Durant trois jours nous jouissons d'une température au-dessus de la normale, de sorte que la neige sur le lac Champlain fond et qu'une nappe d'eau couvre entièrement la surface glacée.

Brusquement, une crête de haute pression dégage le ciel de ses lourds nuages et une vague de froid, venant du nord, envahit l'espace. Un froid intense s'empare de l'atmosphère et fait descendre le thermomètre à trente degrés sous zéro. La nappe d'eau se fige et, bientôt, forme un nouvel étang gelé qui ne laisse apparaître aucune fissure, aucune brisure. C'est un miroir!

Au loin, la légère brise s'amplifie après avoir parcouru les cent vingt milles de la surface du Lac Champlain. Les enfants, Alban, Laurier et Miguel, ont déjà mis leurs patins. Ils s'arment de vieilles poches de patates qu'ils tendent entre deux tiges et se laissent pousser par le vent. Ils ont vite fait de traverser la baie, en diagonale, et atteindre le chalet. Le plaisir de cette euphorie est un peu terni par la difficulté de revenir sur leurs pas lorsqu'ils doivent affronter le vent de face.

Jean-Luc est moins passionné de patinage et, dans sa tête, il mijote un plan pour exploiter, à sa façon, et la surface gelée et ce vent diabolique. Depuis plusieurs jours, il a ramassé son matériel. Il veut se fabriquer un voilier qui lui permettrait de voyager sur la glace. Il a trouvé les trois patins qui lui serviront d'appui pour son nouveau "bateau". De grosses tiges métalliques, en angles bien aiguisés, seront fixées aux patins et serviront à ronger la glace et faciliteront la stabilité dans la direction désirée. A une première grande poutre, large de douze pouces et épaisse de plus d'un pouce, seront attachés les deux patins d'en avant. Elle supportera une deuxième poutre semblable, celle-là plus longue, qui sera placée à angle droit. Cette dernière se termine à son extrémité par la plate-forme sur laquelle se trouve le poste du navigateur, lequel est supporté par le troisième patin. A la jonction des deux madriers en forme de croix, est ancré un mât de vingt pieds. Des fils de métal, fixés aux extrémités du mat et des trois bouts avant du "ice boat", tiennent solidement le billot qui lui sert de mât. La grande toile est arrimée au mat et aux vergues solides de ce glisseur domestique.



Je n'ai jamais eu peur que mes enfants s'aventurent sur la glace. Je savais que déjà treize pouces de glace s'étaient formés au dessus de la nappe d'eau. La couche d'eau, qui l'avait couverte, n'en avait aucunement affectée la solidité. Au contraire, la fonte de la neige de surface et le froid glacial avaient ajouté une nouvelle couche de glace.

Le jour du lancement, c'est avec fierté, que toute la famille s'était regroupée autour de l'engin pour le voir partir. Face au vent, la voile se ballotte pendant que Jean-Luc dans son "parka" s'apprête à partir. Le gouvernail, fait d'une longue tige à angle droit, attaché au patin central attend dans les mains de son capitaine. Avec son pied, il oriente son navire. Soudain, le vent s'engouffre dans la voile et la gonfle. Le voilier se cabre, le côté gauche se soulève presque, il avance et il fonce vers l'espace qu'il semble avaler, Il prend de la vitesse et déjà il file.

L'apprenti ne s'aventure pas trop loin. Brusquement, il fait face au vent et réussit à s'arrêter. Il étudie son voilier, le sonde, il est fort. Il repart. Tout le reste de l'hiver, la surface glacée ne sera affectée que par quelques petites bordées de neige que le vent charriera pour ne laisser que quelques petits îlots de bancs de neige.

Moi-même, j'éprouverai du plaisir à prendre place sur la plate-forme, du "ice boat", à côté de Jean-Luc, pour jouir d'une petite "ride"(promenade). Nous partons sous les regards amusés des autres qui attendent leur tour. Fallait-il avoir une main solide, quand venait le temps de changer de direction, pour revenir au bercail? Nous devons surveiller nos têtes lorsque la vergue principale passait au-dessus de nous,

pour permettre de prendre le vent d'une autre façon. La frénésie de la vitesse me grisait.

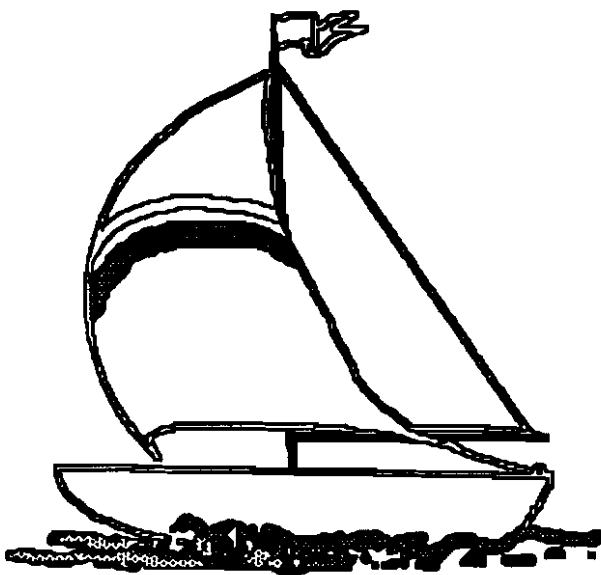
Par une journée de grand vent, nous avons conduit l'auto sur la glace pour vérifier la vitesse que pouvait atteindre notre mobile. Imaginez que le compteur a atteint, cette fois, quatre-vingt-dix milles à l'heure (soit plus de 144 km/h). Je trouvais présomptueux deux des garçons qui, en patins, s'accrochaient aux supports du mat pour profiter d'une petite balade. Mais, ils y prenaient plaisir.

Et c'est ainsi que, durant l'hiver, nous exploitions ses rigueurs. Au loin, seules, les multiples cabanes réparties un peu partout dans la baie, coupaient ce paysage "arctique". Nous savions nos pêcheurs au chaud, car la fumée s'échappait des cheminées en tôle. Nous ne pouvions pas nous empêcher d'imaginer qu'ils étaient penchés au dessus du trou qu'ils avaient pratiqué dans la glace et que, paisiblement, dans leurs petites cabanes, ils taquinaient la "perchaude" ou le brochet.



Nos vacanciers

Et c'est l'été qui revient. Les gens qui passent les vacances à l'hôtel, sont surtout des jeunes filles qui proviennent de Montréal, des alentours de Venise et des États-Unis. Nous ne sommes qu'à une cinquantaine de milles de Montréal. Ils viennent chez-nous pour faire provision de soleil, jouir de la belle plage et passer des veillées à danser au son de notre orchestre.



Née en 1900

Une visite aux États est une autre distraction qui les attire durant leur séjour. La proximité de St-Albans les incite à aller magasiner de l'autre côté des "lignes".

Un jour, quatre d'entr'elles, Gaby et moi partons pour cette destination. Toutes s'achètent quatre ou cinq robes et vont jusqu'à les porter une par-dessus l'autre. A noter que certaines en ont acheté en laine, Par une superbe journée de juillet, vous vous imaginez les sueurs et les rires qui ont accompagné notre sortie des douanes. Heureusement que nous connaissions bien le douanier, car il venait même danser à l'hôtel chaque semaine. Il ne fait aucune remarque sur la nouvelle grosseur des passagères.

M. Pommy .

Ce monsieur et sa dame étaient venus, en 1939, faire leur voyage de noces au Canada. Pendant la traversée, la grande guerre se déclare, de sorte qu'il leur est impossible de retourner en France, leur pays . Seuls les militaires peuvent utiliser les bateaux.

Ingénieur-architecte, monsieur se trouve du travail à Montréal. Chaque année, ils ne manquent pas de venir passer des fins de semaine à la Baie Missisquoi. Il décide de se construire une jolie petite maison avoisinant notre chalet. Cependant, la nostalgie du pays, le désir de revoir les parents et la fin de la guerre les pressent de quitter le Canada.

Hélas, le désir de revenir les tourmente bientôt. Ils semblent désappointés de leur père qu'ils critiquent effrontément et de leur monde qu'ils ont trouvé démuné de tout, n'ayant presque rien à manger. De plus, ils n'ont plus d'argent pour ce retour . Leur séjour en France a coûté cher.

Un jour, mon mari étant en voyage, je reçois une communication de Paris, nous demandant, si nous voulions acheter leur maison. Sans attendre le retour de mon mari, je leur répons et leur fixe un prix. Attendu les contraintes pressantes, je passe le contrat chez le notaire qu'ils m'ont désigné et je prends les arrangements pour leur faire parvenir l'argent. Sans plus de détails, le lendemain, je prends possession du bâtiment, je le fais aménager et le jour même, je trouve un locataire.

La Floride (1947)

La fête du travail passe. Le calme tombe sur notre Venise si ce n'est durant les fins de semaine. Je crois que le surplus de travail que nous a demandé la saison, nous oblige à prendre des vacances comme d'autres l'ont fait chez nous.

Nous partirons pour la Floride. Pour la première fois de notre vie, ce sera la plus longue et la plus éloignée de nos escapades. Pour surveiller le commerce, Gaby

demeurera avec les quelques employés qui restent pour s'occuper de l'hôtel qui marche, à ce moment-là, à petite vitesse.

Comme tous ceux qui vont en Floride pour la première fois, nous nous installons à Miami et nous essayons de visiter à peu près tout. Cependant, je suis une des seules à prendre le risque d'embarquer dans le dirigeable Good-Year pour aller faire un tour au-dessus de la mer. Aux sept personnes qui l'accompagnent à bord, le pilote demande de regarder en-dessous de nous. Nous surplombons la mer. A ma grande stupéfaction, nous voyons des milliers de poissons qui fourmillent et qui se touchent presque. Ils me paraissent énormes. Le pilote nous parle de la chance de voir un tel spectacle, car il est rare que l'on puisse apercevoir ce phénomène qui ne se manifeste que par temps clair et calme.

Lucien.

Un soir du deuxième hiver à Venise, Roméo nous téléphone de Sherbrooke pour nous dire que Lucien, son frère et celui de mon mari, risque d'être évincé de son logement avec ses enfants. C'est lui que nous avons soutenu à Lac Mégantic: le magasin de boucherie, la maison sur la ferme, le bois, etc. Roméo nous demande d'aller à son secours. Lucien ne peut plus payer son loyer Demain, il sera expulsé par le huissier. Lui, sa femme, ses enfants et son ménage seront jetés dans la rue.

Mon mari part dans la nuit dans le but de leur acheter une maison. Avant de partir, il demande à ses deux soeurs de lui fournir chacune mille dollars, ce qu'elles acceptent à condition que, lui s'engage à leur remettre les sommes si Lucien ne les paye pas. Je vois que c'est toujours les mêmes qui se mettent la tête sur la bûche. A la suite d'un coup de fil, il obtient d'Arthur, un autre frère, la même somme et aux mêmes conditions.

Dans la nuit, il est déjà à Sherbrooke et cherche une maison à vendre. Il en trouve une, presque entièrement terminée. A 10 heures, le marché est en cours. Il dépose six mille dollars chez le notaire. Le déménagement se fait. Lucien est installé avec sa famille.

Si tu veux perdre un ami, prête lui de l'argent"

C'est aussi vrai pour un membre de la famille.

Les relations avec Lucien et sa famille n'ont pas toujours été faciles. De leur côté, il leur est difficile de remettre l'argent. Du nôtre, on espère recevoir une partie ou la totalité de la dette et les choses demeurent tendues parce que toutes les explications ne sont pas toujours données.

Née en 1900

Lorsque nous nous installerons à Sherbrooke, nous continuerons nos générosités envers Lucien dont la femme Alice ne se soucie guère de mettre de côté une partie du salaire pour amortir la dette. Ce qui n'empêche pas Welly de leur fournir du bois pour construire une petite remise derrière la maison. De plus, chaque année, nous habillons entièrement un garçon, notre filleul et encore, nous le gardons à dîner pendant les années de ses cours.

Après dix ans, nous espérions que leurs nombreux enfants (14) leur apporteraient de l'aide, et que nous pourrions soit reprendre la maison ou soit être payés. Le jour où la reprise de la maison a été possible, la remise avait été détruite, celle qu'ils avaient construite avec notre bois. Les poignées des armoires avaient été enlevées, sous prétexte qu'ils les avaient installées, deux portes avaient aussi été enlevées ainsi que les supports des garde-robes. Enfin, je fais la réflexion qui me vient: "Nous avons été pour eux, certainement, les meilleurs samaritains"

Phena à St-Jean.

Ma belle-soeur Alphena qui demeurait avec nous, se montrait exigeante. Elle rappelait sans cesse les promesses de mon mari de la garder avec sa soeur. Les deux ne payaient pas de pension mais, elles recevaient un salaire, lorsqu'elles travaillaient

La saison d'été terminée, les enfants partent aux études dans les pensionnats. À l'hôtel, le nombre de clients comme le service des repas à la salle à manger sont plutôt réduits. Tante Phena, comme on l'appelle ici, décide d'aller travailler à St-Jean. Avec son expérience, il lui est facile de trouver du travail dans un hôtel. Cependant, chaque vendredi, elle appelle pour qu'on aille la chercher avec son ami. Ils trouvent une chambre et jouissent de repas gratuits avec vin. A la demande d'Alphena, son ami n'offre même pas le pourboire pour le service. Le dimanche soir, Welly ou un des enfants reconduit le couple. Un jour, ils se marient. C'est moi qui dois faire leur réception. Les oiseaux se sont envolés et aussi le poids des fins de semaine .

Doréa, sa soeur, continue à demeurer avec nous. Cela fait bien son affaire et le nôtre. On la loge, on la paie. Elle reçoit son monde, nous la promenons, nous payons les dépenses de voyage. Cependant, son porte-monnaie demeure toujours fermé. Ça devient énervant.

Du bien bon monde, vous dirais-je., mais aussi combien peu reconnaissantes. Mon mari est de la même famille, mais il n'a sûrement pas la même étoffe.



XVII. Tel père, tels fils.(avril 1948)

Un Hôtel ne suffit pas.

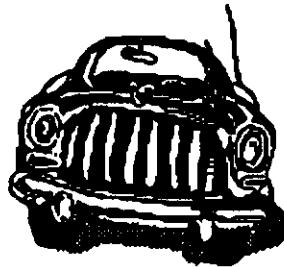
Mon mari est un ambitieux, il veut élargir ses horizons. Un de ses beaux-frères lui a fait l'éloge d'un petit hôtel de campagne à St-Côme en Beauce. Il y va, l'achète avec l'intention d'y installer un de ses fils. Pourtant, je n'ai pas grand confiance en cet objectif. Nos grands ont maintenant trop connu les études dans les grandes villes et une certaine liberté que mon mari leur a toujours accordée lorsqu'ils demandaient de changer de collège.

Les choses se passent comme prévu si ce n'est que Gaston n'ira que durant l'hiver 48. Mon mari est donc obligé de voyager à St-Côme chaque fin de semaine pour les affaires pendant que moi je reste seule avec les jeunes et principalement, Laurier qui me rend de grands services.

Après les grandes vacances, Tante Doréa accompagne mon mari à St-Côme. Personne sérieuse, elle restera sur place. Après un an, l'expérience se termine. L'hôtel est échangé contre une maison de quatre logements à Québec.

La Baie-du-Febvre.

L'expérience de St-Côme n'a pas suffi, Welly va acheter l'hôtel de la Baie-du-Febvre. C'est Roger et Gaby qui doivent s'y intéresser. Les affaires sont bonnes, cependant les choses ne vont pas toujours comme on l'espère. Seize mois s'écoulent, on doit revendre, car Roger tombe malade de la tuberculose. Dans les affaires d'aujourd'hui, les échanges remplacent le capital. On accepte une maison à Montréal, rue De Bullion. Je n'y suis jamais allée. Mon mari a une autre occupation: les locataires. Que de soucis!



Née en 1900

Parlons Affaires.

Gaston n'a pas cessé d'étudier. A 26 ans, il termine son Droit et plutôt que de se présenter au Barreau, il préfère suivre le chemin de son père et se lancer dans l'hôtellerie. C'est certain qu'il n'a pas en poche, l'argent à cet effet.

Le St-Régis.(1949)

En janvier 1949, mon mari achète, à Trois-Rivières, l'hôtel St-Régis, pour la somme de cent dix mille dollars. Il donne cinquante mille dollars comptant et il s'engage à payer le solde à raison de dix mille dollars par année à compter du 1er septembre 1950. Il avait acheté cet hôtel pour y installer les aînés. C'est sous une charte provinciale, datée du 12 septembre 1949, sous le no 19 002, que la vente du St-Régis a été faite aux actionnaires: Gaston, Roger et Gaby. Cette dernière devait recevoir une somme de 5 000 \$ qui viendrait des profits du St-Régis, même si elle ne participait pas à l'affaire. Malheureusement, elle n'a jamais rien reçu. Mon mari n'a aussi jamais insisté pour que les conditions du contrat soient remplies. Je suppose que Gaston, a cru à la prescription.

Roger étant malade, Gaston s'occupe de l'hôtel de janvier à septembre, à son bénéfice seulement. Après avoir terminé sa convalescence, Roger recouvre la santé. Il vient travailler avec Gaston jusqu'à la vente et les arrangements entre eux.

Gaston, voyant qu'il y avait là une bonne affaire, manifeste le désir de garder l'hôtel pour lui. Son père lui transmet le contrat des paiements des dix mille dollars qu'il doit payer à l'ancien propriétaire. Selon une entente verbale, Gaston remettra seulement trente des cinquante mille que nous avons avancés comptant et cela, à raison de dix mille dollars par année, sans aucun intérêt. Malheureusement, il nous remettra cela par tranches de deux cents ou trois cents dollars, pour prendre près de dix ans à nous rembourser.

Croyez-moi, ce fut une bonne affaire pour lui. Cela lui a permis de se procurer une belle voiture, s'aménager une maison confortable après son mariage et, de plus, jouir, chaque année, d'un appartement au bord de la mer. Il n'y a pas beaucoup de garçons qui, après avoir fait des études jusqu'à 26 ans. ont pu être installés ainsi par un père de dix enfants. Je me fais explicite sur cela, parce que j'ai eu écho, quelquefois, que Gaston n'avait pas obtenu beaucoup d'aide de notre part.

Je dois mentionner aussi que lorsque Gaston a acheté l'hôtel de Joliette et plus tard celui de Cartierville, pour son compte, nous avons endossé auprès des banques, des sommes de cinquante mille dollars chaque fois. Je me souviens, une fois, il était venu, à notre appartement, à quatre heures du matin, nous demander de le faire.

Née en 1900

Il me fait de la peine de parler de cela si ouvertement, mais je veux que lui-même et sa famille sachent que nous étions nés avant eux et que, s'ils ont vécu dans l'opulence, mon mari et moi-même y avons contribué plus que largement. De plus, je me suis toujours rendu compte que Welly était encore à l'ancienne mode: mieux installer les garçons que les filles. Dommage. Aujourd'hui, je serais plus sévère pour toutes les idées incompatibles aux miennes. ... Et la vie continue. La conciliation semble mieux.



XVIII. Entre-saison.

Durant la saison morte, nous voyageons.

Comme d'habitude, les activités d'été terminées, fin septembre, Welly et moi partons pour un voyage. Et cette année-ci, ce sera dans l'Ouest canadien et américain. Depuis longtemps, je l'entendais dire: "Tu viendras avec moi, voir ces belles provinces de notre beau pays". Je suis un peu anxieuse de faire ce grand voyage en voiture à cause des quelques appréhensions de laisser la famille et l'hôtel. Pendant tout l'été, nous avons offert à plusieurs de la parenté et ou à des amis de nous accompagner. De dire mon mari, se faisant toujours généreux, : "Venez, ça ne vous coûtera pas un sou pour la voiture, vous n'aurez que vos dépenses personnelles à déboursier". C'est au retour que nous constatons que le voyage nous a coûté deux fois moins cher que nous escomptions. Malgré cette période de fin-de-guerre, ce fut assez surprenant.

On part.

Le jour de notre départ avance et personne encore ne s'est décidé à monter avec nous. A notre retour, nous avons trouvé deux couples qui auraient été intéressés à nous accompagner pour voir ce grand pays qu'est le Canada. "*Quand les filles sont mariées. On trouve des gendres*" dit-on.

Je me prépare lentement croyant que mon mari allait peut-être changer d'idée. Sans me l'avouer, j'ai peur de me trouver loin. Mais, il ne cède pas à son rêve et nous partons pour le grand voyage.

Entre-temps, mon mari donne carte blanche à Gaby pour le soin de l'hôtel. Même en période tranquille, nous devons demeurer ouvert et au service du public.1

— Gaby, tu vas gérer l'hôtel pendant notre voyage, faire le nécessaire, organiser les soirées habituelles, payer les employés et les factures. "Ma tante" et Louison Paradis, (futur père du Ministre Pierre Paradis) te supporteront. Tout l'argent que tu feras sera pour toi. J'ai confiance en ta réussite.

— Et si je suis dans le rouge, que ferais-je?

— Ne t'en fais pas, je comblerai le déficit

L'Ouest canadien.

Quel voyage magnifique, un vrai voyage de noces! Après être passés à Montréal, nous traversons l'Ontario. En prenant soin de visiter un peu tous les jours, de ne pas parcourir plus de trois cents milles par jour et d'alterner la conduite. La route n'est pas fatigante. Nous sommes à Winnipeg en trois jours, nous nous rendons ensuite à St-Boniface, Portage, Laprairie et Brandon.

Après la traversée du Manitoba nous nous dirigeons vers le sud de la Saskatchewan, où nous nous retrouvons avec des cousins. On arrête à Gravelbourg voir une cousine religieuse. De là, nous parcourons la province, du sud au Nord, où, à 450 milles, d'autres cousins, cousines nous reçoivent "on ne peut mieux". Le soir, en ville, c'est à notre tour de les recevoir. On est même allé jusqu'à attendre quinze jours pour un mariage qui doit avoir lieu en octobre. A Zénon Park, parents et étrangers, tous très sympathiques, nous manifestent leur plaisir de rencontrer des gens de l'Est, comme ils nous appellent.

A Régina, on couche à l'hôtel du même nom qui appartient au Canadien National. D'autres villes, comme Moose Jaw, Sweet Current, Saskatoon, Prince-Albert et j'en passe, font l'objet de nos visites. La Trans-Canadienne ne doit être encore que sur les tables à dessins, car, la route sinueuse qui traverse les Prairies à perte de vue, s'allonge sur des milles et des milles. Voilà un parcours que nous faisons sans réfléchir sur ces routes désertes et dénudées. Les maisons, éloignées de plusieurs milles, bordent les grands chemins. Un voyageur, qui fait de l'auto-stop, nous demande de lui permettre de parcourir quelque 225 milles en notre compagnie. J'ai crû que c'était dangereux. La conversation se déroule entre mon mari et lui, car il ne parle pas le français. En débarquant, il est assez gentil de nous dire que beaucoup n'auraient pas posé un tel geste. (pas aujourd'hui certainement). Au cours de notre périple, nous nous arrêtons dans le petit village de "Niparvin" pour assister à la messe. Nous rencontrons des gens de Montréal qui, comme nous, font le voyage en voiture.

"Aimez-vous cela, vous, de toujours voir des prairies et des prairies?" me disent-ils.

"Ah ! si j'avais voulu voir de gros édifices, je serais demeurée à Montréal. Nous désirons visiter quelque chose de différent" leur répondis-je.

Nous sommes en plein dans le temps de la récolte du blé, la meilleure jamais vue. Nous marchons dans les champs de blé, lequel est à notre hauteur ou presque. "C'est la manne du bon Dieu", dis-je, en voyant les tiges se balancer au vent, et qui se meuvent comme les vagues d'une mer tranquille.

Née en 1900

C'est bien beau de regarder les gens au travail. Les machines qu'ils conduisent et qu'ils appellent des "combines" coupent le blé et battent la paille. Les grains de blé passent à travers un tuyau de dix pouces et, d'une hauteur de quinze pieds, tombent dans la charrette qui les transporte aux silos. Tout se fait comme dans un seul mouvement. J'étais émerveillée. On me permet de monter jusqu'au haut du chargement. Je suis heureuse de laisser passer le blé à travers mes mains ayant la sensation de toucher ce que j'appelais de l'or en pépite fine.

A la fin octobre, le beau mariage de la fille de ma cousine, Yvonne Roy Poulin, nous permet d'apprécier sa belle et grande famille ainsi que celles de sa soeur et de ses frères. Toute la paroisse est invitée. Ils ne semblent avoir que des amis.

Nous laissons la parenté et reprenons la route pour l'Alberta. Je ne peux vous dire combien de milles nous avons parcourus pour traverser cette province. Les chemins de terre s'éternisent comme la platitude des plaines. Quelquefois, nous apercevons, au loin, jusqu'à quatre ou cinq trombes de poussière. Elles sont formées par un grand vent qui, en tourbillonnant projettent, vers le ciel, jusqu'à une hauteur de cinquante pieds, des boules de terre grosses comme le bout d'un doigt. Je n'ai jamais vu cela ailleurs que dans les prairies.

Nous apprenons qu'un frère d'un cousin par alliance possède un hôtel dans une campagne avoisinante. Et c'est à la noirceur, presque, que nous poursuivons la route jusqu'à Lacombe. Hélas, quelle déception, on trouve une vieille maison. D'hôtel, il n'en a que le nom: une seule chambre à louer. Heureusement, elle est libre. Elle ne possède même pas de salle de bain. Sa toilette chimique fait oublier le luxe de chez-nous. Nous nous sentons perdus. Le matin nous repartons de bonne heure. En somme, nous avons fait une petite sieste peu salubre.

Des gens d'envergure,

des gens ordinaires,

des gens de paix, imprévisibles.

Nous voyageons toujours à travers l'Alberta. Dans la capitale, nous nous arrêtons pour voir Jocelyne Blais, la fille de Bernadette, ma soeur, où nous sommes reçus à bras ouverts par toute sa famille. Nous passons à Peace River et à Whitcourt. Les Grandes coulées nous conduisent sur un chemin dans une montagne. Nous descendons en tournant, allant de gauche à droite, zigzag

ant comme sur deux "S" bout à bout, tel un lacet. Tout au bas, un grand plateau nous permet de revoir ce trajet merveilleux où nous venons de passer. Observatoire à vue indescriptible.

Née en 1900

Bifurquant, coupant court, déviant, nous avançons à volonté, dans les routes. Nous nous aidons de nos cartes routières: ces guides précieux qui nous permettent de nous diriger sans avoir à demander le chemin à qui que soit.

Calgary est une grande ville qui ressemble à Montréal, elle est bien nantie sous tous les rapports. Nous prenons la peine de la visiter durant deux jours avant de nous orienter vers Banff. On préparait la fermeture du Grand Hôtel du C.P. pour l'hiver. Nous y dormons le dernier soir. Déjà la neige a fait des siennes pour les voyageurs en auto, il nous sera difficile de nous rendre à Jasper pour atteindre Vancouver. On prendra un autre chemin.

Les montagnes rocheuses que nous côtoyons durant des heures, ne nous lassent pas d'un spectacle splendide. Les caravanes de bisons, d'élan, et de bêtes de montagnes s'accrochent à nos regards pendant que le serpent du chemin de fer trace sa voie, tantôt sur les bords des pitons, tantôt à l'intérieur, ^{de l'intérieur} pour réussir à sortir plus loin. Les vacances sont terminées et nous ne voyons presque personne.

Tout au long de nos étapes, nous avons laissé, à l'un et à l'autre, des messages provenant de connaissances du Québec. A New Westminster, près de Vancouver, nous allons saluer le frère de monsieur Poulin, lequel avec sa femme prennent la peine de se libérer durant quatre jours pour nous faire visiter le grand Vancouver. A un prix dérisoire pour aujourd'hui, nous louons un condo avec tout le confort. Bien que des étrangers pour eux, nous avons été traités en amis de longue date.

La Chrysler au repos, les bagages remisés, le traversier nous amène à Victoria. Quelle belle ville, quel panorama exceptionnel. Les fleurs, à profusion, ornent notre passage. De couleurs éclatantes, de variétés nombreuses, nous ne cessons de contempler le spectacle. Cinq jours, ce n'est pas de trop pour jouir de ce coin de pays si différent du nôtre.

Chaque fois que nous changions l'heure de nos montres, nous savions que nous avançons dans la direction opposée, mais maintenant par trois fois, sur le retour par les États-Unis, nous aurons à recorriger le temps. De plus, grand amateur de cartes à jouer, chaque soir, nous les retrouvons, un peu moins colorisées, mais toujours distrayantes. Chaque matin, dans l'air frais et excessivement pur, nous nous plaisons à admirer l'aurore.

Notre dernière soirée de cinéma a failli nous laisser pantois sur le portique. En effet, une brume tellement opaque nous empêche de retrouver le chemin qui nous amèneraient, trois milles plus loin, à notre condo. Tout à coup surgit un homme à moto qui nous dit de le suivre qu'il nous guiderait jusqu'à notre destination. Quelle courtoisie!

Née en 1900

Retour par les États.

Courte et belle traversée, de Victoria, sur l'océan pacifique, vers Seattle Washington, où, sur le paquebot, nous prenons le dîner. Nous sommes surpris à Spokane d'apprendre que la ville contient une population de 450 000 habitants et encore plus surpris de constater lors d'une promenade en soirée de n'y voir que des noirs.

Nous venons d'amorcer notre long chemin de retour par notre entrée dans l'état de l'Idaho. Dans le petit village de Golden City, nous avons de la difficulté à découvrir, dans l'obscurité, la lanterne qui éclaire l'entrée de l'auberge. Nous apercevons un petit bureau qui cache, au fond, une taverne. Craintivement, nous entrons dans l'auberge pour demander et découvrir que la triste et miteuse chambre qu'on nous offre n'affiche pas ce qui a de plus propre. La lugubre taverne n'abrite que des Cow-boys fort bruyants. C'est vous dire que, durant cette nuit, je me suis sentie loin de chez nous. Et la première lueur de l'aurore, nous a vus quitter ce lieu qui me parut si inhospitalier. Par contre ce fut la seule mésaventure de notre voyage.

*La vie , en fin de compte,
est une sorte de petits drames
auxquels nous avons
souvent l'occasion de coopérer.*

Nevada est un État assez démunie de grandes villes si ce n'est Reno que nous évitons. De vallées en vallées, nous descendons de tout et de rien. La route est longue, le temps passe, les souvenirs restent. Du vent, du soleil, on est maître de rien, on survit.

Tout à coup, c'est Las Vegas. C'est l'étourdissement. La féerie de ces hôtels avec les lumières nous éblouissent. Le Casino nous accapare. Mais la sagesse l'emporte sur le risque et nous repartons encore avec notre porte-monnaie.

Arizona, pour la première fois, nous traversons des déserts. Il y a encore sur terre beaucoup de régions inhabitées. Pourtant, nous vivons une vraie cure de repos pour les yeux. La température est superbe, le soleil nous est favorable tout le long et nous arrivons à Phénix par ce qu'on appelle "la route nationale". La plus grande inquiétude au milieu de ces immensités, ici comme dans New-Mexico, c'est de ne pas découvrir bien vite une station de service alors que l'aiguille-indicatrice de niveau d'essence , se penche vers le E du "empty" Et c'est avec soulagement, qu'on aperçoit au loin un dépanneur. On est tout surpris de vous voir arriver. On fait le tour de votre voiture et on vous demande d'où vous venez. On va jusqu'à vous interroger :

"Où est-ce le Canada? N'en ai jamais entendu parler"

Texas, Oklahoma, voilà des noms qui me sont restés accrochés à la mémoire. Je me rappelle d'avoir fouillé mes cartes pour connaître la population de l'état ou de la ville que nous traversions. Difficile d'avoir tout retenu. Pourtant nous jouissons de ce nouvel environnement au milieu d'un panorama si différent du Québec. Les distances parcourues, dans un temps donné, nous surprennent chaque soir. Kansas City, au début du Missoussi en passant par Columbia pour nous rendre à St-Louis, autant d'images qui reviennent dans mon esprit, même s'il y a cinquante ans que je ne les ai vues. A travers les campagnes, je vois faire la coupe du maïs sucré servant à faire la farine, qu'on va entasser dans des silos cernés de treillis. De couleur jaune, et le soleil aidant, c'est comme la manne du ciel. Les silos que nous commençons à apercevoir chez tous les cultivateurs laissent, derrière nous, la zone désertique avec sa jungle et ses endroits sauvages.

Déjà nous sentons, par notre arrivée en Illinois, que le retour sera pour bientôt. Et nous sommes à Chicago, qu'on nous dit être la ville des vents. Mais à cinq heures du soir, heure de pointe, c'est la ville de l'étourdissement avec sa circulation à cinq voies de largeur de voitures. Inutile de vous dire, qu'une petite erreur de 25 milles pour retrouver une sortie manquée vers le Lac Michigan et l'Indiana, est bien peu de chose sur les dix mille milles parcourus depuis notre départ. Je vous fais grâce de notre traversée de Détroit, de Windsor et de Toronto. Nous sommes devenus des "Globe-Trotters" vers notre dernier transit: Venise en Québec. Et c'est heureux, que nous entrons au bercail où nous constatons que tout s'est passé sans accroc et c'est le cas de le dire "sur les roues".

Puissions-nous avoir toujours

La chaleur dans l'Igloo,

L'huile dans la lampe,

Et la paix dans le coeur!

Voilà un petit proverbe qui nous sied bien après cette longue odyssée.

Retour à la réalité..

La Venise du Québec n'a rien de commun avec la Venise d'Italie. Une seule petite rivière aurait pu faire le charme d'une gondole. Rien de tel, on la surnomme "crique", où les seuls navigateurs ne sont que de vieilles carpes endormies. Pourtant le charme de la petite baie Missisquoi, d'où partit Champlain en 1635, pour découvrir le Lac qui porte son nom, a un attrait assez fort sur les touristes, durant les années d'après-guerre.

Ainsi, à notre retour, on veut donner au "Château Blanc" un aspect neuf. Déjà les volets bleus de sa façade, d'un blanc éclatant, lui donnent un visage royal. On pense rénover l'hôtel de l'intérieur en lui faisant un grand ménage. De nouveaux tapis et des chaises neuves viendront relever la salle à manger pendant qu'une peinture fraîche et colorée couvrira ses murs un peu vieillots.

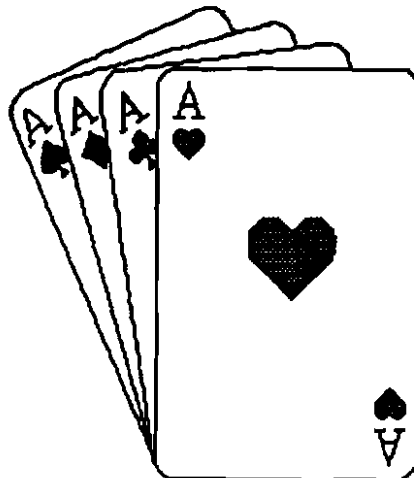
Déjà cinq ans que nous vivons dans ce coin enchanteur. Nous sommes heureux et les affaires marchent rondement, surtout, durant la saison estivale. Nous pouvons dire que, durant l'hiver, les danses de fin de semaine, nous permettent de couvrir les dépenses courantes. Cependant, nous songeons que, posséder un hôtel qui fonctionnerait à l'année longue, serait plus rentable.

Un autre changement.

Nous n'avons pas encore annoncé notre intention de vendre l'hôtel, qu'un hôtelier de St-Jean nous demande si nous sommes intéressés à céder notre commerce. Sans hésitation, mon mari lui fait un prix. Il doit revenir le lendemain.

Ce n'est que deux jours après qu'il revient. Entre temps, mon mari m'avait annoncé la nouvelle. Je craignais que Welly vende à un prix moindre de celui que nous avons décidé ensemble. Je fais donc promesse de remettre un certain montant au centre de pèlerinage de Cap-de-la-Madeleine si le marché se concluait. Nous voyons notre éventuel acheteur revenir avec son épouse avec qui nous nous mettons d'accord.

Les deux maisons d'été sont également mises en vente. Pour nous assurer d'un logis, nous louons une autre maison pour la saison. Dans la semaine, tout est terminé. La famille, réunie au salon, discute de ce renouveau dans notre vie. Le petit Serge, de cinq ans à peine, se met à pleurer. Il déplore quitter cet endroit familier et craint ne pas retrouver une autre place aussi rassurante pour coucher et pour dormir. Enfin, on le rassure après avoir tous bien ri. Pauvre petit, il croyait perdre sa sécurité et son bien-être



XIX. Au Château Frontenac de Sherbrooke.

Devant rien, que faut-il faire?

Nous recommençons donc à chercher un autre hôtel. Nous parcourons la Province et poussons des pointes jusqu'à Rivière-du-Loup.

J'avais parlé quelques fois à Welly:

"Nous devrions aller voir le Château Frontenac à Sherbrooke.

— Ah non, je connais bien le propriétaire et il nous sera pas possible de faire affaire avec lui, ce sera trop cher. "

Ce monsieur avait un autre hôtel et en revenant d'une longue recherche, nous nous arrêtons, à Berthierville, pour lui faire une visite. En arrivant, il nous offre de nous vendre celui de Sherbrooke en disant: "Monsieur Gagnon, vous êtes mon homme. Allez voir ma fille qui est gérante. Elle vous fera visiter. Si vous êtes intéressé, je vous rejoindrai demain soir."

On nous fait donc voir l'hôtel. On le trouve de notre goût. En allant à la salle à manger pour le souper, tout de suite, je dis à mon mari: "J'ai bien fait d'avoir emporté ma valise, car je crois pas que nous ne ressortirons pas d'ici sans avoir acheté." Et comme nous avions l'expérience du vol de Venise, nous serons prêts à demeurer sur place pour ne pas revivre, une autre fois, une nouvelle mésaventure. Je ne crois pas que cela se serait reproduit avec nos futurs vendeurs. Il n'y avait pas de danger. Nous voulions être prudents.

Le lendemain, Welly fait les démarches nécessaires auprès du député. Pourquoi, le député? Dans ce temps-là, il était important de le contacter pour obtenir le transfert du permis de boisson. On s'assure de futures livraisons auprès des fournisseurs de marchandises, etc. En somme, on veut des options absolues.

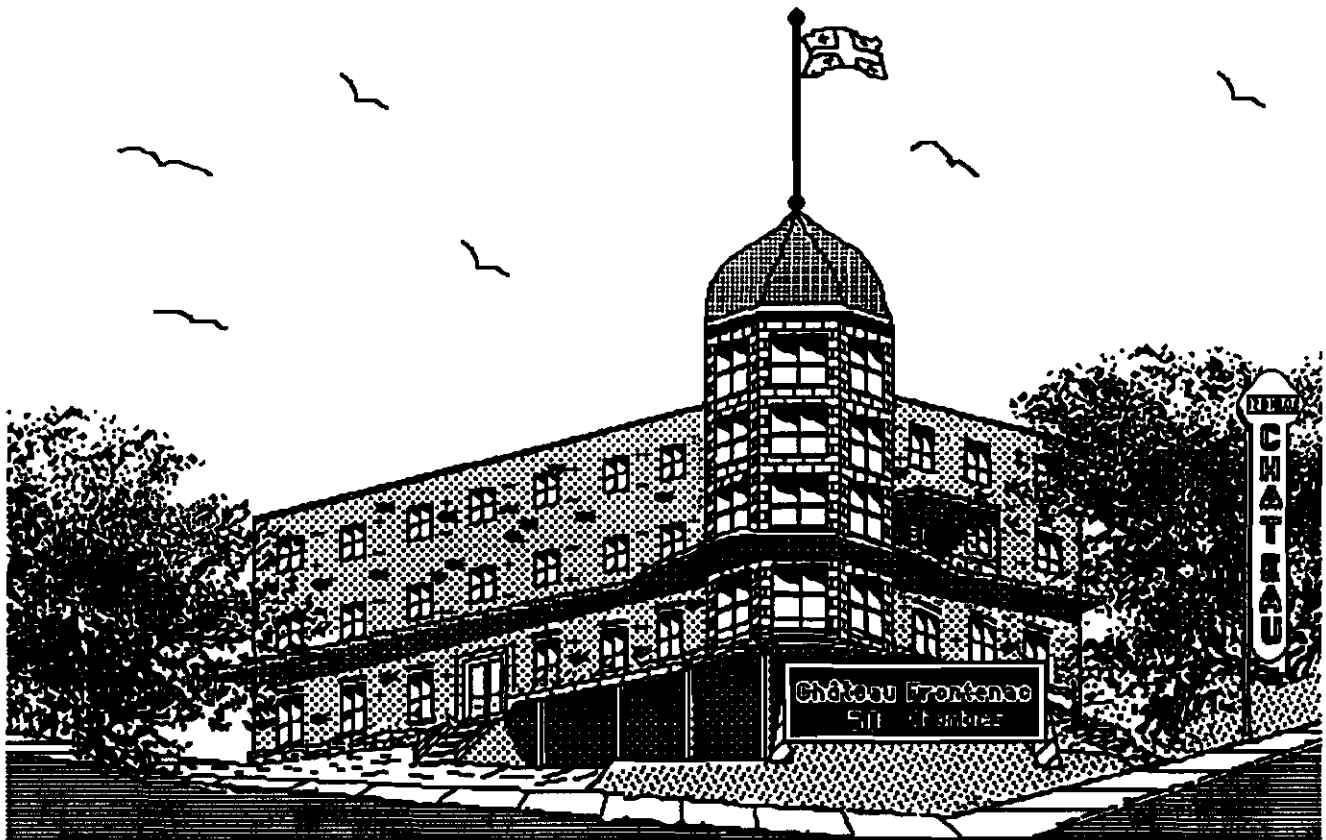
Monsieur Rivard, le propriétaire arrive le soir. A dix heures et demie, et sans attendre davantage, nous passons au bureau, avec sa famille. Les conventions sont acceptées par les deux parties: 225 000 dollars dont 100 000 dollars comptant avec des balances de paiement. Nous lui donnons tout de suite 40 000 dollars. *acomptés*

Pendant que nous étions en pourparlers, la nouvelle s'était répandue en ville qu'un acheteur négociait le "Château". M. Rivard reçoit trois téléphones, lui demandant: "Ne vendez pas, je suis intéressé..." Il fallait bien se dépêcher. *Il faut toujours battre le fer quand il est chaud.* Notre vendeur, à chaque fois, répondait: "Je

Née en 1900

regrette, il est trop tard, je serai à vous, demain, si je ne m'entends pas avec M. Gagnon qui est ici." Ce qu'il n'a pas eu à faire puisque le "Château Frontenac" devenait notre propriété. Notez bien que c'était le seul hôtel qui avait la permission de porter le même nom que le grand hôtel de Québec du Cap Diamant, avec son Château Frontenac, et ceci par charte enregistrée!

15 juillet 1950, Le "Château Frontenac"



Je demeure au poste à l'hôtel, pendant que mon mari va chercher la famille à Venise. Je vous ai souvent parlé des nombreux déménagements que j'ai dû organiser, jusqu'à présent. Cette fois, celui de Venise à Sherbrooke, c'est mon mari qui, pour la première fois, devra y voir avec Gaby et "Ma tante". Les seuls mobiliers que nous avons conservés, c'était ceux de notre chambre, du salon et de notre chalet. Les choses personnelles de chacun devaient suivre.

Nous voilà avec un nouveau chez nous et un nouveau commerce. Nous n'avons jamais regretté l'achat de cet hôtel. L'année suivante, nous refaisons l'extérieur, de bois qu'elle était, pour le recouvrir de pierres et de briques. Nous rebâtissons également les grandes galeries qui entouraient la moitié du bâtiment. Et la facture

s'élèvera à 80 000 dollars.

Toute la famille s'installe dans quelques-unes des cinquante chambres de l'hôtel. Même celles de la haute tour sont prises par les garçons. Le travail ne manque pas. Nous nous efforçons de conserver un sens de l'accueil avec les clients, qui deviennent les nôtres. Nous acceptons les gens tels qu'ils sont. Nous essayons de leur offrir notre amitié et une bienvenue si indispensable pour un public assez différent les uns des autres.

Nous conservons les nombreux employés. Nous ajouterons des travailleurs supplémentaires, quand nous devons donner des réceptions. Pendant l'été, chaque samedi, nous donnerons jusqu'à quatre réceptions de mariage, dans des salles différentes et servir trois cents personnes à la fois. (Le mariage était encore à la mode, en ce temps-là.)

L'année précédente, l'ancien propriétaire avait fait de belles rénovations à l'intérieur. Ainsi, nous avons de beaux appartements dans le bas de la tour qui surplombe tout un environnement intéressant. Je m'y plais beaucoup.

Les vacances passent. Les enfants se disperseront bientôt. Déjà, Gaston et Roger sont installés à Trois-Rivières. Alban a opté pour la vie religieuse. C'est bien jeune, seize ans pour s'orienter si sérieusement. C'était son idée. Miguel ira à St-Hyacinthe, au Séminaire. Jean-Luc et Laurier devront suivre des cours privés à Sherbrooke. Suzie et Nicole partent pour le pensionnat de Stanstead. Serge ira à l'école maternelle, en ville. Gaby et tante Doréa travailleront avec nous.

Nos premières armes.

Dans la ville de Sherbrooke, dès l'annonce de la prise de possession par le nouvel hôtelier, les commentaires ne cessent de se multiplier. Certains disent "Hal si j'avais eu 100 000 dollars, je me serais assis dessus, et je serais arrêté de travailler" De mon côté, avec le recul, je me demande si nous aurions pu nous rendre aux années 90 avec si peu. De plus comment aurions-nous pu élever dix enfants et leur donner l'instruction. C'était, de plus, sans compter avec l'inflation qui commençait après cette grande guerre.

Si certains citoyens de Sherbrooke ne parlent pas, on en voit d'autres se pointer à la porte pour aller rencontrer Welly et, d'autres, par curiosité, pour considérer ces nouveaux audacieux. Je ne parle pas des autres qui viennent dans l'espoir de se faire payer une "traite", comme on dit dans le langage populaire. N'empêche que dans l'espace de trois mois, nous avons dépensé pour ces curieux, mille cinq cents dollars que mon mari payait à même la caisse. Et encore, nous avons donné gratuitement, durant une semaine, cinquante six repas à des étrangers. Il me faut donc mettre un

frein à cet abus sinon, nous irons vers la faillite. La lune de miel est terminée pour les abuseurs.

On n'hérite pas d'une affaire sans y trouver quelques inconvénients. Et il faut recourir à la spiritualité pour résoudre un problème. Peut-être que, quelques uns parmi vous, allez-vous vous moquer de moi, mais, je vous le raconte quand même. Vous ne me croirez pas: nous avons des intrus dans tout l'hôtel, de la cave au sixième étage. Des rats très audacieux qui vont manger dans la cuisine, le soir, dans la nuit. Ils ont même le front de se hasarder dans les chambres des gens pour aller manger leur chocolat. On dirait qu'ils sont les vrais pensionnaires. Ils se permettent de déambuler même dans les couloirs. C'est un désastre!



Alors j'écris aux Pères Dominicains dont un des leurs est mon cousin, et je leur demande de m'envoyer des images de saint Martin de Porès. Pourquoi lui? Il paraît qu'il faisait manger à la même écuelle, les chats et les rats. Le miracle se produit. Une semaine après avoir réparti les icônes, ici et là, nos amis les rats et les souris disparaissent et nous ne les avons plus revus. La victoire est complète. Je suis ébahie et tout bas, comme je vous le dis aujourd'hui, je répète des mercis. Ce saint Martin est un vrai concurrent aux exterminateurs d'aujourd'hui. Leurs clients ne le savaient pas. Maintenant, ils le savent.

Un premier mariage dans la famille.

Janvier 1950, Gaston nous annonce son mariage pour le 5 février prochain. Je savais bien qu'un jour, une jeune fille prendrait le coeur de mon fils aîné. Et, mon mari et moi, nous nous rendons compte que nous deviendrons de "beaux-parents". Aimés, le serons-nous? De toute façon, c'est le début d'un changement dans notre petit univers.



"Gaston Gagnon, acceptez-vous Marthe Cournoyer pour votre légitime épouse". Je suis heureuse, c'était son choix, et cela, même si une larme perle sur ma joue. Je me surprends à me rappeler ses premières années et toutes celles (27) qu'il a passées avec nous. J'accepte de grand cœur celle qu'il a choisie. Les mamans sont toujours prêtes au sacrifice de la séparation d'avec leurs enfants. "Sois heureuse, Marthe! Que Gaston te donne le bonheur que tu attends. Bienvenue dans notre famille."

Des souvenirs!

Quand Gaston était à la maison, les soirs de vacances, après la prière du soir, combien de fois, nous nous installions au salon avec toute la famille. Il faisait chanter les enfants, certains talentueux d'autres moins. Le plaisir de mon mari était à son comble, car, il espérait que tous nos enfants seraient musiciens. Ce qui n'a pas été le cas. Le plus souvent, nous nous amusions à essayer de jouer de ces moments de loisirs dans nos soirées pour apporter à nos enfants le sens familial comme le lien qui devait les unir par le jeu et la musique. C'était pour nous tous, une thérapie agréable. Pour Welly et pour moi, c'était un souvenir de nos amours. Il aimait tant entendre chanter, comme je le faisais pendant nos premières années amoureuses. Il aurait voulu m'entendre dans trois ou quatre chansons chaque soir de rencontre.

Cela me rappelle un vieux souvenir Il y avait, près de chez mon père, un monsieur. Lorsqu'il passait devant notre grande galerie, il montait, me prenait par la main, m'amenait dans la maison et me disait: "Alice vient me chanter ma chanson: "Quand fleuriront les roses." Et je m'exécutais au piano, à son plus grand plaisir. Il demeurait seul. Personne ne savait de quelle manière, il avait perdu sa femme et ses deux enfants. Quand je finissais, il retournait chez lui en pleurant, sans me dire merci. Il paraissait bien malheureux.

Née en 1900

Le papa, vis-à-vis ses enfants.

Je n'ai pas beaucoup parlé de l'attitude de votre père à votre égard. Il n'a jamais régné en maître et seigneur. Comment auriez-vous pu être instruits, vêtus et nourris, s'il n'avait pas travaillé continuellement sans se plaindre? Je saisis l'occasion pour le remercier ,avec vous tous, pour les sacrifices, la fatigue et les malaises qu'il s'est imposés continuellement dans son travail , ses nombreuses occupations comme ses préoccupations.

La bonne humeur, disait un auteur,

est pour le corps humain,

ce que la lumière du soleil

est pour la végétation.

Une affaire lugubre.

Il n'y a à peine quelques mois, que nous avons quitté Venise, qu'une affaire rebondit et nous occasionne une grande peine. Nous n'avions jamais entendu parler qu'un jeune homme avait été trouvé mort dans un fourré aux environs de Venise. La police cherche un coupable. Comme tout le monde, et surtout quand vous réussissez, vous avez des amis mais aussi des jaloux. Trois jeunes amis de cet inconnu sont arrêtés et parmi ceux-ci se trouve Jean-Luc. On vient le chercher pour l'enquête. Jean-Luc était un jeune homme ordinaire et avait plus souvent qu'à son tour son franc parler, même avec la police.

Les policiers ne sont pas tous des anges. Vous pouvez croire mon expérience de "vieille femme" Dans un milieu, comme le nôtre, nous avons d'heureuses surprises comme des mauvaises. Je me suis permis de les considérer quelques fois comme des ennemis du peuple. Quand on a le pouvoir, on peut parfois en abuser. Il arrivait des fois, lorsqu'ils venaient à l'hôtel de ne pas payer leur commande. Et il est arrivé à l'un d'eux de demander un quarante onces de boisson, promettant de rembourser la semaine prochaine: chose qu'il oublia. Un jour, un employé refuse d'acquiescer à une nouvelle demande. En réponse, il lui demande de payer ce qu'il devait. Notre neveu mit ainsi fin à son stratagème. Aujourd'hui, on dit que nos policiers valent mieux . Je l'espère.

Revenons à nos moutons. Je crois encore reconnaître notre policier lors de l'enquête sur la mort du jeune homme et une occasion de nous faire payer notre manque de coopération. Les trois garçons appelés à témoigner donnent la même version des faits et disent ne rien connaître de l'affaire. Les avocats veulent faire de

l'argent et désirent traîner, en longueur, les plaidoiries. De plus, ils pensent que le "père Gagnon" peut payer. Les parents des deux autres sont dans l'incapacité de soutenir une telle cause. Alors on libère les deux jeunes et on garde Jean-Luc.

Nous ne sommes pas dupes de leur stratagème. Cependant, comme je vous le disais, même si son témoignage est identique à celui des deux autres, on l'accuse de parjure. Notre avocat plus soucieux d'allonger sa plaidoirie et soutenir son affaire, annonce qu'il ira en appel. Jean-Luc se lève et dit tout haut: "Nous n'irons pas en appel, je ne le veux pas pour mes parents. S'il faut que je sois accusé plus que les autres, je l'accepterai quand même. Mes parents ont déjà assez dépensé" Notre avocat est surpris et ne peut réagir. Jean-Luc est envoyé dans une maison de la Sûreté. Sous la surveillance d'un couple, il n'est pas trop malheureux, mais il se sent quand même privé de liberté. Heureusement, quelques jours plus tard, on s'aperçoit de la bévue, et Jean-Luc est de retour à la maison.

Quelques mois plus tard, un jeune homme de St-Jean avoue son crime à un copain et dit ne plus vouloir vivre avec son passé. "Aujourd'hui, dit-il, je dois mourir." Accompagné de sa blonde, il part en voiture et à une vitesse vertigineuse, il se lance contre un arbre et les deux sont tués. La vérité éclate, mais personne n'est venu s'excuser pour le tort causé, les dépenses occasionnées et le triste passage dans la vie de Jean-Luc.

Ce fut pour nous une bien grande épreuve. J'ai beaucoup pleuré. Cependant, il n'y eut aucune répercussion sur notre commerce.

On entend souvent dire:

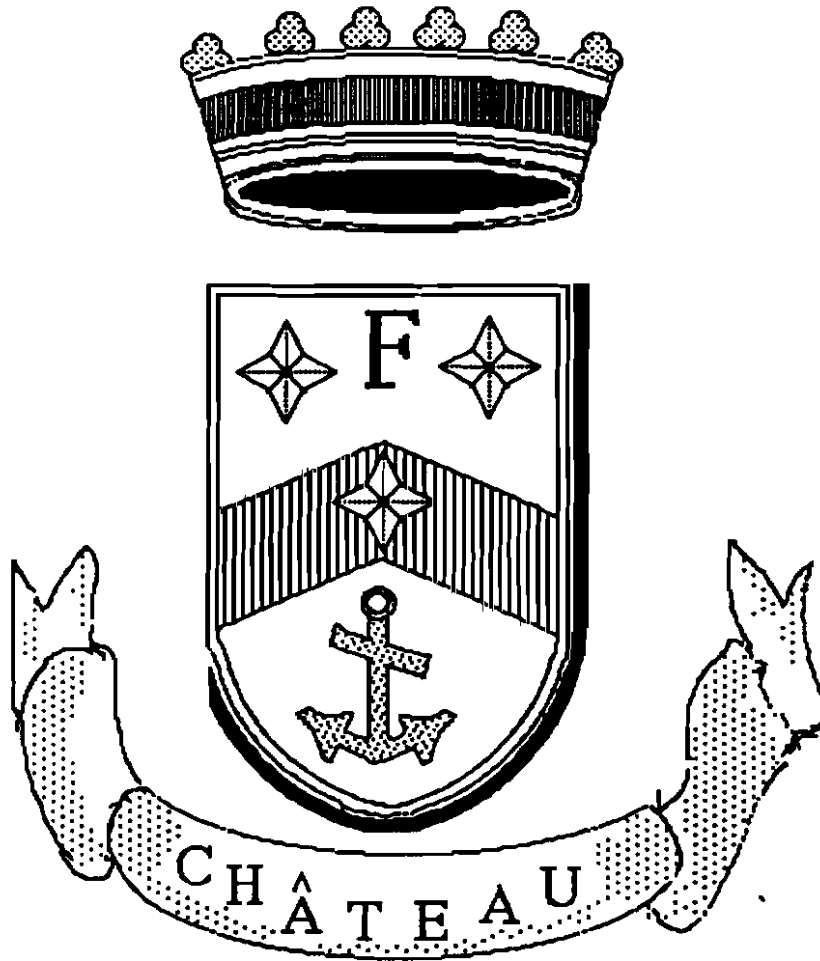
Dieu éprouve ceux qu'il aime.

Je ne suis aucunement gênée de raconter ceci! La preuve est rétablie.

Dix ans à Sherbrooke.

C'est un rêve de vivre dix ans dans un "Château Frontenac" et dans une si belle ville qu'on surnomme: "la Reine des Cantons de l'Est" On a trois images: un château, un monsieur De Frontenac et une ville verdoyante et montagneuse. C'est beau!

Née en 1900



(Armoiries apparaissant sur la vaisselle de l'hôtel)

Pourtant, ces jours, ces années, se sont passés à une telle vitesse. Je me place quarante ans après. Je me vois comme à une époque médiévale où nous avons trouvé un chez-nous et un travail à notre portée.

Les hésitations de celle qui écrit.

Éplucher tout ce développement sorti de l'ordinaire, du naturel et de l'original, fouiller, avec des mots, le noir et le blanc; jamais je n'aurais cru que la rédaction de ce journal serait si difficile. Au début, je le sentais si improvisé, maintenant, je le veux allègre et je voudrais laisser couler les mots de ma plume. J'ai franchi, oui, des barrières assez difficiles à escalader et j'ai surmonté les réticences à aborder certaines questions. Le souci de ne blesser personne, le doute de ceux qui le liront, le regret des uns et des autres: autant d'inquiétudes qui tourmentent l'esprit de celle qui écrit. Non, je continue. J'accomplis la promesse d'écrire les choses du passé le mieux possible. Je le fais coûte que coûte. Peut-être, serais-je mieux de faire des sous-entendus, de laisser passer sous silence ou d'omettre ce qui pourrait être regrettable? Non, je me le répète, continue!

La famille.

Le rêve, qui se vit à plusieurs, avance. Nous avons encore six enfants aux études. Ils grandissent en âge et assez sagement: un au séminaire, deux dans des collèges privés, et trois aux États-Unis pour y apprendre l'anglais. Nous gardons une maison de campagne pour les vacances des jeunes sous la garde précieuse de Tante Doréa, la "Ma tante" de tout le monde, et des étrangers même qui viennent à l'hôtel. Quelle bonne personne pour nous tous!

On garde toujours un attachement à ce qu'on a fait dans sa jeunesse. Le rêve de mon mari de s'occuper de chevaux ne s'est pas estompé, au contraire, il se dirige vers son apogée. Il veut se lancer dans les courses de chevaux trotteurs. Ça devient même l'intérêt de toute la famille. Il nous fallait souvent aller chercher les jeunes au chalet pour les amener à la piste de courses et les reconduire après la soirée.

C'est le bon temps avec ceux qui restent, même, si déjà Gaston et Roger sont en affaires à l'extérieur et si Alban est chez les Frères. Gaby travaille au contrôle, Laurier et Jean-Luc se voient confier le service des bars, moi je m'occupe la comptabilité et de la direction des employés, pendant que Welly s'attarde à toutes sortes de choses si variées dans le service d'hôtellerie.

De plus, nous avons jusqu'à trente employés, certains non-réguliers sont nourris à l'hôtel. Avec la famille et quelques fois la visite, nous donnons de 75 à 90 repas par jour gratuitement. La salle à manger demeure ouverte trois heures chaque repas durant.

Quelques générosités.

Un jour, mon frère, Philémon arrive avec sa femme et manifeste le désir de trouver en ville une pension pour leur fils. Mon mari est toujours prêt à ouvrir la porte à quelqu'un et encore une fois sa générosité l'emporte.

"Envoyez-nous Joseph, nous lui donnerons chambre et pension, ça ne lui coûtera rien"

Les parents sont bien contents. Joseph viendra durant deux ans poursuivre ses cours. Il avait 18 ans, je crois.

Un autre de leurs fils Philippe qui étudie à Montréal vient visiter sa fiancée à Sherbrooke. Comme il arrive sur le train de nuit, nous disons au gardien de nuit de lui donner une chambre gratuitement à son passage. Ce qu'il fait plusieurs fois. Souvent, il repartait le matin sans que nous ayons eu connaissance de sa présence. Nous avons eu un regret à son endroit de ne pas avoir reçu une petite visite de reconnaissance avec sa femme après son mariage. La jeunesse aurait-elle la faculté d'oublier? Faut-il toujours s'attendre à des remerciements. Cela aurait pu même faire plaisir!

Je dois être comme tout le monde: très sensible à la reconnaissance comme je peux l'être à l'ingratitude. Cette dernière fait plus mal. Et comme quelques fois la cohérence existe entre certains faits, je me permets de rappeler que dans ces dernières années, j'ai eu l'occasion de faire trois cadeaux de cent dollars chacun; soit pour un anniversaire soit pour un mariage. Je sais qu'ils les ont reçus, puisque mon livre de banque s'en est ressenti. Malheureusement le petit mot, même le petit coup de fil, n'est ou ne nous sont pas parvenus. Dois-je hausser les épaules et dire... ?

Noëls heureux!

Je reviens à Sherbrooke. L'occasion de chaque période de Noël nous permet de bien fêter. Notre première activité est la décoration de l'arbre de Noël. Les glaçons, les lumières, la crèche, le père Noël avec son traîneau, rien ne manque. Une année particulièrement, nous avons eu le plus bel arbre en ville. Beaucoup de gens de la ville de Sherbrooke sont venus nous visiter pour voir le bel arbre.

Une de ces années, entre autres, à la veillée de Noël, près de soixante personnes de la famille entoureront le géant lumineux pour recevoir son ou ses cadeaux après avoir participé à un copieux repas. Les petites heures du matin verront ces mines enjouées retrouver un lit chaud après s'être amusées longuement au milieu des éclats de voix, de la musique et des chants, pendant que d'autres se seront attablés pour s'adonner au sport de la famille: les cartes.

Née en 1900

Le métier d'hôtelier.

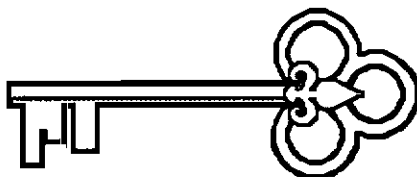
La vie continue. J'aimerais bien revoir rassembler, tout ce monde que nous avons eu l'occasion de côtoyer à l'hôtel. A certains jours, il y avait jusqu'à mille personnes autour de nous. Avec eux, nous trouvions la vie captivante. Même si la sympathie de chacun, ne nous était pas toujours acquise, il nous fallait avoir le sourire, être aimable, et leur montrer de la gentillesse. C'est cela être au service du public. Je ne m'en plains pas quand même.

Petite nostalgie.

J'ai dû lire à quelque part: "Écrire, c'est foncer". Depuis le début, j'essaie d'éviter les complications afin de mieux m'exprimer, mais, en vain. Je laisse souvent le reste de ma page en blanc, me promettant de recommencer le lendemain. Tiens, j'entends en ce moment à la radio, la chanson: "Les enfants s'ennuient le dimanche". Comme ça tombe bien, pour une petite anecdote, qui souvent m'a arraché des regrets, presque des larmes. Toute ma vie, j'ai eu l'occasion de refouler des larmes et je n'en ai pas tiré glorioles. Qui d'entre-vous n'en a jamais eu l'occasion ?

Pendant trois étés, de suite, tous les dimanches, mon mari délaisse l'hôtel et ma compagnie pour ces fameuses courses de chevaux. Les grands sortent chacun de leur côté pendant que les petits sont au chalet. En ce temps-là, la fermeture des bars dans les hôtels était obligatoire le dimanche, de sorte que toutes ces après-midis sont très tranquilles. Pas de "voyagement" chez nous, si ce n'est le docteur Préfontaine qui s'ennuie et qui vient dans le bureau avec sa bouteille de cognac qu'il sirote jusqu'à la dernière goutte. Il me dit un mot de temps en temps quand je passe du salon au contrôle pour répondre au téléphone. Et l'après-midi s'écoule "platement"

Un bon dimanche, alors qu'il n'y a pas de courses, je dis à mon mari: "Depuis trois ans, je fais la garde seule. C'est à ton tour. Pendant que tu es là, j'irai voir une amie." A cinq heures, quelles lamentations ai-je entendues! "On ne me reprendra plus le dimanche, ici, seul, c'est trop ennuyant." J'en ai bien ri. Il a regretté ces paroles prononcées sans réfléchir. Ce qui n'empêche que j'ai recommencé. Vous aimez les sports ? Vous ? Moi, pas toujours !



XX. Les mariages et leur "dot".

Jean-Luc se marie.

Jean-Luc a l'intention de se marier au mois de mai. Mon mari de lui dire: "Si tu préfères te marier en janvier, nous allons en Floride ta mère et moi, tu peux faire coïncider ton mariage avec cette date et venir avec nous pour ton voyage de noces" Jocelyne accepte et nous partons tous les quatre, le 29 janvier 1955.

Pendant notre séjour là-bas, nous faisons venir tante Doréa et, Nicole qui est en convalescence. Nous sommes donc six. Ne vous demandez pas qui paie les dépenses. De plus, sur notre retour, nous visitons trois États et cela durant huit jours au grand plaisir des voyageurs.

Pendant notre absence, Roger et Gaby ont géré l'hôtel. Au retour, Jean-Luc et Jocelyne demeurent avec nous à l'hôtel pendant près de deux ans. Mon mari ne perd pas de vue ses ambitions de voir ses enfants exercer le même métier que lui. Il achète donc une taverne à Trois-Rivières et y place Jean-Luc et Jocelyne à la tête. L'expérience ne s'est pas avérée rentable et cela nous a occasionné une perte de quarante mille dollars. Ils reviennent à Montréal. Jean-Luc travaillera durant plusieurs années pour son frère aîné. Entre-temps, il veut acheter une maison et la meubler. Nous lui donnons dix mille dollars pour avancer le comptant sur une maison. Nous jugeons que la perte qu'il a subie n'était pas due à une mauvaise gestion mais plutôt à une mauvaise affaire. Tout ne peut pas aller à la perfection.

La première fille se marie.

Gaby se mariera à Roland. Le garçon d'une famille Lemieux qui demeure à Sherbrooke. Nous espérons que les alliances des autres enfants ressembleront à celle-ci. Le départ de ma fille aînée, 31 ans, est une perte. Je la considérais comme ma compagne, mon amie, ma soeur, assez, que parfois je me surprénais à l'appeler Bernadette. Jusqu'à présent, c'est très bien. Je dois dire que le choix de chacun nous a comblés.

Un beau mariage, un trousseau bien garni, un mobilier de chambre et seulement cinq mille dollars de cadeau, voilà ce qu'elle a reçu. Mon mari était encore à l'ancienne: en donner plus aux garçons qu'aux filles, comme je l'ai déjà dit.. Ce n'était pas ma conviction, croyez-moi, Mais... !

Née en 1900

C'est au tour de Roger.

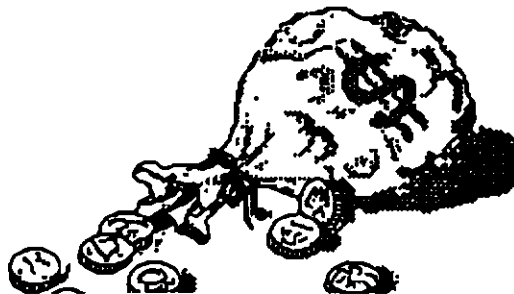
Roger se maria à Pierrette Gervais. Même cérémonial dans le grand hôtel Ritz Carlton de Montréal. Roger a préféré voler de ses propres ailes. Il a donc quitté la société de Gaston. Il loue un "club" en ville qui porte le nom de "Royal Pub" Après son mariage, il en a acheté un autre, mais il ne l'a pas gardé longtemps. Lui, qui avait été malade longtemps, il a fallu qu'il se débrouille.

Un moment donné, il nous emprunte vingt mille dollars, dont il nous remet un certain montant et des intérêts chaque mois. Quand il nous devait plus que dix mille, nous lui avons remis son billet. Il parut bien content. Si c'était à recommencer, nous aurions fait un effort d'acheter ce "pub" plutôt que de lui laisser louer. On ne fait pas toujours de bonnes affaires! C'est comme cela.

Laurier n'y échappe pas.

En 1959, Laurier unit sa destinée à une autre Pierrette: une Rose,(sans jeu de mots: c'est son nom de famille). Avant et après son mariage, lui aussi a eu ses incidents financiers. En 1953, mon mari achète une maison, presqu'attendant à l'hôtel et il en fait don à Laurier. Elle coûtait, avec les réparations vingt-deux mille dollars. Il avait fait cela sans me demander mon avis. D'un autre côté, je m'interrogeais si nous pourrions en donner autant à chacun de nos enfants. De plus, quelques années plus tard, mon mari va lui-même faire deux mille dollars de réparations à cette maison.

Pour ajouter à tout cela, durant la même journée, il achète une voiture neuve à Jean-Luc et à Laurier et plus tard, pour ce dernier, une voiture usagée. Si je compte tout ce que nous avons donné à Laurier: dépenses de voyages de noces, ameublement, maison, voiture, argent de poche, c'est près de trente-cinq mille dollars qui sont sortis de notre coffre-fort. Après quelques années, mon mari a reconnu y être allé un peu fort.



Moi, Alice, je n'ai jamais mis les bois dans les roues, mais mon mari s'est rendu compte, un peu tard, de certaines erreurs envers les autres, il eut des regrets. C'est au cours des deux ans où les affaires ont très mal marché et où notre caisse

Née en 1900

s'essoufflait qui l'ont amené à la réflexion.

Laurier et Pierrette ainsi que Jean-Luc et Jocelyne demeurent encore six mois avec nous à l'hôtel. J'aime rappeler ici le plaisir d'avoir pu donner, un peu de bon temps à mes deux belles-filles qui ont pu vivre la vie d'hôtel durant ce temps, et sans trop d'occupations. Quelle belle lune de miel! Nous, les femmes, nous sommes si sensibles les premiers temps de notre mariage. Hein les femmes ! Elles ont, je suis sûre, bien goûté ce bien-être!

Suzie, février 1960.

Suzie doit se marier. La veille, c'est le jour de la tempête de l'année. Roger Dubé et ses parents ont des problèmes pour venir de Québec. Et, Gaston ne pourra pas venir pour le grand jour. En guise de consolation, mon mari leur prête notre Cadillac pour leur voyage de noces. Ils partent bien heureux. Elle avait reçu son trousseau, son mobilier de chambre et les cinq mille dollars destinés aux filles, même si les deux avaient un bon emploi.

L'avenir a été plus pénible et les choses ne se passèrent pas si bien. Pauvre petite Suzie, je n'aurais pas cru que son malheur commençait. Le caractère de Roger Dubé n'était pas des plus enviables, croyez-moi! Monsieur Dubé était d'une grosse dépense et l'argent reçu a vite fondu. De plus, nous lui avons prêté quelques mille dollars qu'il ne nous a jamais remis. Après quelques années, lorsque Suzie quitte Chicoutimi et revient à Montréal, elle n'a plus un sou.

Aujourd'hui, elle se débrouille bien. Je lui ai fourni six mille dollars lorsqu'elle a acheté sa maison. Je vous dis tout cela parce que j'ai choisi de tout vous dire.

1961, Miguel se marie.

Le 30 septembre 1961, dans la petite église de L'Avenir, Miguel attend sa future: Lily Boisvert, qui entre au milieu de la grande allée, au bras de son père. Comme pour les autres que j'ai vu partir, je leur souhaite dans mon coeur, un bonheur qui, j'espère, durera longtemps.

Depuis un an, Miguel demeurait avec nous à Montréal. Il a réussi à installer son bureau de notaire avec ses premières économies. Pour lui venir en aide, nous lui donnons deux mille dollars. Je sais qu'avec ses belles études, il est déjà prêt à faire face à la vie. Il a peut-être souffert de ses années de pensionnat, mais il sait bien maintenant que tout ceci est du passé; il a bien compris les inconvénients que chacun a éprouvés autant pour lui que pour nous. Sans point de suspension !!! Pas vrai Miguel.

Née en 1900

Lorsque la pluie vient nettoyer ton passé,

Profites-en pour repartir à neuf.

C'est un au tour de la plus jeune.

Août 1963, Nicole se marie à Bernard Scott. Je finis de vous parler des mariages des enfants, même si déjà, nous avons quitté Sherbrooke. Je reprendrai mon récit plus loin. Les deux enfants nous semblent bien assortis, ils se sont choisis dans l'amour.

Quand nous avons des enfants, nous ne les élevons pas seulement pour nous. Il me semble que nous faisons notre possible dans leur éducation. Les décisions à venir leur appartiennent. Nous n'avons rien à dire. J'ai déjà entendu dire que notre fille avait été plus gâtée que les autres. N'en croyez rien, elle a reçu de nous la même formation que ses soeurs. Elle est venue habiter près de nous, à Montréal. Nous aimions bien cela. Comme nos autres filles, elle a reçu son ameublement, un piano à queue et ses cinq mille dollars.

Aussi, à nos deux nouveaux mariés, nous avons prêté, pour leur voyage, notre Buick neuve. "Ma chère Nicole, ta vie, tu l'as conduite comme tu la voulais, n'est-ce pas ?"

La vie, n'est-elle pas faite de lumière et d'ombres?

Le bonheur est souvent difficile à trouver.

Cela vaut la peine de le rechercher.

Mon petit dernier s'en va.

Comme tous les autres, Serge a eu sa part du bien. Il a eu sa voiture neuve et une aide de dix mille dollars qui lui a permis d'acheter sa maison. C'était à quelques mois de son mariage.

"Serge Gagnon, prenez-vous comme épouse Linda Beauchamp." Nous sommes le.....novembre 1971. Mon dernier fils se marie. Je suis un peu différente dans mon comportement. Linda me plaît autant que les cinq brus précédentes, mais mon dernier grand s'en va .

Je le revois, en ce 3 août 1944, il était petit, charmant comme tous les premiers nés. Pourtant, aujourd'hui les gouttes salées sur mes joues se font plus abondantes que jamais. Mon mari ne m'accompagne pas; malade depuis septembre, je me sens déjà seule. Hantises, inquiétudes, séparations, tout mon passé surgit.

Née en 1900

Je suis comme toutes les mères, je suppose. Toutes, avons rêvé de garder près de nous, nos enfants petits et jeunes. Toutes, avons pleuré parce que nos enfants sont partis. Aujourd'hui, le dernier départ. Serge, s'est marié ce matin. Comme la journée a été triste. Que de souvenirs! Welly à l'hôpital. Que d'émotions! Les larmes à peu près les plus amères de ma vie. Tous sont partis.

A chaque départ d'un des miens, c'était une même image. Je me remémorais leur naissance, les moments où je les pressais sur mon coeur, dans un élan d'amour maternel. Je pensais qu'ils ou elles partiront un jour pour suivre leur destin. J'oubliais vite et je croyais que j'aurais de très longues années à y penser. Comme ça été court!

Ils sont tous partis emportant avec eux le plaisir que nous avons eu de les avoir choyés, de les avoir consolés au moindre chagrin et de les avoir soignés. L'inquiétude pour chacune des nuits blanches passées à leur chevet, ce n'était rien qu'une obligation qui me faisait plaisir, me croyant leur vrai "ange gardien". J'étais toujours prête à souffrir l'abnégation nécessaire à leur besoin. Je pense que ma vie de mère aurait dû être encore meilleure. Aussi, j'aurais voulu continuer discrètement à m'intéresser à leurs espoirs, leurs épreuves et leurs inévitables déceptions. Et ils sont tous partis!

Aujourd'hui, je vois s'approcher l'ombre de la solitude. Une porte se ferme. Seule avec mon mari qui, sans doute, subit le même vide, pour toutes ces séparations. Je me promets de l'entourer des meilleurs soins possibles. Malade depuis bientôt deux mois, Welly continuera ainsi, pendant presque cinq ans, à l'hôpital, à la maison, avec sa canne, avec sa marchette, ou en fauteuil roulant. Ce qui nous obligera nécessairement à une vie plus sédentaire.

Aurais-je pu faire mieux pour tous et pour chacun? Je me prends quelques fois à me faire des reproches. Ai-je donné toute l'affection que chacun attendait de moi? Je l'espère. Qui pourrait dire si j'ai toujours été à la hauteur?

Alban.

Je vous ai dit: "tous sont partis". En réalité, Alban a été le premier qui nous a quittés pour suivre un chemin hors de l'ordinaire. C'est en septembre 1949 qu'il se sent appelé à la vie religieuse et part à Sainte Foy, chez les F.E.C. Pourtant, celui-là, nous l'avions à peine connu. Depuis l'âge de six ans, il a toujours fréquenté les pensionnats. Durant les vacances, il aimait beaucoup fréquenté l'O.T.J. de Lac Mégantic. (l'oeuvre des terrains de jeux) On ne le voyait pas beaucoup à la maison.

Il est parti. Après ses cinq ans de formation, il enseigne deux ans au Canada. En 56, il part pour le Cameroun, en Afrique. C'est un grand coup pour nous. Cinq fois, il est revenu nous revoir, pas toujours très gras, mais heureux. Il a fait seize

Née en 1900

années d'apostolat dans ce pays. Avec ses confrères, il a ouvert et soutenu une école commerciale. Il me dit que beaucoup de ses anciens étudiants sont directeurs de banques, comptables dans de nombreuses entreprises ou travaillent dans les Ministères camerounais.

En 1972, il revient définitivement au pays pour se remettre aux études. Il peut se recycler au Collège Marie-Victorin et entreprend une année d'études aux Hautes Études Commerciales, études qu'il poursuivra à l'Université du Québec pendant qu'il reprendra l'enseignement.

Entre-temps, il aura quitté la vie religieuse et en 1975, il unira sa destinée à Odette Fernandès, une Portugaise arrivée au Canada en 1969. Un voyageur comme lui, qui a traversé les vieux pays, qui a séjourné en France au moins deux ans en plus de ses nombreuses années en Afrique, ne pouvait faire autrement que marier une personne autre qu'une Canadienne. Bienvenue à Odette comme à toutes les premières. Nous aurions voulu faire autant pour lui que pour les autres. Mais nous sommes dans une situation différente. L'argent n'entre plus comme autrefois. Nous sommes à la retraite depuis quinze ans. Nous faisons notre possible et l'accompagnons de bienvenue et de meilleurs souhaits. Bonne chance Alban et Odette!

Toute l'existence est fatalement parsemée

de moments difficiles.

Mai's, elle compte heureusement

bien des heures ensoleillées.



XXI. La vie dans un "Château" n'est pas toujours une vie de château.

"Ma tante"

"Ma tante", c'est ainsi que tout le monde appelle Doréa, la soeur de mon mari. Je vous l'ai dit, elle rendait beaucoup de services à l'hôtel et devenait la meilleure des gardiennes d'enfants durant les vacances d'été. Les enfants appréciaient sa présence et son sucre à la crème sans parler de ses "grand-pères" cuisinés.

Pourtant, durant plusieurs années à Sherbrooke et même après, elle a été victime de dépressions nerveuses. Tante Doréa m'occasionnait bien des soucis. J'étais seule à le savoir et elle se disait malade et n'avait aucun mal.

C'est terrible de prendre soin d'une personne qui fait une dépression. Durant un certain laps de temps, elle est hospitalisée trois fois, mais sans résultat concret. On nous la renvoie chaque fois. Alors je reprends mon courage à deux mains. Mon premier geste de chaque matin consistait à aller à sa chambre. En ouvrant sa porte, elle éclatait en sanglots. Et les questions commençaient. "Que veux-tu ? Quel mal as-tu ? Que veux-tu manger ? etc". Et la seule réponse: " Je ne veux rien." Ce qu'elle voulait, c'était mon attention. Par contre, quand je n'étais pas avec elle, elle se plaignait encore de mes services à qui voulait l'écouter.

Un jour, elle décide d'aller faire un séjour chez sa soeur à Martinville. Elle la garde trois jours. Après trois jours, elle ne peut plus la supporter et nous demande de venir la chercher. Il était impossible de la satisfaire : elle critiquait les enfants, elle se mêlait de tout et de rien.

La même chose se produisit quand elle décida d'aller chez son autre soeur à Montréal. La générosité de Phena, qui vit seule avec son mari, n'est pas à la hauteur. Je la reprends. Pourtant, je ne suis que sa belle-soeur et mon mari ne s'en occupait pas. Il savait qu'elle se sentait mieux chez nous, dans une belle chambre, avec sa salle de bain privée et un service d'hôtel qui lui permettait, à son gré, de se faire apporter ses repas.

Nous avons une assurance-groupe qui a permis de payer ses deux premiers séjours à l'hôpital, mais à son troisième, la compagnie lui retourne la facture lui disant qu'elle ne payait pas pour ce genre de maladie. Elle se lève va à l'hôpital, honore ses dûs et croyez-moi ou non, le lendemain, elle est à son travail comme les autres employés et elle est guérie.

Heureusement, elle n'a jamais su que moi, j'ai fait quinze jours à l'hôpital:

douleurs d'estomac dues à ces inquiétudes. Les médecins me demandent: "Avez-vous des tracas à l'hôtel ? avec votre mari ? vos enfants ? que se passe-t-il? Nous ne trouvons rien." Après leur avoir donné des informations sur la maladie de ma belle-soeur et de la préoccupation qu'elle me donnait, ils m'ont dit en riant: "pourquoi ne la mariez-vous pas? Ça irait peut-être mieux pour elle et pour vous." J'ai ri. Pauvre elle, si elle avait su. "Essayez de ne pas tant vous en occuper et retournez chez vous." Ses soeurs n'ont rien su de ce que j'avais enduré.

Une femme qui a réussi est,

par les uns , admirée jusqu'à l'adulation,

par les autres, combattue avec une férocité sournoise.

C'est le prix que n'ont pas à payer les médiocres. (Paul Bourget)

Clément et Jean-Luc.

Ils étaient deux cousins, plus que ça, deux amis. Clément et Jean-Luc, depuis plus d'un mois, sont à se construire une embarcation. Ils ont bien hâte d'y accrocher leur moteur pour se pavaner sur le beau petit Lac Magog.

Voilà, enfin, il est fini: bleu et blanc. Ils sont fiers de leur chef-d'oeuvre. Ce dimanche, voilà Clément qui s'amène, sûr de son affaire et que ce sera aujourd'hui qu'ils essayeront leur bateau.

Pourtant, Jean-Luc avait prévu d'autres amusements pour ce jour, mais, sur les insistances de son cousin, ils partent heureux, jeter à l'eau, ce si beau bijou fait de leurs mains.

Ils devaient assister à une course. Clément n'avait presque jamais l'habitude d'aller sur l'eau. Il craignait de monter dans une chaloupe. Alors qu'ils étaient au bord du lac et qu'ils se préparaient à lancer leur "navire" au loin, un ami se trouve en difficulté et fait des signes vers la plage. Il n'est pas question de le laisser en panne, même si le départ va sonner pour un des concurrents qui se trouve sur la plage. Celui-ci presse Clément de l'accompagner pour aller vers le "nafragé".

Déjà, il accélère pour atteindre l'autre hors-bord. Clément s'est assis dans le fond de l'embarcation qui n'a plus de banquettes qu'on a enlevées pour alléger le coursier. De ses mains, il tient les bords du yacht.. Soudain, son copain aperçoit une pierre à ras d'eau. Brusquement, il donne un coup de côté et fait tourner l'embarcation trop rapidement , la déséquilibre en même temps que Clément qui ne s'attendait pas à ce geste. Clément est précipité à l'eau le pauvre est plongé la tête la première par le mouvement circulaire subi de l'embarcation et déjà sa tête est lacérée

par les hélices du hors-bord. Cinq secondes se sont écoulées et l'éternité a fixé le sort de quelqu'un.

L'arrêt subit de la chaloupe qui se dirigeait vers celle en panne est perçu par Jean-Luc qui se trouve sur la plage. Vite, il se précipite vers le lieu. Il ne tarde pas de constater l'état de la situation.

Pauvre Jean-Luc, il sort Clément de l'eau, l'embarque de peines et de misères dans sa chaloupe. Le sang jaillit dans son embarcation, et l'éclabousse partout, avant qu'ils n'atteignent la berge. Le drame est scellé dans les bras de Monique qui couche son mari sur la plage. Mais elle sait bien que c'est la fin.

Jean-Luc arrive à la maison où personne n'a encore été prévenu. Son visage est tellement atterré par la situation que j'ai peine à le reconnaître. "Qu'as-tu Jean-Luc? Es-tu malade?" Il m'embrasse. "Clément est mort!" sont les seuls mots qu'il prononce.

Quel déchirement, quel désespoir, combien de larmes! Pour sa petite femme, Monique, son bébé, ses parents, ses amis et pour nous tous, quel courage faut-il, à chacun, dans cette triste circonstance!

Jean-Luc n'est plus jamais retourné sur l'eau. Et longtemps, et même les derniers années de sa vie, il a regardé les lacs de loin.

Un démon de midi et demi.

C'est à l'hôtel de Sherbrooke que cet événement se passe. C'est par une de ces soirées où les salles de convives sont toutes pleines à craquer de personnes de tous les rangs sociaux. Moi, je suis de garde, pour la soirée, à la réception.

Il y a déjà plusieurs fois, qu'un monsieur paraissant de mon âge et assez bien de sa personne qui passe et repasse devant mon lieu de travail tout en me jetant des coups d'oeil en coulisse, je dirais. Tout à coup, il s'arrête et m'adresse la parole:

" Bonjour Madame,

— Que puis-je pour vous, Monsieur?

— Je vous regarde depuis quelques instants et je me demande ce que vous faites ici.

— Je travaille, Monsieur, il faut bien gagner sa vie.

— Je ne comprends pas ça, une si belle femme comme vous, qui me paraissez si aimable et si intelligente."

Et une pluie de compliments fusionnent, me laissant un peu pantoise.

" Si vous vouliez vous faire amie avec moi, je vous ferais bien vivre. Vous n'auriez rien à faire. Nous voyagerions. En somme, je vous promets la belle vie ."

Et encore là, les promesses se multiplient. Je lui laisse défiler son chapelet de rêves. Pendant ce temps, Monsieur Lemieux, le gardien de nuit, qui se tient à l'écart et qui doit me remplacer fait semblant de ne pas écouter mais il prête une oreille attentive aux propos de ce monsieur flatteur. Son petit sourire en coin me laisse deviner qu'il attend une réponse à ces propos si cajoleurs.

" Oui, Monsieur, je vous remercie de tous ces compliments et de toutes ces promesses. Il me faudrait bien y penser un peu. Tout de même je vous dirai, tout de suite, que je vais en parler à mon mari et à mes dix enfants!!! et s'ils veulent !!!"

Je n'ai pas eu d'autres propos à ajouter. Le maître-chanteur tourne les talons et disparaît. Toute la famille en a bien rigolé.

Ce fut le dernier "beaux-parleurs" qui me fit la cour. Tout de même, j'avais 54 ans.

Ce que peut produire une élection.

Des circonstances autant politiques que conflictuelles ont fait que nous avons perdu, depuis déjà deux ans, le permis de vente de boissons pour l'hôtel. Et durant ces années-là, un hôtel sans permis, c'est comme un commerce sans client. Les seules personnes que nous voyons au Château, sont les "chambreurs" et les clients de la salle à dîner. La taverne et le grill sont fermés. Nous roulons dans le rouge. Jamais Welly n'a consenti à donner de pots-de-vin au député ou au maire afin de s'attirer les bonnes grâces de ces gens et récupérer un permis sur lequel nous devons compter pour faire fonctionner notre commerce. Est-ce par souci de légalité ou par fierté de ne pas se plier à souiller sa conscience et se rabaisser devant ces quémandeurs de la politique? Nous en avons souffert, mais nous sommes restés droits, quoi qu'en dise l'entourage. Nous sommes un peu "déconfiturés".

Depuis 56, Duplessis est à la tête de la Province. En 59, après sa mort, le parti est à la débandade. En cette nouvelle année d'élection, les "bleus" se font battre. Jean Lesage et les libéraux prennent le pouvoir.

Deux jours ne se sont pas écoulés que nous recevons nos nouveaux permis d'opérer. Il valait mieux être du bon côté, dans ce temps-là.

XXII. A bout de souffle.

Le château est en vente.

Un peu dégoûté par les événements, fatigué par ces circonstances accablantes et âgé maintenant de 66 ans, mon mari ne veut plus commencer à remettre l'hôtel dans sa pleine opération. Il pense abandonner et met simplement le "Château Frontenac" en vente.

Miguel ouvrait son nouveau bureau de notaire. Et quelle coïncidence, le contrat qui porte le numéro sept dans ses livres de notariat est la vente de l'hôtel de Sherbrooke à des acheteurs qui n'ont pas tardé à se présenter dès la nouvelle de la mise en vente du commerce.

Un bonheur qui ne dure pas

Déjà Roger est installé à Montréal depuis plusieurs années et demeure dans un quartier fort intéressant d'Ahuntsic. Nous achetons une jolie maison sur la rue De Tracy. J'aime beaucoup notre "split level". Entouré de grands érables, leur large feuillu s'étend de part et d'autre pour le couvrir de leur ombre. Nous sommes heureux et vivons déjà une retraite bien méritée.

Hélas ! Nous croyions être au-dessus des préoccupations d'antan. Nos acheteurs de Sherbrooke ne connaissaient pas la complexité des opérations de notre ancien commerce. Déjà, ils ont abandonné et après deux ans, deux autres successeurs ont pris la relève pour montrer chacun un peu plus d'incompétence les uns que les autres. Le commerce fonctionne de plus en plus au ralenti. Mêmes les paiements habituels ne sont pas faits. Nous entrevoyons la reprise du collier et le retour à la tâche. A ma grande déception, nous mettons "ma" grande maison en vente. Sans tarder, un acheteur se présente. Mais, il nous permet de demeurer jusqu'au premier mai 64.

Pour une fois, le feu n'est pas tout à fait un mal.

Le 6 janvier 1964, à huit heures du matin, on vient nous avertir que le "Château Frontenac" de Sherbrooke est la proie des flammes. Je sais que mon mari avait pris le soin de vérifier si les assurances étaient à date. Et nous ne pouvons que constater que notre prévoyance a du prix. Cependant les compagnies ne sont pas aussi pressées à rembourser les dommages qu'elles le sont à réclamer les primes. Alors, il nous faut attendre neuf mois avant d'être payé! De plus, pour nous débarrasser du dernier propriétaire, il nous faut lui donner un joli cadeau pour s'assurer de sa

renonciation.

Lors de la vente de l'hôtel, nous avons accepté un certain montant comptant et nous avons assumé le solde en une hypothèque que les propriétaires nous payaient chaque mois. C'est ainsi que nous avons appris, par les retards des paiements, que les affaires ne tournaient pas tout à fait rond sur la rue Aberdeen.

Le mal est fait. Notre maison est vendue. Il est vrai, nous n'avons plus le souci du "Château" mais, nous devons trouver une autre maison. C'est sur la rue Tanguay derrière les prisons de Bordeaux que nous achetons notre nouvelle demeure. Encore une fois, je m'attelle à un nouveau déménagement. Et c'est un nouveau changement dans notre vie, alors que nous croyions à une certaine stabilité.

Je ne sais vraiment pas si le proverbe qui suit a été écrit pour nous: *pierre qui roule n'amasse pas mousse*. Nous avons roulé notre bosse à travers "un monde" qui nous a paru bien souvent ingrat mais, nous en sommes sortis assez confortablement avec les circonstances atténuantes. Il faut peut-être dire merci à cette Providence qui nous a conduits et guidés.

La retraite

Les années 63 à 71 se passent vite. Nous éprouvons du plaisir de voir presque toute notre grande famille près de nous: Gaston a acheté l'hôtel Cartierville tandis que Jean-Luc et Laurier travaillent avec lui; Nicole s'est achetée une maison près de la nôtre; Serge demeure encore avec nous; Miguel a son bureau à Montréal et demeure à Montréal-Nord. Les seuls éloignés sont Gaby qui est à Granby, tandis que Suzie est à Chicoutimi et Alban est toujours au Cameroun. Il fait bon de constater leur bonheur. Et, quelquefois, nous pouvons leur aider à supporter leurs peines. Chacun fait sa vie et travaille à son rythme et à son goût. Et nous, chaque année, nous partons vers la Floride, le Mexique ou d'autres destinations.

Suzie.

Durant les années 60. Suzie revient à la maison et nous l'accueillons à bras ouverts. Depuis plusieurs années Suzie travaillait pour la compagnie Bell. Son mari aussi. Mais, lorsque que celui-ci reçoit une promotion comme Président du Secteur de la ville de Chicoutimi, il lui demande de quitter son emploi, prétextant que cela pourrait nuire à son prestige de cadre supérieur. Sa femme, disait-il, ne pouvait être la servante de SES employés.

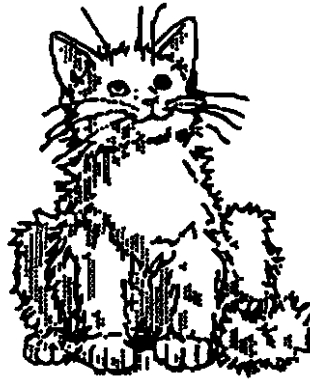
Le succès lui avait monté à la tête, le Monsieur. Il menait la vie large sans compter ses dépenses allant jusqu'à utiliser les économies de cette petite Suzie. Ce fut la raison de son retour et de sa séparation.

Née en 1900

Depuis, la vie de Suzie s'est améliorée. Elle s'est achetée une maison de quatre logements se gardant pour elle, le plus grand, celui qui avait deux chambres à coucher.

"Protection"

Outre son système d'alarme, elle a prétendu que ce serait mieux d'avoir quelqu'un pour surveiller sa résidence. Elle a donc prit un Monsieur, honnête, bien de sa personne, tout de blanc vêtu, sans tache et sans reproche. Tout le long du jour, il surveille d'un regard attentif, se promenant d'une fenêtre à l'autre, afin de voir s'il ne viendrait pas quelqu'intrus. C'est un vrai gardien. Moi, je le trouve un peu prisonnier, bien que dévoué et ne dérangeant rien. A quelques moments, il a une allure chevaleresque dans une démarche qui marque sa beauté. Il est aussi bilingue, pas difficile du tout: une tranche de "roast-beef" lui suffit. Il semble toujours dire, je suis là. Pas le moindre impatience, même si sa maîtresse n'entre pas à temps. "Bonjour", lui dit-elle et deux beaux yeux verts ne la quittent plus. Il porte le joli nom de Timothée. C'est son chat.



Peut-on y croire?

La vie a bien changé depuis ces années où nous avons commencé cette vie d'aventures. On a remonté la côte de la dépression. Beaucoup d'événements sont survenus. On a vu apparaître la télévision et tout un monde en effervescence. On a profité de l'Exposition Universelle de 67. Le métro a permis de mettre en valeur l'ingéniosité de nos constructeurs et a procuré bien du plaisir aux nombreux voyageurs qui l'empruntent. Les Jeux Olympiques ont coloré nos écrans de tellement d'exploits. Les hommes ont visité l'Espace et ont mis les pieds sur la Lune. Les cartes de crédit ont fait le bonheur comme le malheur des consommateurs. Pour ne citer qu'une seule trouvaille, la pilule a fait son apparition. Et la révolution est allée jusqu'à montrer dans nos écoles comment utiliser les c.... Je n'écris pas le mot, car je n'ose pas trop le dire, pour ne pas froisser vos chastes oreilles. Enfin, ce sont les propos d'une femme

âgée. Pardonnez-moi!

Que de changements. Et je dirai pour la première fois dans mon manuscrit: "Dans mon temps ..." Mais je crois être une de celles qui a suivi l'évolution du monde avec ses hauts et ses bas et cela sans trop rouspéter. Quand même, depuis 90 ans, quelle différence et quelle évolution!



XXIII. Nous pouvons souffler.

Des années de bonheur.

Ces quelques années sont, pour mon mari et pour moi, sûrement les plus belles. Notre santé est excellente. Nous n'avons pas trop de soucis. Il était temps, après cinquante de mariage. Que de fois, nous parlons, Welly et moi de notre passé et de tout ce à quoi nous avons eu à faire face: combien de dilemmes et combien d'incertitudes? Nous avons toujours fini par nous contenter de ce que nous possédions.

Un jour, mon mari me fait cette réflexion: " Je crois que nous avons fait notre possible pour élever nos enfants. Il est sûr que tous ne se sentent pas également heureux devant notre attitude. Douze enfants ne peuvent jamais être également gâtés. Qu'on ne nous en fasse pas trop de reproches.

Réflexions sur le coût de la vie.

Une de ces semaines, sur sa demande, Welly remet à Gaston dix mille dollars pour la fondation d'une compagnie de finances avec les garçons. J'ignore comment l'entreprise a atteint ses objectifs, mais Miguel, apprenant cela dit à son père: "Papa, cessez de donner votre argent a tout le monde, vous n'en aurez pas suffisamment pour vos vieux jours". Il avait bien raison. Le coût de la vie depuis ... je crois que c'était en 65 ou 66, a augmenté tellement. Je pourrais dire si je compare les années 50 avec celles d'aujourd'hui, qu'il en coûte dix fois plus cher pour vivre.

Et nous nous sommes surpris, un jour, à vouloir faire le calcul de toutes les sommes que nous avons perdues durant toutes ces années où nous étions en affaires. Vous faire part des pertes des années de dépression, soient les années 29 à 45, seraient presque impossible, mais il serait assez facile de faire état de quelques-unes des autres pertes: L'aventure de la Taverne des Trois-Rivières nous a coûté quarante mille dollars. Le passage des deux années où nous n'avions plus notre permis de boissons a occasionné une perte de trois cents mille dollars sans compter la vente de mes assurances de dix sept mille dollars qui nous a permis de tenir le coup. La prise en acompte d'une ferme à Sainte-Sophie s'est soldée par un déficit de douze mille dollars. Je ne voudrais pas compter les nombreux crédits dont je vous ai déjà parlé et qui se chiffraient autour des dix mille dollars. Val d'Or nous a occasionné des déboires pour quelque mille dollars. La justice, dans le procès de Jean-Luc, nous a obligé à des déboursés allant jusqu'à cinq mille dollars. Je ne vous parle pas des difficultés lors de la succession de mon père où nous avons déboursé, pour ma famille, cinq mille dollars de frais. Je n'ai pas reçu un sou de la famille pour ces inconvénients. Enfin, vous vous rappelez notre fameux déménagement à Val d'Or avec son camion qui a pris le champ. Et bien, c'est encore quinze mille dollars qui se sont envolés. Je ne vous parle pas des pertes d'intérêts dues au retard de neuf mois sur le paiement des

Née en 1900

indemnités pour la perte du "Château Frontenac" sans parler de celles des intérêts et montants des hypothèques non payés par les propriétaires de l'hôtel. Et voilà, c'est près de quatre cent dix mille dollars qui se sont volatilisés durant nos années de gens d'affaires. Ce fut toute une aventure fort harassante, vous pouvez le croire. On a vécu longtemps avec espoir de récupérer ne fusse qu'une partie de ces sommes, mais nous avons vite perdu nos illusions.

Heureusement, mon mari avait un esprit de compétition inébranlable et il ne craignait jamais les embûches qui planaient sur sa tête, comme l'épée de Damoclès. D'une aventure à l'autre, et malgré toutes les mésaventures, il conservait l'espoir d'avoir réussi sa vie. Et je crois qu'il a réussi.



XIV. 30 août 66, un voyage outre-mer.

Un vieux rêve

Facile à calculer, j'ai 66 ans et je n'ai jamais vu les pays d'outre-mer. Nous disions les vieux-pays. Si les voyages forment la jeunesse, je peux dire qu'il manquait quelque chose à ma formation, même si ma Jeunesse, avec un grand J, était bien loin. Mon esprit est hanté depuis longtemps par ce désir. Cependant, mon mari n'est aucunement intéressé par un tel voyage.

"Trouve-toi une compagne et vas-y si ça te plaît"

Je savais qu'une de mes cousines qui demeurait en Saskatchewan était prise de la même maladie: le désir de voir le monde. Sans tarder, je lui donne un coup de fil et elle accepte.

Le "Michelangelo"

Le paquebot "Michelangelo" sera notre moyen de transport. Ma compagne arrive la veille et, dès quatre heures, nous prenons l'avion pour New-York.

Êtes-vous déjà parti du port de New-York à bord d'un paquebot? C'est merveilleux. Il y a là, un monde fou. La musique domine nos voix. Nous restons accrochés longtemps à ces serpentins multicolores qui semblent tirer la terre vers nous. Tout à coup, les liens se coupent et vous vous sentez bercés par la douce vague d'une mer qui vous éloigne de ce monde gigantesque.

Si la noirceur s'est mise de la partie, les multiples luminaires de notre maison flottante nous garde dans l'ambiance de la fête. Le Capitaine embue nos esprits d'un de ces cocktails et nous convoque à un souper-gala des plus appétissants. Il ne nous reste plus qu'à gagner notre superbe suite pour un repos bien mérité, quand sonnent les coups de minuit.

Les jours s'écoulaient vite dans cette vie de pachas que mènent les habitants d'un paquebot. La stabilité du bateau et le fait d'une mer tranquille, ne nous occasionnent pas de malaise. Le roulis et le tangage se laissent à peine sentir.

Sans aucun doute, plusieurs d'entre-vous qui me lisez, vous connaissez la vie luxueuse dont nous jouissons sur un tel mastodonte même s'il loge presque deux mille personnes. Les cabines confortables, les repas gastronomiques, de même que les divertissements si nombreux laissent peu de temps à l'ennui comme à l'inactivité. Quatre fois vingt-quatre heures se sont écoulées et chaque matin, sur le bastingage, le bleu de la mer se laisse confondre avec celui du ciel. Cette mer qui me trouble autant par sa force que par son immensité, à la fois, me fait peur et me séduit. Et pourtant, on

la mange et on la domine par les coudées que nous franchissons sans arrêt.

Madeira

4 septembre: Une île surgit de l'océan. Madère est devant nous. Avec ses deux cent soixante-dix mille habitants et leurs habitations multicolores, elle est belle. C'est comme un rêve. c'est plus qu'une vitrine d'agence de voyages, c'est la réalité. Les pointes San-Laurenzo et Pargo comme deux bras s'avancent dans la mer comme pour souhaiter la bienvenue aux visiteurs. On dit que: "Madère est un morceau du paradis jeté par les anges en plein Atlantique". Et c'est vrai.

5 septembre: On poursuit notre voyage vers les îles Canaries. On débarque à Ténériffe, ville typique bâtie sur le flanc d'un volcan dont la dernière éruption remonte en 1872. On voit, au loin, une couche rouge de laves pétrifiées.

6 septembre: De nouveau, trente heures sans arrêt. Les petites vagues de cette mer toujours calme et le soleil radieux qui s'y reflète fait, que des milliers de diamants surgissent un peu partout sur l'immensité des eaux. Il y a 1780 passagers et 720 personnes d'équipage à bord. Dans ce monde cosmopolite, une langue n'est pas suffisante pour parler à tout le monde. Chaque matinée, on s'amuse à assister à des cours d'italien et on prépare un scénario pour suivre le programme de la journée. Et voici, nous entrons dans la Méditerranée pour commencer notre croisière proprement dite.

7 septembre: On débarque à Gibraltar pour l'avant-midi. Beaucoup de gens sont accourus pour voir notre château flottant. Des jeunes filles en costumes du pays, nous présentent des fleurs. Le Rocher est devant nous. Le Roc, tel un grand seigneur, est solidement assis et domine majestueusement la petite ville qui est comme soumise à ses pieds. Cependant ses 25 000 habitants se complaisent sous sa tutelle.

Palma

8 septembre: Nous avançons nos montres d'une heure en abordant Palma de Majorque. C'est la journée du touriste et encore de jeunes personnes toutes habillées de costumes du pays nous offrent un cordial hommage. Nous assistons à un festival typique avec ses danses folkloriques. Nous ne manquons pas de visiter les maisons de Chopin et de Georges Sand.

La Sicile

9 septembre: C'est Palerme en Sicile qui nous éblouit avec ses églises d'une richesse inouïe en même temps qu'elle nous attriste par ses ruines de la dernière guerre. Ensuite c'est la visite du château du roi Roger II et de l'église de William I. Celui-ci la fit construire à la suite de la découverte d'un trésor.

Née en 1900

Il est minuit et malgré l'heure tardive, cela n'a pas empêché un monde fou qui chante, rit ou pleure en nous voyant quitter le port. C'est la première fois qu'un paquebot de cette envergure fait escale chez eux. Et leurs mouchoirs blancs qui s'agitent sous nos lumières s'estompent au fur à mesure que la mer, à vive allure, nous reprend.

L'Italie.

On dit: "Voir Naples et mourir..." J'en doute. 10 septembre: Naples n'attire pas trop nos co-voyageurs. Ma compagne et moi sommes à peu près les seules à quitter le bord. Même s'il est trois heures, nous profitons du reste de la journée pour visiter, en calèche, la ville avec ses oeuvres d'art et nous arrêter dans un musée. Que de choses à voir !

12 septembre: Je ne fais que nommer ces villes qui, quelquefois, sont romantiques et, d'autres fois, sont vieillottes: Pompéi, Amalfi, Atrani et Capri. Cependant elles ont en commun une population trop grande. A mon point de vue, il me paraît difficile de vivre dans de telles conditions. Nous ne sommes pas les seuls visiteurs et nous côtoyons d'autres autocars durant nos escales.. La Grotte-d'Azur reste attachée à mes souvenirs comme une merveille de la nature. Naples nous revoie de nouveau et nous terminons nos visites.

Je suis perdue dans mes jours, mais nous voilà à Rome. J'ai le plaisir de rencontrer un Père Sulpicien qui venait de notre paroisse et que je n'avais pas vu depuis quarante ans. Il nous réserve une audience auprès de Paul IV à Castel Gandolfo. Pour ceux qui ont visité Rome, je ne veux pas vous ennuyer par la description des lieux de la Basilique St-Jean-de-Latran et celle du Vatican. Vous parler des labyrinthes des catacombes suffirait pour vous y perdre. Mais les sons et lumières nous laissent parfois sous le spectacle de cette magie saisissante. Obélisques, fresques et peintures diverses, tout est là, évocateur du temps jadis et qui ne cesse de vous émerveiller.

Des noms courent dans mon esprit. C'est Florence, Milan, la Scala, le Panthéon, Venise, les gondoles, la mer Adriatique. C'est comme un rêve.

L'Allemagne, la Suisse.

Nos oreilles retentissent encore des sons gutturaux entendus à Munich que déjà le chemin de fer nous conduit dans les grands paysages de la Suisse. Innsbruck, Lucerne, Zurich et Interlaken qui sont des villes plus pittoresques les unes que les autres. Nous nous amenons à Jungfrau, la station ferroviaire la plus élevée au monde et où se trouve le plus long glacier des Alpes. Que dire de toutes ces soirées que nous passons à l'opéra dans chacune de ces villes?

Née en 1900

La France

Vous me suivez, je vous amène à Fribourg où nous rencontrons des amis si gentils: le couple Favre. Nous visitons La Gruyère, Charmy et Crissy. Ensuite, c'est la Côte d'Azur avec Nice et Monaco. Lourdes nous permet un pèlerinage à l'endroit dont j'avais entendu parler depuis ma tendre enfance. On en profite pour visiter les cavernes des hommes des temps reculés et pour aller aux extrémités d'un mont par un téléphérique.

Enfin Paris. Et je vois de mes yeux ce que de nombreuses cartes postales, reçues de mes enfants ou de connaissances, m'avaient montré: l'Opéra, Montmartre, les Champs-Élysées, l'Arc-de-Triomphe, etc. On en profite pour jeter un coup d'oeil aux Folies Bergères, pour nous divertir à la Comédie Française, pour visiter Versailles et le Louvre.

Et pourquoi ne pas visiter cette dame Robin qui est venue au Canada pas moins de 29 fois en bateau. On en profite pour passer une journée avec elle et visiter la banlieue. Chez elle, tout y est d'une grande propreté. Ce jardin en fleurs est merveilleux.. Et nous profitons des largesses de notre hôte qui nous baigne dans le champagne et le bon vin pendant que nous sommes attablées dans sa splendide salle à dîner pour un repas gastronomique. Que de gentillesse pour nous!

De quoi est pétrie l'amitié que nous portons à nos amis?

Quelle soif, quelle faim, nous commandent le besoin de les revoir?

Vous pensiez vous en tirez plus vite? Non. Notre visite de la Ville Lumière n'est pas encore terminée. C'est l'Hôtel des Invalides, le tombeau de Napoléon qui nous retiennent encore. Sa tombe, si je me rappelle bien, est faite de six cercueils l'un dans l'autre, bâtis de fer, d'acajou, de plomb, d'ébène ou de marbre de Pologne. Les sculptures qui l'entourent rappellent les nombreuses batailles que Napoléon a menées.

Le S.S. France.

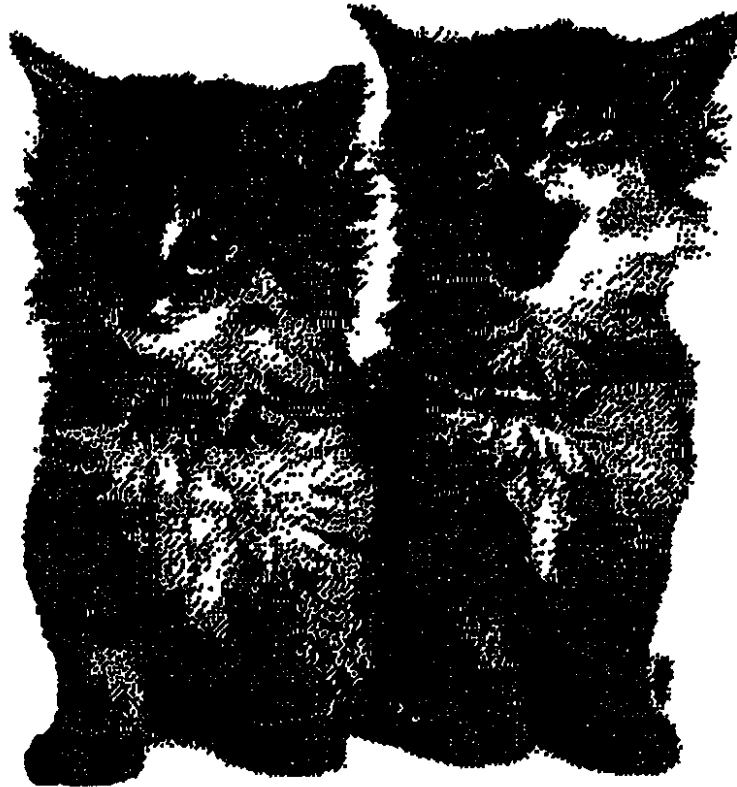
Je sens que le rêve s'enfuit avec cette marche vers la gare St-Lazare où un train spécial nous conduira vers l'autre transatlantique le S.S.France lequel nous ramènera vers notre chez nous. La mer sera des plus mauvaises et les tempêtes annoncées nous tombent dessus. Les tables, les fauteuils et mêmes les assiettes sont fixés. Des câbles longent les couloirs pour nous empêcher de nous frapper. La mer est en furie comme pour me faire sentir le regret que j'éprouve de laisser en arrière de si belles choses. J'y ai même perdu mon pied marin et ce soir-là, je n'ai pu demeurer debout.

Le calme revient. Le commandant du bord avait gentiment causé avec tous, les rassurant de la stabilité du paquebot et, à son dire, est le plus sécuritaire au

Née en 1900

monde. Le chant sourd des vagues qui meurt sous notre bateau nous fait oublier l'immensité de la mer et sa profondeur. Quand le soleil réapparaît, tout entre dans l'oubli. On n'a plus peur de cette grande étendue d'eau bordée de cet horizon si lointain.

Cinq jours magnifiques s'écoulaient trop vite grâce à ce service impeccable, ces repas des plus délicieux accompagnés de ces vins les meilleurs. Tout est au delà de nos espérances. En somme: *La satisfaction pour tout le monde et son père.*



XXV. Retour à la vie normale-

Retours en arrière.

Octobre 66. Les années passent. Cette phrase a quelque chose de triste. Pourtant, elle nous ramène presque automatiquement en arrière. Mon mari et moi, nous parlons du passé et nous nous interrogeons sur ce que nous aurions dû faire. Que devrions-nous recommencer s'ils nous étaient donnés de revivre une deuxième jeunesse? De la vieillesse, nous n'en parlons pas, si ce n'est de la bonne fatigue qui parfois s'appesantit sur les épaules d'un vieux couple que nous ne croyions pas encore être et de la nécessité d'un repos salutaire. Durant notre vie passée, toujours nous avons cheminé, main dans la main, avec la même idéologie et quelquefois avec la même utopie irréalisable. Nous avons peiné, nous avons réglé des factures, nous nous sommes débattus au milieu de nos difficultés pour faire vivre notre monde le mieux possible. Nous sommes parvenus à surmonter tout cela. Maintenant nous répétons ensemble que la Providence nous a aimés malgré tout, et nous en avons conscience.

Au cours de notre existence, nous avons vu des plus malheureux que nous. Avec l'âge, mon mari était un homme qui avait souvent la larme à l'oeil dans le bonheur comme dans le malheur. Il acceptait tout sans s'apitoyer sur son sort. Il avait du courage. J'ai été son bras droit et avec lui, qui était gaucher, nous formions une seule personne. Un couple, n'est-ce pas cela?

1949, le train dans les Prairies.

Pour une deuxième fois, nous retournons dans l'Ouest canadien. Cette fois, nous décidons d'utiliser le train du Canadien Pacifique. Cela vaut la peine de vivre une telle expérience. Que de beautés inconnues dans notre beau pays. Les vues sont toujours nouvelles. Confortablement assis dans nos fauteuils, les paysages circulent devant nos yeux. Les courbes abruptes et la longueur de notre train font que parfois, nous avons l'impression de rejoindre la locomotive qui est comme juste à côté de nous.

Aller dans l'Ouest et ne pas voir le "Stampede de Calgary" c'est manquer son voyage. Dès notre arrivée, des amis nous attendaient avec en mains les réservations qui nous permettraient d'aller voir le fameux spectacle. Nous passons d'étonnements en étonnements. Il nous fait plaisir de courir cette foire immense, d'admirer la hardiesse de ces "Cow-boys", de contempler les parades et les toreros et de jouir de ces soirées endiablées dominées par cette musique fringante. Quelle semaine inoubliable.

Née en 1900

Tony.

" Te rappelles-tu quand , de ton frère, nous avons acheté notre beau dalmatien, le chien qui fut pendant douze ans le bonheur de tous? Il avait toutes les qualités appropriées à nos besoins. "

Bon gardien de nuit, je le vois à Venise qui tirait Serge dans son traîneau de neige ou encore tirait également Gaby en ski jusqu'à St-Sébastien, le village voisin et quelquefois, malgré elle, l'amenait chez les Desourdy.



A Sherbrooke, au Château, il était la vedette de l'hôtel. Souvent couché sous le bureau de la réception, il manifestait sa présence par sa promenade entre la cuisine et les salles du Lobby. Tout le monde l'aimait et le trouvait beau. On peut dire que Tony avait eu une bonne vie.

Ce fut triste pour ce pauvre Jean-Luc, qui , bien peiné, s'oblige à aller, à regret, le conduire à la morgue animale pour le faire "euthanasier". Trop vieux, il ne pouvait presque plus marcher et refusait de se nourrir. Tony, la tête basse, lentement l'accompagne mais, je crois qu'il comprenait qu'il allait à son dernier repos.

"Red Flare"

Welly ne peut, du jour au lendemain, laisser les chevaux alors qu'il s'en était occupé toute sa vie. Welly avait repris plaisir à conduire ses chevaux-trotteurs. Les occupations de Venise, de même que des circonstances accaparantes ne lui avaient guère donné ce loisir. A Sherbrooke, il aimait conduire surtout "Red Flare " un de ses beaux chevaux de courses à "sulky". La tête rejetée en arrière, il cherchait à ne pas perdre un pouce. Monté sur ses longues pattes ,il grugeait les distances et, de ses sabots, il faisait voler des rafales de poussière, tout cela, pour arriver premier. Alors le plaisir de Welly était à son comble.

Sommes-nous libres de retourner vers ces vieux souvenirs lointains, agréables ou non? Pourtant, ils surgissent d'un coin mystérieux de vous-même. Ils traversent votre esprit, vous égaie ou vous attriste. Faut-il s'y attarder? Peut-être. Faut-il les repousser? Non, et je me laisse envahir.

A la suite d'une invitation des autorités de la ville, octobre 66 permet à Welly, de visiter, pour la première fois, notre métro de Montréal. L'Exposition Universelle qui s'ouvrirait bientôt permettrait de mieux faire connaître notre métropole au monde .

Une fuite dans un climat plus chaud.

Et c'est en janvier 1971, que pour la première fois, Welly quittera le Québec, pour un voyage dans les vieux-pays. Avec plusieurs amis et profitant de l'organisation de l'Age-d'Or, nous nous embarquons pour l'Espagne. Vous faire la description de tout ce que nous avons vécu serait trop long. Nous avons joui de l'hospitalité et de la courtoisie de tous et de chacun . On a même profité de quatre jours pour séjourner à Paris. Nous sommes de retour le 5 avril.

Une expérience retrouvée.(1969)

Nous vivons, Welly et moi, un certain bonheur euphorique. Notre dernier garçon, Serge, vit encore avec nous, bien qu'il ait un emploi et demeure assez autonome.

J'avais, il y a quelques années, taquiné un certain "Violon d'Ingres": la peinture. Dans ce temps-là, je n'avais que peu de temps disponible. Alors à 69 ans, je décide de me lancer dans la vraie peinture, pour mon plaisir personnel. La "jeune" artiste ne pouvait que prendre son pinceau pour d'abord copier des modèles, se contentant de désirer pour un avenir lointain réaliser ce qui pourrait jaillir de son propre esprit et de sa propre imagination. Je n'ai jamais fait de chef-d'oeuvre, mais, j'aimais tellement cela, que j'ai réussi quelques tableaux. Parfois, je laissais tomber mon instrument devant l'incapacité d'exprimer sur ma toile ce que j'aurais tant aimé peindre.

C'est en forgeant, qu'on devient forgeron . Et un jour, j'ai eu le plaisir de gagner, parmi des apprentis comme moi, une médaille d'or et une autre de bronze données par la ville d'Outrement dans deux expositions et cela grâce à mes peintures, mes émaux sur cuivre et mes céramiques. A 90 ans, j'ai dû faire des choix. Cependant, quelques-unes de mes oeuvres ont été vendues. Chacun de mes enfants est fier de garder, dans sa maison , une ou plusieurs oeuvres de sa Maman.

Intermède. *

Et le dernier enfant s'est envolé du nid. En novembre 71, Serge unit sa destinée à Linda. Toutes les mamans ont pleuré de voir leurs enfants quitter le toit familial. Welly, qui est malade, ne peut assister à la cérémonie. Je prévois, pour nous deux, des jours plus tristes.

Née en 1900

Des noces d'or

Ne broyons pas si vite du noir. Le 29 juin, nos enfants fêtent notre cinquantième anniversaire. Welly va mieux et profite de ce moment si exaltant pour nous deux et toute la famille. Et je garde en souvenir le discours que Gaston, l'aîné, nous a lu. Je vous en donne des extraits.

Cher Papa, chère Maman,

Tous vos enfants, parents et amis sont réunis, ce soir, pour fêter un anniversaire qui nous touche profondément.

En effet un cinquantième anniversaire de mariage est certainement plus qu'un fait banal, au hasard des jours, puisqu'il nous rappelle tant de souvenirs marqués tantôt de joie, tantôt de tristesse, il faut bien se l'avouer.

Cinquante années de vie conjugale malgré les intempéries nécessaires, cinquante années de soleil obnubilées parfois de légers, quelquefois de gros nuages, cinquante années de labeur quasi incessant et pas toujours récompensées au mérite, cinquante années de bonheur souvent marquées de solitude, de soucis, déjà écoulées malgré tout; si rapidement passées, voilà ce qui retient notre attention et qui force notre admiration.

Permettez-moi donc de revivre avec vous ces quelques souvenirs qui nous reviennent à la mémoire, que nous avons glanés ici et là et aussi intéressants les uns que les autres."

(Ici, je passe deux pages de ce fameux discours qui corroborent avec ce que j'ai écrit dans le récit qui précède. Je vous cite les derniers paragraphes.)

Déménagements nombreux., commerces multiples, naissances heureuses et attitudes quelquefois endiablées que prennent les enfants Gagnon.: ces années se sont succédé malgré tout à un rythme incroyable, Les statistiques démontrent que vous avez dû payer cent cinquante ans de pensionnat, couvents, collèges, universités, et nous pourrions ajouter, qu'en dépit de certaines maladies inhérentes à la jeunesse ,certains accidents dûs à la turbulence, certains échecs de leur parts, vos enfants, aidés de vos encouragements, se sont qualifiés à différents grades et cela grâce à votre soutien.

En terminant, nous voulons tous, chacun de vos dix enfants, vous dire, chers parents, tout l'amour et toute l'admiration que nous vous portons.

Nous savons et nous comprenons de plus en plus tous les sacrifices que vous

Née en 1900

vous êtes imposés pour parfaire notre éducation et nous réalisons toute l'affection que vous nous avez manifestée et qui se prolonge , encore aujourd'hui, indéfectiblement

Tous ici se joignent à moi pour ajouter nos vœux les plus chers et souhaitent vous voir encore longtemps parmi nous.

Bonne santé et longue vie.

Et c'est moi qui réponds aux enfants. Et voici les paroles que je leur adresse:

C'est un bien doux moment que celui des remerciements, mais à mon avis le plus difficile. Je veux vous parler au nom de mon mari et en mon nom et j'essayerai de le faire le mieux possible afin de bien rendre notre pensée à tous deux.

Le simple mot "merci" que nous disons tous les jours et en toutes occasions, et que, même les siècles, n'ont pas su moderniser, est encore, je crois, le meilleur. Donc, de la façon la plus sincère: que ces deux syllabes parviennent jusqu'à chacun de vous.

D'abord merci à Dieu de nous avoir donné le privilège de partager ensemble une route remplie de joies. La vie a été évidemment parsemée d'épines, mais les roses qui ont fleuri dans notre grande et belle famille, nous a permis de garder la sérénité durant nos cinquante années de bonheur.

Merci aux organisateurs, nos chers enfants, qui ont eu la prudence de nous avertir afin de nous préparer aux émotions et pour goûter à satiété les joies de cette grande fête. Je les remercie parce que l'organisation d'une fête comme celle-ci est une gigantesque entreprise. Notre reconnaissance et notre tendresse comme notre amour vont à chacun d'eux.

Nos meilleurs sentiments vont aussi à ceux qui ont eu l'amabilité d'accepter l'invitation.

Pour finir, j'aimerais m'adresser particulièrement à mon mari. Merci pour le bonheur constant que tu t'es appliqué à donner à chaque membre de la famille, par ton dévouement, tes attentions multiples, ta bonté sans réserve et ton inlassable charité pour nous tous.

Pour ma part, je dois vous avouer que malgré les péripéties que rencontrent une épouse et une mère, je crois avoir goûté un peu les joies du ciel. J'espère ardemment que notre route continuera d'être inondée du même soleil pendant plusieurs années.

Je souhaite avoir le plaisir de rencontrer chacun de vous tous, le plus souvent possible. Je vous embrasse tous et je vous souhaite une excellente soirée.

Un virage dangereux

En septembre 71, mon mari, un couple d'amis et moi décidons de faire une randonnée dans le pays de notre enfance tout en étendant notre périple au delà de la région du Bas-du-Fleuve. Nous visitons Québec, la Beauce, les comtés de Frontenac et des Cantons de l'Est. Mon mari, au volant, semble en grande forme et ne manifeste aucune fatigue.

A peine est-il entré à la maison, qu'il est frappé d'un mal. On l'hospitalise. Il est en partie paralysé, son coeur fait des siennes et il est pris d'un hoquet qui durera vingt jours sans arrêt. Les médecins ne comprennent pas ce qui se passe. On le ramène à la maison, en ambulance. Il sera au lit un mois durant. Je dois m'improviser garde-malade à plein temps.

Un jour, je décide d'acheter une chaise roulante et une marchette afin de tenter l'expérience de quelques exercices. Toujours de bonne constitution et d'une grande force de ses bras, je pourrais peut-être l'amener à prendre ses repas avec moi. Il n'a pas perdu de sa lucidité. Cela lui redonne une nouvelle vitalité et il reprend goût à la vie.

Ce qui a failli être des vacances.

Au cours de cette période, de concert avec un de nos amis, un prêtre retiré demeurant près de chez nous, nous décidons d'un voyage dans le sud, où nous pourrions louer un appartement pour trois. Je pose comme condition que tous les repas soient pris au restaurant. D'accord et nous partons.

Entre l'idée et la réalisation, il y a toute une marge. Allez trouver un taxi en Floride et de plus pour transporter un handicapé, ce n'est pas une sinécure. Et voilà le problème. Moi, je viens d'abandonner mon permis de conduire et monsieur le curé ne conduit pas. Alors, je m'achète une bicyclette à trois roues avec un grand panier en arrière et tous les jours, je rapporte les provisions que je viens d'acheter à l'épicerie. Ce n'est pas tout, je suis obligée de préparer les trois repas pour les trois personnes. Je sers la messe de Monseigneur Gauthier et de plus, j'entretiens les quatre pièces de notre appartenant. Je ne peux guère compter sur l'aide de notre "Chanoine", sans doute, trop habitué au grand service.

Bien que pas trop fâché, trois mois plus tard, je vous aurais vu préparer la douzaine de valises, emballer la marchette et conduire le fauteuil roulant, pour enfin vous rendre à l'avion de retour. Embarquer ceci, débarquer cela, pousser la charrette, je me vois encore sur la rotonde de l'aérogare, presque seule et ne pouvant compter beaucoup sur la personne valide pas plus que sur celle invalide. Parlez-en à ma belle-fille qui est venue nous chercher à l'aéroport de Dorval. Quel bonheur de retourner au bercail! Comme c'est beau chez nous, croyez-moi.

XXVI. Ma vie amorce-t-elle un nouveau virage?

Un être cher en moins.

Le lendemain, on apprend la mort de mon frère préféré et le grand ami de mon mari: Ronaldo. Il n'avait que 62 ans. Mon mari et moi, nous ne voulons pas manquer les funérailles. Roger vient nous conduire à cent soixante milles de Montréal pour les cérémonies de l'enterrement.

Le temps des larmes passe en emportant la vie

La vie est si courte que l'on ne la voit pas se dévider.

Un nouveau contre-coup de l'âge.

Et de temps en temps, durant les cinq ans que dure sa maladie, Welly se retrouve à l'hôpital. A la moindre amélioration, on me le retourne. Et en janvier 1975, c'est à mon tour d'être malade. Je rentre à l'urgence. On m'opère pour un blocage intestinal. On ne me garde que peu de temps. Et nous nous retrouvons presque deux personnes invalides à la maison. Je demeure la plus forte et je continue à jouer à l'infirmière des deux. Heureusement, j'ai trouvé une dame Choquette, personne dévouée qui demeure six mois à notre service pour faire les différents travaux domestiques.

Nouvelle orientation

Le poids de l'entretien d'une grande maison et notre condition de santé à tous les deux, nous obligent à mettre notre maison en vente. C'est le désir de mon mari.

Je m'attache à la besogne de faire des annonces et de recevoir les visiteurs. Le premier acheteur sérieux décide de prendre possession dans un mois. Cependant, après ces arrangements, nous ne le revoyons plus. Et, par téléphone, nous apprenons qu'il a changé d'idée. Je recommence. Ce sont de nouveaux visiteurs et, quinze jours plus tard, enfin un acheteur sérieux.

On donne quelques meubles aux enfants et en vendons quelques autres. Et je sens comme une boule qui se forme dans ma gorge lorsqu'on déménage à la "Résidence St-Laurent". On y trouve, c'est sûr, beaucoup moins d'espace, mais c'est suffisant. Nous sommes assurés du service des repas à la salle à manger et une plus grande sécurité. Je ne peux songer qu'à ces souvenirs abandonnés.

Je regrettais beaucoup de laisser ma maison, de vendre ma maison et surtout mon piano à queue et bien d'autres choses. Mais...

Un remariage.

Le 20 mars 1976: Nicole la cadette de nos filles, se remarie. Elle devient l'épouse d'un grand Américain, Dave Ragaïni, lors de la cérémonie nuptiale qui a lieu à la chapelle de la Résidence. Cela permet à mon mari d'accompagner sa fille comme témoin. Même si la cérémonie est présidée par le ministre protestant, l'aumônier catholique, par sa présence, y apporte comme sa bénédiction. C'était la deuxième fois, que dans la famille, les choses se déroulaient ainsi. Je veux parler du mariage de Serge.

La réception des noces, d'un grand apparat, se déroule sur place, à la salle à manger de la Maison. Toute la famille est réunie au complet, dans la joie, comme un dernier adieu à celui qui nous laissera bientôt.

La fin d'un pèlerinage.

Depuis quinze jours, nos repas nous sont apportés à l'appartement. De terribles maux de tête accablent mon mari. Il éprouve de plus en plus de difficultés à se déplacer. Sa jambe droite est enflée, la circulation se fait difficilement, il a une plaie au pied qui ne se cicatrise pas. On dit qu'il souffre de diabète. Si la situation ne s'améliore pas, on devra peut-être lui amputer la jambe. Peut-être croit-il à un départ prochain, car sa conversation tourne sur des propos de la mort. Il souffre beaucoup.

Ce jeudi soir, comme je me rappelle bien, il se rend à son lit pour s'allonger comme il le faisait souvent, avant les nouvelles pour "faire un petit somme". A un moment donné, j'entends un bruit. Je crois qu'il se lève. Et je n'entends plus rien. Inquiète, je quitte mon fauteuil devant la télévision et je me rends auprès du lit. Il n'a pas bougé et il ne bouge plus. Il sourit. Il ne dort pas, il est mort. C'est ainsi que, le 27 mai 1976, ce grand homme s'est éteint.

Le lundi, en ce 1er juin, ses funérailles ont lieu. Que de sympathies, de messes, d'affiliations, de couronnes de fleurs à ne plus avoir assez de places, il reçoit ! Trois prêtres concélébrent à la messe. Miguel et Nicole donnent les témoignages qui suivent.

Et Miguel de dire: *Cher Papa,*

Nous voici réunis tous ensemble près de toi pour une dernière fois . Les nombreux témoignages que tu as reçus durant ces trois jours sont comme le fruit d'une grande récolte.

Papa, dans le rôle que tu as joué au milieu de nous, hélas et injustement, je peux peut-être oser l'avouer devant nous tous réunis, tu as été le grand oublié. Mais,

Née en 1900

moi, je pense que tu as été le grand héros. Hélas, tu es celui qu'on apprécie une fois qu'il est parti.

Nous avons été gauches avec toi. Ton peu de paroles ont rendu nos communications difficiles. Dès le jeune âge, on ne sait trop pourquoi, une gêne maladroite nous empêche de communiquer. Puis cette gêne se transforme graduellement en reproches. Puis ces reproches se transforment en agressivité. Enfin, un jour, trop tard hélas, car la vie est si courte, nous nous sommes compris.

En ce qui me concerne, j'avais plus besoin de parler. Nous nous sommes compris et là, nous avons commencé vraiment à nous apprécier et à nous aimer.

Papa, je t'aime ... enfin j'ose te le dire, je t'aime. Et je le répète pour chacun de tes enfants ici présents. Il est tard peut-être pour te le dire, mais je suis fier aujourd'hui de m'en confesser publiquement, en mon nom et au nom de tous tes enfants.

Quand je t'ai vu ces trois derniers jours, j'ai eu de grands moments de tristesse, mais aussi de grands moments de joie, car tout autour de toi, je l'ai vu, il y avait un grand rayonnement. Tout cela, à cause de toi qui, avec Maman, ta compagne de presque cinquante-cinq années de vie humaine intense, avez engendré cette grande chaîne d'amitié et d'amour. N'est-ce pas là une grande consolation? Puis-je dire que c'est un peu un coin du ciel que tu nous as fait voir en partant.

Maman, soyez fière et conservez la grande sérénité qui vous a animée ces trois derniers jours. Papa est parti, mais il est toujours là, présent. Nos liens de famille se sont resserrés et plus forts.

Au revoir, Papa, nous sommes en paix, car nous savons que tu es toujours avec nous.

Et Nicole de lire également son témoignage:

Je me fais le porte-parole de toutes les jeunes filles qui ont eu un Papa qu'elles ont beaucoup aimé.

Papa, je ne t'ai jamais tutoyé parce que ce n'était pas la coutume, mais je crois qu'il n'est pas trop tard aujourd'hui, puisque tu nous écoutes sûrement.

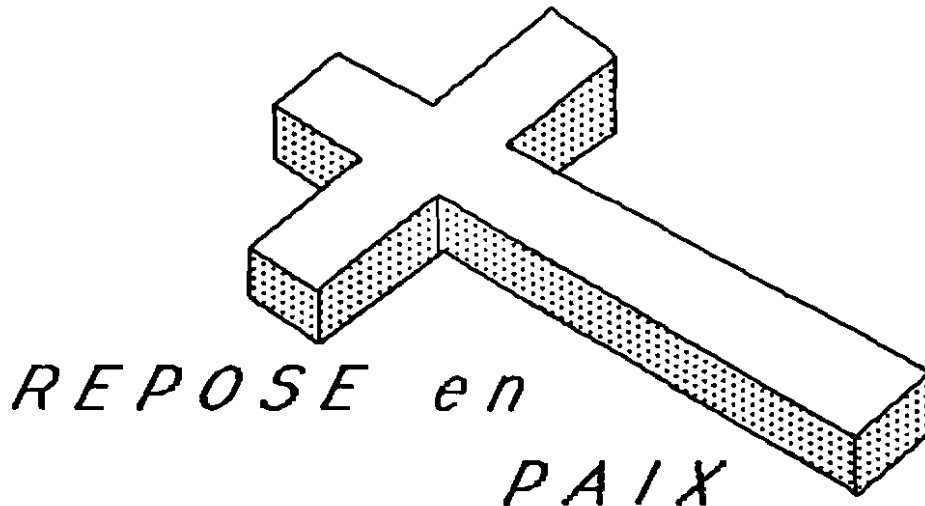
Lorsque je t'ai vu endormi pour toujours jeudi soir, ma première réaction fut celle d'un grand choc et aussi d'une grande tristesse. Pourquoi nous avais-tu déjà quittés? Il me semblait que j'aurais pu te dire en paroles combien je t'aimais. J'aurais pu jaser avec toi comme avec un ami, j'aurais pu te parler de mes joies, de mes peines, de mes problèmes, de mes "moments importants". Je n'ai peut-être pas su

Née en 1900

le faire, mais toi, tu nous as vraiment aimé. Tu nous as fait instruire, tu nous as tout donné, tu nous as comblés. Tu t'inquiétais de chacun de nous, tu voulais nous savoir heureux, tu nous vantais à toute ta grande famille, à tes amis et même aux étrangers. On était les plus beaux, les plus fins. Il y avait une gêne entre nous, mais tu t'es bien rattrapé avec les petits-enfants. Comme tu nous as aimés à travers eux, comme tu les as "mangés des yeux" et comme tu étais fier de les voir grandir.

On sait que la vie à deux est faite de hauts et de bas, mais heureusement, tu as eu la compagne idéale qui t'a toujours aimé et secondé. Tu nous laisses un héritage des plus enrichissants: l'amour filial. Je sais que tu seras avec Maman et avec nous tous pour toujours. Ne t'inquiète pas, nous tâcherons d'aimer Maman encore plus afin que tu sois encore aussi fier de nous que tu l'as toujours été.

Je t'aime Papa et je t'embrasse. Nicole .



XXVII. Seule.

Désorientée

Après tout ce qui venait de se passer, il fallait quand même me rendre à l'évidence. C'était la grande épreuve de mon existence. Me voilà seule. Un passé avec un compagnon, derrière moi , un avenir devant moi sans ce quelqu'un à qui je peux tendre la main. D'un côté, j'envisage la solitude, et d'un autre, je ne veux pas perdre mon courage. Il fallait bien qu'un jour ou l'autre, un des deux vive la séparation. Je ne dois pas perdre tout, parce que j'ai perdu la moitié de moi-même. Je dois me reprendre en mains. Il me restait moi-même et ma meilleure consolation: ma famille: mes enfants et mes petits enfants.



XXVIII. "Escapade en Orient".

Sans vouloir tout oublier et sur le conseil d'une de mes belles-filles, Pierrette, je profite de l'organisation, par Hydro-Québec, d'un voyage au Japon, pour envisager de laisser une certaine distance entre ces années d'attachement à un mari malade, sa perte et cette vie solitaire que je crois devoir maintenant vivre.

Le Japon.

"Escapade", cette dénomination du voyage ne pouvait pas porter un nom si bien approprié. Et le 5 septembre 1976, je "m'enfuyais" à bord d'un Boeing 747 d'Air Canada en direction de l'Alaska. Nous ne perdons pas le soleil de vue, durant les vingt-quatre premières heures de la traversée de la ligne internationale de changement de date. Au-dessus du Pacifique, avec ses trois cents passagers, le mastodonte nous porte durant cette longue traversée qui nous amène à une des plus grandes villes du monde: Tokyo.

Là, je visite le Palais Impérial, oasis de paix et de sérénité, Asakara, la joyeuse arcade, Nakamise, le centre le plus vivant de Tokyo. Les voyageurs séjournent à l'hôtel Okura pour trois nuits. Le cocktail de bienvenue n'est pas encore terminé qu'un somptueux dîner nous est servi, un peu comme tous les soirs où nous irons dans divers restaurants. En même temps, nous assisterons à des jeux, des danses et nous terminerons les soirées dans des théâtres comme celui de Kokusai.



Le lendemain, 8 septembre, nous réserve une excursion à Nikko. La beauté de la campagne et des montagnes est comme une fête pour nos yeux qui ont peine à tout voir. En cette même occasion, le merveilleux sanctuaire Toshogu, Yomeimon Gate et

le lac Chuzenji font chacun parties de cette visite.

Le 9, on se dirige vers l'ancien Cap de Kamakura où se trouve le célèbre Bouddha qui siège là depuis sept cents ans. Nous apprécions la croisière sur le lac Makone près de la vieille ville d'Odakara. Dans le calme environnement du Parc national, nous passerons la nuit à l'hôtel Kowaki. Le soir, on ne manquera pas de nous revêtir du kimono traditionnel que nous tendent de très habiles habilleuses qui s'empresment même à nous aider à faire les boucles dans nos dos.

Dans la journée du dix, une nouvelle expérience nous attend. Nous allons voyager dans un train à grande vitesse atteignant jusqu'à 125 milles à l'heure, lequel train, nous conduit à Atami pendant que nous profitons d'un buffet. Les temples imposants, les palais et leurs jardins superbes attestent de la gloire et de la splendeur de cette ville historique. Nous assistons à la cérémonie du thé, pendant que les fleurs nous sont offertes et que la musique, les danses et une comédie traditionnelle nous laissent le souvenir d'un spectacle qui nous est demeuré inoubliable.

Les restaurants qui nous sont choisis, sont de grandes salles avec théâtre où des dîners de premier ordre, nous sont servis. Tous sont aussi bons les uns que les autres. Que dire du service d'hôtellerie? Jamais, nous n'avons eu à nous occuper de nos valises qui sont déposées, chaque fois, à la porte de notre chambre. Tout y est d'un ordre mécanique. Ce matin, après le déjeuner, nous faisons une tournée de Kioto, ville classique japonaise. Le vieux palais impérial, les temples bouddhistes de Kinkakuyi comme celui de Todaiji, le château Nijo, la plus grande statue de bois de Bouddha du Japon pesant 450 tonnes et dont la taille d'un seul de ses doigts est de celle d'un homme. Autant de choses qui ont frappé mon attention au milieu de ces mille lanternes de pierre que j'aperçois encore.

Formose

Le 12 septembre, nous partons pour Taipei et cap sur Taïwan (Formose). Le Grand Hôtel, qui nous héberge, est magnifique par sa construction et est un des plus majestueux du monde. Situé au centre-ville, il m'a apparu des plus féeriques sous son éclairage, lorsque regardé du haut de la colline. Ses colonnes, comme ses rampes d'escaliers toutes de marbre me semblèrent encore plus belles que celles de l'Opéra de Paris. On verra le Square Prudential, le temple des martyrs avec son changement de la garde et le musée du grand Palais où peuvent être admirés des trésors chinois, vieux de cinq mille ans. Le marché Haggler nous laisse découvrir ses antiquités et pas loin nous mangeons dans un fameux restaurant circulaire où nous pouvons voir le chinois typique passer ses soirées.

Née en 1900

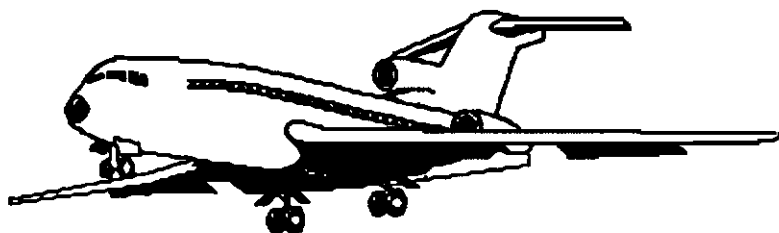
Hong Kong

Le voyage avance et je ne me lasse pas d'admirer le grandiose de ces villes orientales très américanisées qui gardent en même temps un cachet de raffinement différent du nôtre. Pour la dixième fois, nous reprenons un avion et nous nous envolons vers Hong Kong. A chaque fois, on nous décore d'une orchidée de bienvenue. A chaque personne, on présente la petite serviette mouillée pour le visage et les mains. La boisson, à partir de l'apéritif d'accueil jusqu'au cognac final, coule en abondance.

Ne fusse que pour les curieux, je vous nommerai encore quelques noms semi-exotiques comme Wan Chain, Tiger Palm Garden, Peak Tower. Vous vous sentirez, comme moi, écrasé par la majesté de Hong Kong comme je l'ai été par la densité de cette ville si populeuse.

Le lieu, de même que la saison ne devraient pas nous laisser ignorer que nous approchions de la mousson. (Ce qui apporte parfois des orages féroces et des vents prodigieux) Et ce soir-là, vers 23 heures, on nous a sommés de quitter rapidement le restaurant tournant pour rejoindre notre hôtel. On craignait que la tour ne soit emportée. Les autobus, pas plus que les taxis, ne voulaient rouler. Nous étions pris entre les eaux, dévalant de la colline environnante, qui envahissaient les trottoirs, et celles du mur de pluie poussé par le vent, qui nous flagellait le visage. C'est de peine et de misère que nous sommes parvenus à notre hôtel situé qu'à un seul coin de la rue où nous étions. Ce fut la peur de mon voyage. Impatients, c'est avec soulagement que les hôtes furent heureux de nous accueillir de nouveau.

Si proches, nous ne pouvions manquer de jeter un coup d'oeil sur la Chine et on nous amène à la frontière. Nous sommes de retour pour un souper dansant au Super Club Eagle's Club au sommet du Hilton.



Thaïlande, Malaisie et Hawaï.

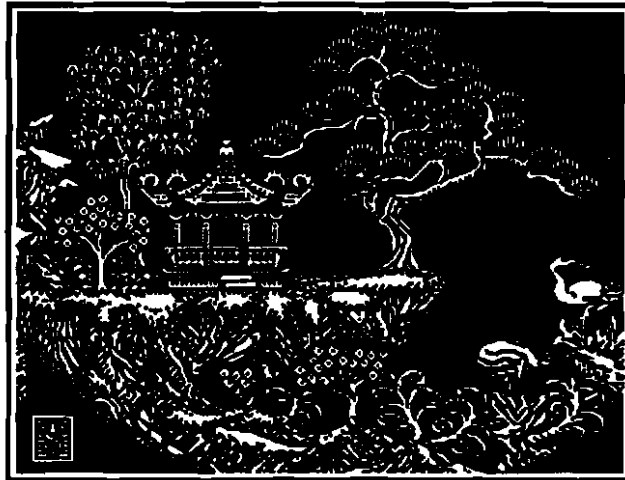
Le lendemain, le 19, on reprend l'avion pour Bangkok. Ce sont trois nuits que nous passerons au Buset Thabi Hotel. On aura droit à une croisière. Comme toujours, nous sommes gâtés. Si les papilles gustatives profitent des bars ouverts comme des repas gastronomiques, nos lignes s'arrondissent dangereusement. Je n'ai guère le temps

Née en 1900

de me préoccuper si ce n'est de ces entourages mirifiques de Singapore, de son jardin botanique, de sa maison de jade et de son spectacle malaysien.

Notre séjour au Japon étant terminé, nous disons adieu à l'Orient, et avec ma compagne, nous laissons nos compagnons qui, eux reprennent l'avion pour Montréal via Los Angeles. Nous, nous embarquons pour Hawaï. Et au milieu de toute une féerie, je me revois durant quatre jours à Hawaï et sur ses îles.

Pour ne pas trop allonger ce récit, je vous laisse imaginer toutes ces beautés, qu'il me serait trop long de vous décrire. Je suis sortie, de ce voyage si grandiose, comme d'un rêve et, je souhaite à tous de faire une si belle randonnée. Montréal m'a revue le 26 septembre 1976.



XXIX. Une toute autre vie.

De retour.

Welly n'est plus. Son départ ne doit pas être une occasion de refoulement sur moi-même. Je garde le souvenir perpétuel des nombreuses années passées avec lui. Sans cesse, sa pensée m'accompagne. Je suis sûre qu'il a approuvé cette attitude de coupure et que du Haut du Ciel, il me regarde.

Je demeure à la Résidence St-Laurent durant toute l'année qui suit. Je me sens bien. Cependant, je trouve que le lieu est difficile d'accès et que le service d'autobus comme celui du métro sont éloignés de la Maison.

J'apprends qu'à Outremont, on construit une maison pour personnes âgées autonomes. Je réserve et, je décide, pour les quelques mois qui permettront la construction du "Manoir", de déménager mes pénates chez mes enfants et de partir en voyage.

La Grèce.

Je ne voudrais pas vous ennuyer avec mes voyages. D'ailleurs, je m'évertue à ne vous laisser que soupçonner les beautés et les grandeurs que j'ai vues.

Et c'est avec ma compagne habituelle, Jeanne, que nous nous mettons en route pour la Grèce. Si Athènes et les villes environnantes nous laissent voir de belles choses que dire des "Météors" Il nous faut dix heures d'autobus pour s'y rendre. C'est une merveille de la nature.

L'ensemble forme un groupe de rochers très abrupts. Frappés par le soleil, ils laissent surgir, de leurs tailles imposantes, tantôt des angles sombres tantôt des angles multicolores. On les voit couronnés de monastères et de couvents où séjournent des religieux. Ces derniers les ont construits au deuxième siècle de notre ère. On dit qu'il y en a eu près de vingt-quatre. On a de la difficulté à s'imaginer comment, la première fois, ils ont eu accès à ces sommets. Le plus élevé est à 630 mètres au-dessus de la mer. Depuis 1922 seulement, les pèlerins y ont accès par les 190 marches qui y ont été sculptées. Ces escaliers, qui encerclent les rochers, mènent aux temples dans lesquels on conserve, dans des reliquaires sertis d'or et de pierres précieuses, les restes de quelques-uns de ces saints religieux. Des peintures, des fresques, des épitaphes et même des oriflammes brodées d'or parent les lieux. Les églises cruciales, en marbre, dominées par leur coupole, donnent l'impression d'un lieu d'ascèse. Quel souvenir de cette belle randonnée!

Une mésaventure dans une aventure.

En voyage, il y a parfois des déboires. Je suis, avec ma compagne et quelques personnes moins âgées. La compagnie nolisée, qui doit nous amener pour une croisière de cinq jours sur les îles grecques, a accueilli trop de passagers. Nous sommes désignées, avec quelques autres passagers, pour être transférés dans un autre bateau plus petit. On nous assure que nous allons être aussi bien traités et qu'il y aura autant de confort. N'y croyez pas.

Les problèmes ont vite surgi. Deux jours après, non satisfaits de leurs promesses, on signe une pétition afin de protester de l'ambiance et du mauvais service. Même, la veille de la fin de cette supposée randonnée, on nous avertit que nous devons retourner plus vite vers Athènes. Vers minuit, on sent le bateau changer de direction.

Le matin, le Capitaine nous dit qu'il y aurait du danger à traverser les Dardanelles où se trouvent un couloir étroit et un pont-levis. Toujours dans la mer Égée, on nous amène sur les côtes de la Turquie et dans un port quelconque. Ces deux pays étant toujours en guerre, on nous enlève nos passeports. Sur terre, il n'y a presque rien. Il y a bien un pauvre restaurant où personne ne veut entrer et où quatre pouces d'eau couvrent le plancher à la grandeur. Sur le bateau, nous avons à peine déjeuné d'un petit pain et d'une tranche de fromage. On se réfugie sur un vieux banc aux quatre vents où le froid nous pénètre intensément. A l'unique téléphone, chacun se relaye pour essayer de noliser l'autobus qui pourrait nous ramener à un port d'attache. Ce n'est que vers quatre heures que le transport attendu est là. Tout ce temps, nous sommes sous les regards de ces militaires qui, baïonnette au fusil, nous surveillent. Enfin on nous remet nos passeports et nous partons. Une d'entre nous pleure. Et, une bouteille cachée dans une de nos malles, passe de bouche en bouche, à même le goulot et verse dans nos gosiers quelques gouttes de ce spiritueux réconfortant qui nous réchauffe.

On aurait pu y passer la nuit. C'était notre peur. Nos misères ne sont pas terminées. On nous amène à Alexandropolis pour y prendre un petit avion qui doit nous ramener vers les nôtres que nous avons quittés depuis déjà 96 heures. Les douaniers turcs ne se soucient pas de tout ce qui peut nous arriver. On nous offre à manger un morceau de pain avec du fromage et un piètre café froid.

A minuit, à notre hôtel, notre groupe attend notre arrivée. Nous croyant heureuses et dans leur enthousiasme de notre retour, ils nous offrent des fleurs et nous applaudissent. La chaleur de leur bienvenue mêlée à la joie de les retrouver, provoquent, chez nous, une émotion qui nous amène à verser de chaudes larmes. Nous leur racontons nos mésaventures.

Née en 1900

Plutôt par compensation que par compassion de la peine que nous avons éprouvée, la compagnie Delta nous envoie, l'année suivante, un dédommagement de six cents dollars.

*Le temps des larmes passent
emportant quand même nos déceptions
si ambiguës soient-elles.*

La Californie.

On ne se guérit pas de partir en voyage, même, si on a vécu de dures expériences. Je veux aller en Californie et je suis seule. Enfin, deux personnes se rallient à mon idée. Nous nous appelons "les trois mousquetaires". Et nous voici partis.

A notre descente d'avion, une voiture nous attend pour cette visite d'un mois à travers Los Angeles, San Francisco, San Diego, enfin toute la côte ouest des États-Unis. Monsieur Berthiaume, notre compagnon unique, connaît bien la région, de sorte que Cécile et moi nous laissons flotter les "rênes". Une quatrième personne de la Californie vient se joindre à nous. Le voyage à quatre devient encore plus intéressant.

Il fait bon visiter encore une partie de la planète. En certaines circonstances, c'est très surprenant de retrouver, par un hasard curieux, une amie d'enfance que je n'ai pas rencontrée depuis soixante-dix ans. Dans le même édifice que moi, il est hors de l'ordinaire d'entendre deux personnes parler d'un lieu aussi inconnu que Lambton. Et pourtant, lorsqu'elle m'a dit qu'elle était née sous le même clocher que moi, je n'ai eu qu'à lui dire qu'elle s'appelait: Germaine Fournier. Son nom m'est sorti de la mémoire, frais comme si j'avais parlé avec elle la veille. Comme le monde est petit, n'est-ce-pas ?

Une amitié qui se prolonge.

A la suite de ces retrouvailles, nous nous sommes retrouvées quelquefois ensemble pour d'autres voyages. L'estuaire du St-Laurent, Rivière-du-Loup et Trois-Pistoles sont autant d'endroits où nous avons fraternisé durant une de nos croisières.

Quel spectacle magnifique, de voir ces baleines, mesurant parfois cent trente pieds et pesant près de trente tonnes qui, se déplacent majestueusement dans les eaux sombres et profondes du St-Laurent. Les rorquals et les marsouins blancs se voient. Les baleines bleues, parmi les plus grands cétacés qui n'aient jamais existé, m'impressionnent.

C'est en une autre occasion que nous sommes allées admirer le déploiement de ces grandes oies blanches qui volent et s'envolent autour du Cap Tourmente lors de leur pérégrination vers les pays du sud. Quel beau spectacle !

Les paysages des rives du St-Laurent comme ceux des rives du Saguenay ne cessèrent de nous tenir attentives durant les heures d'ensoleillement de ces trois jours de croisière. De plus, les spécialistes du Service canadien de la faune et des pêcheries d'Océan-Canada nous ont aidés à découvrir, par leurs conférences avec diapositives, beaucoup de richesses insoupçonnées et pas toujours visibles.

L'agilité de notre âge ne fut pas discutée, lorsque, pour atteindre le pont de notre bateau qui était ancré à marée basse, nous avons dû "escalader" son flanc. Le seul moyen d'y parvenir était une échelle de douze barreaux de fer à intervalles de dix-huit pouces chacun. Ce qui n'était pas facile pour nous. Il y avait bien, en bas, deux gros messieurs qui nous surveillaient, mais lorsque le fou rire me prit à la dixième marche, il s'avéra difficile de rendre le pied à la onzième marche. Ce rire, presque à gorge déployée, me rendait la tâche presque impossible à poursuivre. Et le secours est vite venu pour me sortir de cette impasse. Trois compagnes ont aussi vécu cette aventure.

Le piquant d'un voyage fait le charme et la gaieté d'une randonnée.

"L'humanité est égarée dans son universalité."

Voyage à New-York.

Ma fille, Nicole, demeure à New-York depuis son mariage avec son Américain, Dave. Il m'est arrivé d'aller leur rendre visite plusieurs fois.

Un soir, nous nous promenions tous les trois en voiture. Dans le calme de la soirée, un moment de silence me permet de laisser couler mes pensées tout en regardant le firmament de la campagne new-yorkaise et j'aperçois la lune. Sans trop y penser, je me mets à chanter une chanson de mes vingt ans intitulée: Pierrot et Pierrette. Le refrain commençait par ces mots: "Je voudrais la lune..."

—Maman, de me dire mon beau-fils, vous chantez?

—Oui, quelques fois.

—J'aimerais vous enregistrer. Demain, je pourrais louer, à New York le studio d'enregistrement où j'enregistre souvent.

Dave a gagné sa vie à faire des commerciaux pour plusieurs compagnies. Nicole également mais, à Montréal où elle chantait presque chaque jour dans les

Née en 1900

années 1960 à 1980. C'est d'ailleurs dans une de ces occasions que lui et elle se sont rencontrés et se sont connus. Nicole parle parfaitement anglais puisqu'elle a étudié pendant plusieurs années aux États-Unis avec Suzie et Serge. De plus, revenue au Canada, elle a obtenu son baccalauréat en musique. Donc, toutes des qualités qui ne pouvaient que se marier avec celles de Dave.

Pour faire une histoire courte, il engage le meilleur accompagnateur et nous enregistrons deux cassettes de chansons. Également, il grave quelques unes de mes récitations. En même temps, il profite de l'occasion pour enregistrer sa mère qui chante très bien.

Trois jours plus tard, dans leur grande et belle maison, ils invitent une trentaine d'amis qui comprenaient bien le français et Dave leur fait entendre le résultat de nos enregistrements. A cette occasion, ils offrirent aux deux mamans une belle gerbe de fleurs.

Chacun des enfants gradent précieusement la cassette d'enregistrement que je leur ai donné .

9 septembre 1984.

Le Pape est arrivé! Jean XXIII est précédé de la belle colombe symbolisée par des centaines de jeunes filles vêtues de blanc. Paisibles et légères, elles paraissent, comme dans une envolée, s'élever dans le mystère de la Célébration.

Le souvenir, que je garde de cet homme, est celui d'un Pape robuste, plein de bonté, de charme et d'autorité. La fatigue ne l'accable pas même après cet épuisant voyage au Canada. Quand je le voyais sur le podium, je le croyais comme miraculeusement suspendu dans le ciel bleu.

Le Pape est arrivé: Vive le Pape !

Le Manoir Outremont.

1991, depuis déjà quatorze'ans, j'habite au Manoir de Outremont. Je suis heureuse de vivre au milieu d'aînés. Très active dans ce milieu, je participe à tout ce que propose le Club socio-culturel. Chaque année, je profite des quelques voyages d'un jour, par exemple, la visite du planétarium et des musées des alentours, les excursions pour aller aux pommes ou pour assister à une partie de blé-d'Inde ou pour aller manger à la cabane à sucre. C'est durant une de ces randonnées que j'ai eu l'occasion de rencontrer une amie avec qui j'avais fréquenté le couvent de Lambton. Il y a une quarantaine d'années de cela , j'avais assisté au mariage de sa fille.

Pour tenir mon esprit en alerte , malgré mes quatre-vingt-onze ans, je joue au

Née en 1900

bridge trois ou quatre fois par semaine. Cette année, j'ai cédé, à une plus jeune, ma place de directrice de chant à la chapelle. Ce que je faisais depuis quelques années.

La fête des cousins Gagnon.

C'est en 1984 qu'on a tenté de regrouper les gens des familles Gagnon issues de Lambton. Ce sont deux nièces, Mariette Labbé et Jacqueline Bureau qui en ont eu l'initiative. De toutes les familles des descendants de Gagnon, nous nous sommes retrouvés près de soixante-quinze, frères, soeurs, beaux-frères, belles-soeurs, neveux, nièces, etc. Trois survivantes de la famille initiale: Bertha, Alphena et Doréa étaient présentes. Bertha, une des plus vieilles de la famille des Gagnon, a fait un hommage posthume à ses parents durant la messe à l'église paroissiale de Lambton. Et durant le grand souper de cette soirée des retrouvailles, la joie a éclaté au milieu des danses et des histoires à raconter. Quel plaisir!

A "Joie de vivre".

En ce mois de septembre 1985, on demande aux gens de la maison de représenter le "Manoir" à la télévision, au programme "Joie de vivre". Je me joins au groupe. Sans doute, intéressé par ma longévité et par l'expérience d'une vie assez remplie, l'animateur, Pierre Paquette, m'interviewe et me questionne sur mes aventures avec mes douze enfants et mes nombreux déménagements.

Je peux dire que les spectateurs ont eu l'esprit tenu en alerte par la récitation qu'il m'a été demandé de "déclamer" comme nous disions dans notre temps. Tous ont été charmés autant qu'ils ont été surpris par la qualité et la longueur du récit du "Pêcheur de Pâques" de DeLaPorte. J'ai bien eu une petite hésitation, mais cela était due au fait que le superviseur m'avait demandé de le raccourcir.

Il faut bien dire les choses comme elles sont. Je dois vous avouer, pour ne pas vouloir paraître orgueilleuse, que beaucoup de personnes m'ont adressé des félicitations. Plusieurs ont pris la peine d'utiliser l'interurbain pour manifester leur fierté de m'avoir vu et entendu, et aussi d'avoir pu apprécier mes travaux de peinture, d'émaux et de céramique que j'avais apportés pour être présentés à la télévision. Ce soir-là, le téléphone n'a pas dérougi.



Le fruit d'une vie.

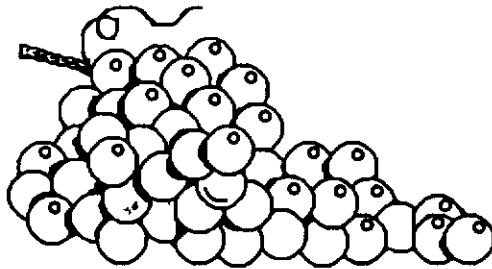
Une amie intime, en qui j'ai confiance et à qui j'ai fait lire les cent premières pages de brouillon de mes mémoires, me disait, et je cite:

— Pour résumer toutes les louanges que je veux manifester à ton égard, j'oserais emprunter les paroles qui suivent: "tu es la femme forte" de l'Évangile. Tu me parles quelquefois de l'attention que tes enfants t'apportent et des joies qu'ils te font. Ils sont, je crois, fiers d'une maman qui s'est dépensée sans compter pour eux.

C'est vrai, tous mes enfants sont généreux et remplis d'attention à mon égard. J'en suis fière et je goûte le bonheur qui me rend heureuse. Dieu soit loué.

Ce temps paisible que je vis maintenant, me permet de me rappeler les réminiscences de chacune des joies de leur enfance, de leur jeunesse et de leur vie d'aujourd'hui. Je me nourris d'espairs nouveaux. Que le Seigneur me fasse vivre ces 365 jours par année autant qu'Il lui plaira: un jour à la fois.

Etre vieille pour moi, c'est simplement être jeune plus longtemps.



Une sympathie refusée.

Quand nos beaux-enfants ont eu la douleur de perdre leur père ou leur mère, mon mari et moi, nous nous sommes toujours fait un devoir, autant que nous le pouvions, de leur apporter consolations et sympathies dans le deuil qui les accablait.

Personne ne nous aurait privés d'une telle occasion. De cela, nous n'en avons aucun doute et le contraire était même impensable. Pourtant, il faut bien que l'exception confirme la règle.

La mère, d'une de mes neuf belles-filles que j'ai eues, décède un beau matin, suite à une assez longue maladie.

Je suis une belle-mère . Quelle réputation ne nous a-t-on pas faite quelquefois? Elle peut-être parfois humoristique, on en rit, mais, par contre, quand elle se fait cruelle, c'est triste. Pourtant, pendant les trois mois qui ont précédé la fin de la vie de la mère de ma belle-fille, Marthe (pour ne pas la nommer), chaque semaine, je me faisais un devoir de demander des nouvelles de sa chère Maman.

Et voila, que ce beau matin, en lisant le journal du dimanche, nous apprenons la nouvelle de la mort d'une certaine Madame Cournoyer de Sorel. En lisant le prénom et les informations qui sont jointes à la publication, je reconnais la mère de Marthe. Pourtant, je n'ai pas été informée de sa mort. Je suppose qu'elle est morte dans la nuit et que déjà le salon mortuaire a pu publier la nouvelle avant que mon fils ne m'en informe.

Vite, le téléphone se met en branle. Il y a assemblée de famille. Nous causons de fleurs, de condoléances, de visite au salon mortuaire, etc.. Anxieux, nous attendons de recevoir la nouvelle d'une minute à l'autre en même temps que nous nous promettons de porter nos plus beaux atours afin d'assister honorablement aux funérailles.

Toute la journée, nous sommes à l'écoute d'un silence qui se prolonge. A l'heure du souper, nous entendons dire par quelqu'un que Gaston, mon fils, a été de passage à Montréal et que, dans l'après-midi, il a mis au courant deux couples d'oncles et de tantes et qu'il leur a même dit de venir faire une visite à la famille Cournoyer de Sorel. Et pourtant, nous, moi, sommes sous la loi du "cadenas".

Y a-t-il une insulte plus grande que celle-là? Non. Pourtant, ma belle-fille a deux frères qui sont prêtres. Ont-ils essayé de les dissuader, de l'affront qu'ils faisaient, elle, à sa belle-famille, et lui, à sa famille? Je l'ignore. Pourtant, ils l'ont fait, ils nous ont ignorés, ils nous ont insultés. Moi qui croyais une façon d'agir plus élégante.

Née en 1900

La charité chrétienne, où est-elle dans tout cela? On ne nous a même pas laissé témoigner que nous les aimions en leur apportant notre sympathie. C'est une épine au coeur de ma vie qui ne m'a jamais fait plus mal. A-t-on eu peur de détruire cette si mauvaise réputation qu'on a faite des Gagnon à Sorel? Pourtant, des gens de Joliette qui étaient venus au salon funéraire lors de la mort de Welly ont été surpris de la "gentillesse de Madame Gagnon" qu'ils ne connaissaient que par les dires d'une certaine Marthe.

Ce serait simple de paraître généreux, de passer outre au récit de ce triste événement, de cacher la vérité. Non, me contraindre à l'enfouir dans l'oubli, je ne le peux pas.

Je me permets ici d'écrire les mots de son oncle Cournoyer, curé de Bedford, ces simples mots qui voulaient tout dire: "Quelle chanceuse, cette fille, d'avoir marié un si bon garçon."

Comme tous les sujets de mes écrits sont fidèles et se veulent véridiques, je le fais comme tout le reste, sans arrière-pensée.

Il y a des jours où l'on voudrait laisser passer le temps

Et recommencer le temps passé.

Décès de Jean-Luc.

Les Mamans qui ont vu mourir un enfant savent bien quel déchirement elles éprouvent. Toutes s'accordent à dire que c'est un morceau d'elle-même qu'elles perdent en perdant un enfant, même s'il a un certain âge. J'en ai déjà perdu deux, je comprends.

Jean-Luc, depuis déjà six ans, subissait les attaques d'un cancer qu'il avait crû dominer. Mais après cinq ans de répit, le mal refait surface. A sa première apparition, il avait subi l'ablation du larynx avec la perte des cordes vocales et une cruelle chirurgie qui avait étendu son scalpel jusque dans les muscles de ses épaules. La douleur, la souffrance et, le silence même ne l'ont pas abattu. Au contraire, il s'est astreint, sans aucun appareil, à réapprendre à parler, ce qui n'est pas une mince affaire pour ceux qui ont connu l'opération des laryngectomisés.

Il n'a pas voulu se fermer sur sa maladie. Il a constaté que d'autres avaient subi le même sort que lui. Il ne s'est pas apitoyé sur lui-même, il s'est tourné vers l'Association des opérés du larynx et il leur a apporté son aide. Il est même devenu le trésorier de l'Association de la Province de Québec. Il ne comptait pas les visites aux nouveaux opérés pour leur apporter, et son exemple et son encouragement.

Née en 1900

Après un peu plus de cinq ans, la maladie semblait l'avoir oublié. Elle est revenue comme une traîtresse. La souffrance s'est emparée de lui et ne lui a laissé que peu de répit. Pourtant, il continuait sa vie. La mécanique a été sa passion. Il ne pouvait difficilement dire non à ses amis et aux gens de la famille. Les petits bobos de leur véhicule, comme les plus gros, étaient réparés.

Il avait la passion des cartes comme la plupart des membres de la famille. Et c'est presque deux semaines avant sa mort, une fois à l'hôpital, qu'il a renoncé à son "Bridge" qu'il venait jouer chez moi avec sa Monique qu'il chérissait tant et qui le lui rendait bien. Pourtant, c'est lui qui parlait à Monique de venir jouer aux cartes "avec Maman", car il disait: "nous ne l'aurons pas toujours". Mais à un moment donné, il a fallu qu'il se rende à l'évidence.

Il est épouvantable de tant souffrir lorsque l'attache à la vie et une maladie sournoise luttent l'une contre l'autre. Il est affreux de voir une douleur si grande s'acharner sur quelqu'un. Et la mort a eu gain de cause. La victoire du cancer, de ce mal qui terrasse tant de monde, l'a emporté en ce jour du 5 février 1988.

Le jour des funérailles, comme ceux qui les précèdent sont des occasions de recevoir et de témoigner de la sympathie à ceux qui perdent un être cher. Je remercie tous ceux qui l'ont fait pour Jean-Luc.

Même si c'est un peu long, je ne peux pas ne pas vous transcrire les témoignages de deux mes fils, Alban et Miguel, en cette occasion. Voici celui de Miguel.

Cher Jean-Luc

Au nom de tous ceux qui sont ici, je veux te dire que je me souviens de toi. Je me souviens de toi comme d'un homme au génie inventif extraordinaire, le "patenteux" de la famille. Ton ingéniosité a toujours émerveillé ta famille et tes amis. A travers toute une série d'aventures, ta vie a été remplie de péripéties toutes à la fois plus intéressantes et plus palpitantes les unes que les autres.

Aussi loin que mes souvenirs peuvent me reporter, je me souviens du désespoir que tu causais à Maman en t'ingéniant à défaire et à reconstruire les désormais célèbres cadrans "westclock" A dix ans, tu patentais déjà ta première voiture à quatre roues "home made"

A ton ingéniosité, tu joignais cet esprit d'aventures qui a toujours caractérisé ton action. Agé d'à peine neuf ans, tu trouvais l'audace d'entraîner tes deux jeunes frères, Alban et Laurier, de sept et six ans, dans la fuite du pensionnat du couvent de St-Ephrem dans lequel nos parents vous avaient placés pour l'année scolaire.

Née en 1900

Toute ta jeunesse se passa d'une invention à l'autre, mieux, d'une aventure à l'autre. Je me rappelle du "Ice Boat" que tu nous avais patenté et dans lequel tu promenais fièrement les membres de la famille sur le Lac Champlain à une vitesse folle atteignant parfois les quatre-vingts milles à l'heure. Te rappelles-tu de cette fois où tu nous étais revenu tout transi, presque dans une enveloppe de glace, après avoir survolé une flaque "absente de glace" et cela à plus de deux milles de la maison paternelle sur le Lac Champlain. La griserie de la vitesse t'avait sauvé la vie.

Te rappelles-tu aussi de l'histoire de cette machine infernale que tu inventas avec un ancien moteur de moulin à laver et que nous appelions bien affectueusement "pétoire" à cause des pétarades dont elle faisait entendre les échos dans les rues de Venise en Québec? Il y en eut tant et tant.

Aux membres de la famille qui te chérissaient bien, puis-je leur rappeler tes participations dominicales aux courses de "stock Cars" avec multiples carambolages, ta carrière de jockey avec Newport Bruce, Red Flare, et MarilynLady, et tes courses de yachts sur les lacs des Cantons de l'Est?

Ta carrière de chauffeur de camion a débuté alors que tes yeux dépassaient à peine le volant. (Je me rappelle que tu lisais tout en conduisant) A vingt ans, ta rage de vivre et ton énergie nous avaient permis de constater toute une série d'expériences toutes plus intéressantes les unes que les autres.

Et ça continue

La maladie qui te minait depuis quelques années n'a jamais su détruire cette inépuisable énergie qui t'animait. On venait à peine de t'enlever les cordes vocales que tu devenais l'un des membres les plus actifs de l'Association des laryngectomisés. N'as-tu pas été réélu trésorier de cette association humanitaire alors que tu étais mourant? Je sais pour te l'avoir entendu dire que tu visitais à l'hôpital plusieurs fois par mois des patients qui venaient de subir comme toi la douloureuse opération.

On voyait dans tes yeux la bonté qui en émanait. Tu étais toujours prêt à aider les autres. Et tu en faisais tant, que tu n'as jamais eu, je crois, le temps de dénigrer les autres.

Ne fus-tu pas un authentique adepte de la course de moto-neige.? Tes meilleurs amis se rappellent à jamais ces longs périple à travers les sentiers tortueux de la province qui t'ont conduit de Laval au Lac St-Jean. Je puis dire sans crainte de me tromper que plusieurs ne se seraient jamais lancés dans ces aventures sans la calme assurance de ta présence. Car Jean-Luc n'était jamais mal pris, lui qui trouvait toujours la solution aux problèmes multiples qu'entraînent nécessairement de tels voyages. J'ai senti dans les regards de ces amis, les liens d'amitié profonde qui se

sont tissés avec les Nelson, les Richard, les Robert etc , pour n'en nommer que quelques-uns qui sont venus te saluer une dernière fois sur cette terre.

La maladie n'a pas su t'empêcher de réaliser le grand rêve que tu as si longtemps caressé, à savoir le montage "Pièce par pièce" d'une voiture Jaguar 1952 authentique , à même un "Kit" importé des États-Unis. Il y eut aussi cette fameuse Mercédès coupé 19dont tu étais si fier et encore remontée par toi de toutes pièces.

C'est cette passion de l'auto, d'ailleurs, qui te conduisit directement à l'amour de ta vie. Un jour que Monique se trouvait en panne dans un stationnement souterrain, elle fit appel à l'amabilité et au dévouement d'un bon samaritain pour se faire tirer d'embarras, en occurrence , par Jean-Luc. Cette rencontre, un peu fortuite, fut à l'origine d'une merveilleuse aventure d'amour qui s'est poursuivie sans interruption jusqu'à ce jour. Je te remercie, nous te remercions, Monique, pour le grand amour et le grand réconfort que tu as apportés à ton Jean-Luc et à ses enfants: Michel, Carole et Jean-Luc Jr. Nous sentions que vous faisiez véritablement un couple dans le sens le plus humain et le plus profond du mot. Vous partagiez les mêmes buts, les mêmes ambitions, le même amour et les mêmes passions. Votre union restera pour chacun de nous un exemple remarquable d'un amour rempli de tendresse et de dévouement l'un envers l'autre.

Et voici le témoignage d'Alban.

Mon cher Jean-Luc,

A la suite de ta vie, surgit de nos coeurs ,un grand mot: Merci! La liste des services rendus à l'un et à l'autre demeure longue.

D'un autre côté, combien parmi nous aimerions hériter de la transmission de tous les dons que tu possédais. Il me semble injuste de perdre tant de talents. Tels ne sont pas les desseins de Dieu. Chacun doit cultiver son jardin.

Un vide se crée par ton départ pour l'au-delà.

Si nous nous agitons dans nos préoccupations , nous te demandons de te "préoccuper" auprès du Seigneur de chacun de nous un peu comme tu le faisais pour chacune de nos petites misères mécaniques.

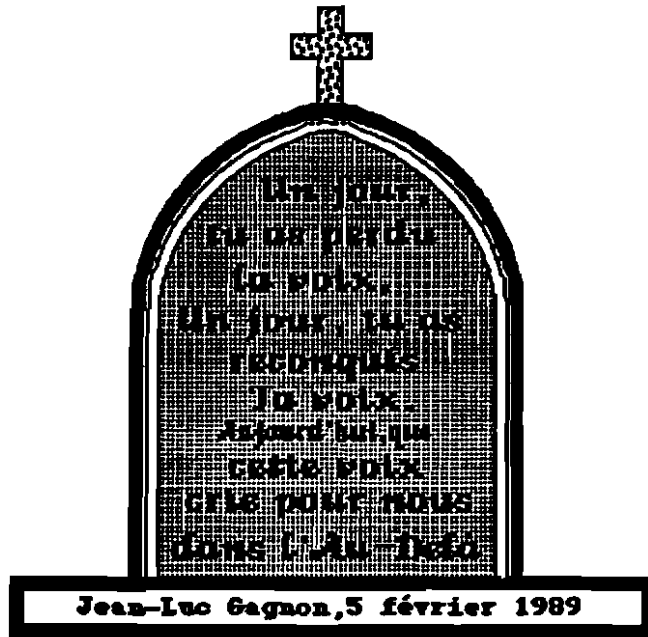
Sache que si nous semblons t'oublier, ce n'est pas de l'ingratitude mais nous sommes comme le vent qui agite les flocons de neige de nos vies. Nous oublions que ,comme toi, nous allons vers l'au-delà et que nous aboutirons nous aussi vers toi et vers le Seigneur.

Tu as rejoins toute la kyrielle des générations qui nous ont précédés et parmi

Née en 1900

ces connaissances: nos deux petites soeurs que certains n'ont jamais connues, des oncles, des tantes, les grands-mères, les grands-pères et surtout te revoilà avec Papa, notre Papa, ton compagnon de courses de chevaux, notre joueur animé de bridge, comme toi.

Dans l'attente de notre fin de vie, nous te demandons d'être auprès de L'Éternel notre émissaire et notre intercesseur.. Nous pourrions écrire sur ton épitaphe:



Jean-Luc va vers le repos éternel et donne-le à tous ceux qui l'accompagnent de leur souvenir. A D I E U ☠

Depuis, tous les dimanches, je sais qu'une femme au regard doux se dirige vers le Columbarium de Laval pour y apporter la fleur du souvenir à l'être qui lui apporta tant de bonheur dans sa vie.

Mourir, c'est cesser de souffrir.

Mourir, c'est vivre mieux, c'est guérir.

Mourir, c'est aller là-bas

Où le Seigneur vous tend les bras,

C'est voir le merveilleux.

La fête des mères.

Il est minuit, me voilà seule. Quelle belle journée! En combien d'occasions ai-je eu ce même bonheur? Ma table est couverte de cadeaux, de gâteries et de cartes de souhaits. Mille et une choses qui sont comme enfouies dans une boîte de fantaisies bien conservées. Tout mon monde m'a entourée même ma Nicole qui, de New York, m'a téléphoné. Et justement sa petite lettre m'est parvenue hier. Et une parmi toutes les autres de la maisonnée, si courte soit-elle. Émue, je la reprends de ma main presque tremblante et je réécrit ses mots.

Ma chère Maman,

Juste un petit mot pour vous dire une fois encore, comme je suis heureuse de vous avoir comme Maman. Tous les jours, je pense à vous, et je me rends compte du Trésor que vous êtes. Votre joie de vivre et votre optimisme m'inspirent constamment. J'espère que je saurai cultiver ces qualités le reste de mes jours. Je serais extrêmement satisfaite d'être comme vous au crépuscule de ma vie.

Merci d'être là ! Merci d'être belle ! Merci de votre bonté ! Mon amour pour vous est toujours grandissant.

Je demeure votre fille dévouée qui vous embrasse affectueusement.

Nicole.

Comme je plains celles qui n'ont pas eu le bonheur d'avoir des enfants. Si vous saviez !

Réflexions d'une mère et d'une épouse.

Je veux vivre mes dernières années, heureuse avec mes enfants. Je crois avoir droit à ce bonheur lorsque je les regarde chacun vivant leurs réussites et leurs difficultés. Tous bien portants et bien beaux, à mes yeux, les mettre au premier plan, c'est mon orgueil. Si nous l'avons désiré, mon mari et moi, au prix de grands sacrifices, le bien-être de chacun, voilà notre récompense.

J'ose croire que j'ai toujours été consciente de mon rôle d'épouse et de mère, même après toutes nos vicissitudes, j'étais là. Je sais aussi que mon mari m'appréciait et me voyait auprès de lui comme une Grande Femme.

Au milieu de la junte politique.

La première fois que j'entendis parler de la révolution tranquille, je me suis demandé si ce n'était pas nous, les aînés, qui avions traversé cette dite tranquillité,

Née en 1900

même si, parfois, nous passions assez souvent pour des personnes qui retardaient la marche.

Tant de choses sont survenues depuis la décennie 1960-70! Des bonnes, oui, Essayons d'oublier les mauvaises. Les grèves, fatales pour plusieurs, ont passé. Durant cette crise d'octobre 1970, l'assassinat de Pierre Laporte et l'enlèvement de Cross, deux grands hommes au service de la société, vient assombrir ces jours. Et que dire de la vue de l'armée dans notre belle ville, pour nous protéger du F.L.Q., pour ne pas le nommer.

La hausse du coût de la vie est un des bouleversements qui nous est laissée en héritage. Et nous voilà avec les Indiens avec la crise d'Oka de juillet 90. Et de plus, cette crise constitutionnelle qui n'en finit plus, hélas! Le destin du Canada sera-t-il hostile ou amical?

Ce moment d'inquiétude ne suffit pas pour décrire les inconvénients de ces mouvements politiques. Le bonheur des uns fera-t-il le malheur des autres? Réflexion d'une vieille personne, direz-vous? Je n'en suis pas offusquée.



XXX. Mon dernier chapitre.

Et c'est mon écrit.

Aujourd'hui, je termine ce regard sur ma vie qui a commencé avec le vingtième siècle. Les bribes de mes souvenirs sont maintenant presque épuisées. Ces mémoires regroupées sous différents chapitres par de nombreux sous-titres ne sont peut-être pas toutes écrites en grande littérature. Je pense que j'en serais mauvais juge. J'ose quand même me donner la naïveté de croire à la générosité de celui qui les lira. Y aura-t-il quelques regards d'approbation? Je n'ai pas trop recherché cet objectif, mais j'ai voulu m'exprimer de mon mieux.

J'ai intégré des éléments épisodiques, pas dosés peut-être. J'ai essayé d'élucider un passé quelquefois éloigné et sombre. Je l'ai peut-être enjolivé, je l'ai peut-être assombri, mais j'ai réussi à me définir le mieux possible. La complexité de mon écriture a été parfois comme un gouffre. J'ai souvent eu l'intention d'abandonner. Le plaisir ou le souci de léguer quelque chose aux miens, me donnait le courage de me remettre à ma table d'écriture.

Tout ceci n'a certainement pas produit un chef-d'oeuvre. Ma présomption a été de me raconter dans un style le plus souple possible. Merci à celui qui m'a lu et a eu la patience de me suivre dans le périple tortueux de ma vie. La réalité s'est chargée de tout ce qui a pu m'arriver et qui est, de quelque manière, relié à du déjà vécu. J'espère que nos enfants ne feront pas les erreurs que nous aurions dû éviter.

Et c'est ma vie.

Je me remémore mes quelques trente déménagements qui, j'en suis sûre, vous ont paru capricieux. N'en croyez rien ! Il a fallu plusieurs fois me les imposer par nécessité, dans l'attente d'un mieux, pour atteindre un nouvel idéal, ou encore, par peur que ma lampe ne s'éteigne ou que je ne perde le souffle.

Je commence à m'identifier comme une vieille plante que je veux encore verte et jeune. Je veux conserver l'amour de la vie, la fierté, l'amitié de ceux qui m'entourent, le sourire que je voudrais identique à moi-même,..., en un mot, le rayon de soleil si difficile à conquérir et à conserver.

Si ma vie a été quelquefois lourde, comment apprendre à compter le temps. La soif d'exister encore longtemps est l'essentiel de la vie.

Que de questions à 91 ans? De temps à autre le vieillissement de ma démarche, la courbure de mes épaules, me font réfléchir à ce siècle qui s'en va, comme moi, si rapidement !

Née en 1900

Je me sens quand même pacifique en mon âme. J'essaie d'éloigner de mon esprit la hantise des derniers jours et les appréhensions du dernier départ. J'espère et je compte sur l'Être Suprême qui, dans sa grande miséricorde, aura prévu le dernier déménagement de ma vie et aura préparé ce dernier habitat qui sera, je l'espère, le plus meilleur de tous.

Ce n'est pas facile d'émonder son arbre seule !

Je suis née en 1900...

1er Octobre 1991.

Une chaîne sans fin.

Restera-t-il encore plusieurs anneaux à la chaîne de ma vie qui rattachera le premier maillon au dernier, comme pour former une unique boucle soudée qui reliera la première année à celles qui suivront la quatre-vingt-douzième de mon existence?

Que le tout me soit convenable et enrichissant, autant par la beauté et la magie de ce siècle qui va bientôt finir que par les difficultés et les obstacles que j'aurai encore à surmonter.

Postface.

J'avouerai qu'il m'a fallu souvent passer des nuits d'insomnie, afin d'élaborer les quelques textes que je termine ici. En cessant d'écrire le récit de ma vie, si longue fut-elle, j'ai l'impression d'avoir réussi à dire la vérité. Il n'est pas si simple d'être sincère, de se contraindre à dire ce que je ne voulais pas enfouir dans l'oubli.

Je réalise que ma vie a été faite de bonds en avant, de reculs, d'inquiétudes, de pressentiments, d'espérance et de bonheur. Comme dans une pièce de musique, il y a eu un refrain constant, mais aussi des couplets qui tantôt ont été mélodieux, tantôt tristes, tantôt joyeux, ou remplis d'allegro, de tempos et aussi de silences, pour ne pas parler des tous les accidents caractéristiques d'une orchestration.

Je suis contente et heureuse, à mon âge, d'avoir manifesté mes émotions, mes illusions, mon idéologie et les événements de ma vie.

J'ai essayé de choisir les mots un à un, de leur donner un sens, une harmonie: ce qui n'a pas été toujours facile. J'ai parcouru toute la trame de ma vie avec beaucoup d'application, de plaisir et d'amour pour vous tous, mes enfants et mes petits-enfants. Je souhaite que ces souvenirs soient relus et conservés avec l'intérêt que moi-même j'y ai spécialement apporté.

Encore une fois, merci Alban pour tous les efforts que tu as apportés à

Née en 1900

reprendre mes textes, à les transcrire, à rectifier mes erreurs, à embellir mes phrases, à monter ce livre et enfin un grand merci pour avoir mené ce projet à terme . Sans lui, je n'aurais pu le mener à sa phase finale. Il m'a soutenue toute l'année de son élaboration. Je n'en voyais pas l'éclosion finale malgré son encouragement. "Continuez, me disait-il, ça va bien!" Alors, ainsi sont allés les jours, au fil de ma sensibilité et de la sienne.

Merci aussi à Normand pour la couverture du livre.

N'oubliez pas que c'est là l'espace d'une vie, de ma vie, de la vie de votre Maman, de votre grand-maman qui vous aime et vous embrasse.

Maman.

Terminé d'écrire en ce 15 novembre 1991.

F i n

P.S. De mes douze enfants, neuf sont encore vivants. J'ai dix-huit petits-enfants et onze arrière-petits-enfants. J'ai encore une soeur, cinq belles-soeurs, un beau-frère, plusieurs neveux et nièces. J'aurai 92 ans, le trois mars 1992.

Table des matières

I. Introduction.	
Issue du siècle.....	7
II. On voit poindre le 20e siècle.	
3 mars 1900.....	8
Les trois cloches.....	8
Mes parents.....	10
III. Mon enfance (1903-1916).	
Premiers souvenirs.....	11
Frères et soeurs.....	11
L'orpheline.....	11
Au feu!.....	12
Une trop jeune secrétaire-comptable.....	13
Les parents de l'Ouest canadien.....	14
Une relation épineuse.....	14
IV. Lambton et ses "originales" (1910-1920).	
La Piochette.....	16
La "Quin".....	17
La Marie.....	17
La petite Comeau.....	19
V. Jeune-mariée.	
La belle famille Gagnon.....	20
Un courtisan pas bien grand, G.W.Gagnon.....	20
On casse et on renoue.....	20
Diseur de bonne aventure.....	21
On se marie.....	22
La nuit des noces.....	22
Courcelles.....	23
Ford "à coup de pied" versus carrioles.....	23
Les chevaux gardent le haut du pavé.....	24
Sur le lac St-François.....	25
Dans un camp de bûcheron.....	26
28 mai 1922, Gaston.....	26
Nuits nostalgiques.....	27
Répits.....	27
Réflexion.....	27

VI. Retour au village.	
27 janvier 1924, Roger.	27
24 juillet 1925, Gabrielle.	28
L'organisation d'un anniversaire.	28
Une première expérience théâtrale.	29
Un petit acteur.	30
VII. A Montréal.	
Expérience en milieu citadin (1928).	31
Welly et la Rawley (1930).	31
9 août 1929, Fleurette.	32
De la visite encombrante.	32
VIII. Le commerce des chevaux.	
La Rawley ou les chevaux.	34
Les chevaux de l'Ouest.	34
Les chevaux de la ville de Montréal.	35
5 juillet 1931, Jean-Luc.	36
La belle Fleurette (1932).	36
Un mauvais présage qui s'accomplit.	37
"Nos bonnes".	37
Sa voix le précède, 5 janvier 1933, Alban.	38
Été 1933, un terrible accident.	39
IX. Un grand homme.	
Mort de Papa.	40
Le mort.	42
A humour, humour et demi.	42
Le testament.	43
X. Toujours à Lac Mégantic.	
Plus vite que sa pensée, 25 juillet 1934, Laurier.	44
Voyage de rêve au milieu des charmes de nos hivers anciens.	45
Voyage de misère dans une vraie tempête.	45
Miguel, 22 août 1935.	46
XI. L'attrait de la colonisation.	
Nous laisserons-nous tenter?	47
Juin 1936, une difficile décision.	48
Septembre 1936, un grand départ.	49
Des enfants expressifs dans une nature neuve.	51
Un boire bien apprécié.	52

Née en 1900

Réflexion autour d'une aventure.....	52
Val-d'Or nous regarde arriver.....	53
Une arrivée en catastrophe.....	53
Malgré tout, on repart.....	54
1937, un empoisonnement.....	55
Quelques bonnes oeuvres.....	55
Un commerce parallèle.....	56
Val-d'Or et les pensionnats.....	56
Visite des beaux-parents.....	57
21 février 1938, Suzette.....	57
Ça ne sert à rien, Welly ne peut pas rester.....	57
XII. De retour à Lac Mégantic.	
Plutôt nostalgique.....	58
Les chevaux, c'est plus payant que a vente de boîtes de conserves.....	59
La St-Jean-Baptiste du 24 juin 1939.....	59
Maman meurt.....	60
Une vente hors de l'ordinaire.....	60
Encore le pensionnat.....	63
Un voyage dans l'Ouest.....	64
7 août 1940, Nicole.....	64
XIII. Lac Mégantic et ses aventures.	
1940, le feu à Val-d'Or.....	65
Un "Blue Bonnet".....	66
Deux accidents en série.....	67
Roger est malade.....	67
Gaston, le pianiste.....	68
L'évasion.....	68
1942, Présidente du Cercle des Fermières.....	69
Une lettre de mon aîné. (mars 1943).....	71
Des "sauvages" de l'Ouest.....	73
Des "palettes" embarrassantes.....	74
Une aide difficile.....	75
1944, On vend.....	77
On regarde ailleurs.....	77
Un départ fort remarqué.....	78
Les pensionnats.....	79
Un encan unique.....	80
La mort de mon beau-père.....	80

XV. Cowansville.	
Nouvelles collaboratrices.....	82
Hôtelier, notre nouveau métier.....	82
3 août 1944, Serge.....	83
Au "New Ottawa Hotel".....	83
On se retrouve à Lambton.....	84
Les débiteurs nous ont oubliés.....	84
XVI. Venise en Québec, le "Château Blanc".	
A la recherche d'une nouvelle affaire.....	85
Pour la XXIème fois, on déménage.....	86
Des hôteliers pas comme les autres.....	87
On inaugure.....	88
Les affaires marchent rondement.....	88
Des musiciens ça "trompette" énormément.....	89
La "Guerre" et le commerce.....	89
1946, Jean-Luc et sa "pétoire".....	89
Deux Couventines pas très grandes.....	90
Une jeune talent.....	91
Une certaine morosité.....	91
La glace.....	92
Un voilier sur la glace.....	92
Nos vacanciers.....	94
M. Pommy.....	95
La Floride (1947).....	95
Lucien.....	96
Phena à St-Jean.....	97
XVII. Tel père, tels fils.(avril 1948)	
Un Hôtel ne suffit pas.....	98
La Baie-du-Febvre.....	98
Parlons Affaires.....	99
Le St-Régis.(1949).....	99
XVIII. Entre-saison.	
Durant la saison morte, nous voyageons.....	101
On part.....	101
L'Ouest canadien.....	102
Retour par les États.....	105
Retour à la réalité.....	106
Un autre changement.....	107

XIX. Au Château Frontenac de Sherbrooke..	
Devant rien, que faut-il faire?	108
15 juillet 1950, le "Château Frontenac"?	109
Nos premières armes.....	110
Un premier mariage dans la famille.....	111
Des souvenirs!	112
Le papa, vis-à-vis ses enfants.....	112
Une affaire lugubre.....	113
Dix ans à Sherbrooke.....	114
Les hésitations de celle qui écrit.....	116
La famille.....	116
Quelques générosités.....	117
Noëls heureux!	117
Le métier d'hôtelier.....	118
Petite nostalgie.....	118
XX. Les mariages et leur "dot".	
Jean-Luc se marie.....	119
La première fille se marie.....	119
C'est au tour de Roger.....	120
Laurier n'y échappe pas.....	120
Suzie, février 1960.....	121
1961, Miguel se marie.....	121
C'est un au tour de la plus jeune.....	122
Mon petit dernier s'en va.....	122
Alban.....	123
XXI. La vie dans un "Château" n'est pas toujours une vie de château.	
"Ma tante"	125
Clément et Jean-Luc.....	126
Un démon de midi et demi.....	127
Ce que peut produire une élection.....	128
XXII. A bout de souffle.	
Le château est en vente.....	129
Un bonheur qui ne dure pas	129
Pour une fois, le feu n'est pas tout à fait un mal.....	129
La retraite.....	130
Suzie.....	130
"Protection".....	131
Peut-on y croire?	131
Des années de bonheur.....	133

Réflexions sur le coût de la vie.....	133
Un vieux rêve.....	135
Le "Michelangelo".....	135
Madeira.....	136
Palma.....	136
La Sicile.....	136
L'Italie.....	137
L'Allemagne, la Suisse.....	137
La France.....	138
Le S.S. France.....	138
XXV. Retour à la vie normale.	
Retours en arrière.....	140
1949, le train dans les Prairies.....	140
Tony.....	141
"Red Flare".....	141
Une fuite dans un climat plus chaud.....	142
Une expérience retrouvée.(1969).....	142
Intermède.....	142
Des noces d'or.....	143
Un virage dangereux.....	145
Ce qui a failli être des vacances.....	145
XXVI. Ma vie amorce-t-elle un nouveau virage?	
Un être cher en moins.....	146
Un nouveau contre-coup de l'âge.....	146
Nouvelle orientation.....	146
Un remariage.....	147
La fin d'un pèlerinage.....	147
XXVII. Seule.	
Désorientée.....	150
XXVIII. "Escapade en Orient".	
Le Japon.....	151
Formose.....	152
Hong Kong.....	153
Thaïlande, Malaisie et Hawaï.....	153

XXIX Une toute autre vie .	
De retour.	155
La Grèce.....	155
Une mésaventure dans une aventure.....	156
La Californie.....	157
Une amitié qui se prolonge.....	157
Voyage à New-York.....	158
9 septembre 1984.....	159
Le Manoir Outremont.....	159
La fête des cousins Gagnon.....	160
A "Joie de vivre".....	160
Le fruit d'une vie.....	161
Une sympathie refusée.....	162
Décès de Jean-Luc.....	163
La fête des mères.....	168
Réflexions d'une mère et d'une épouse.....	168
Au milieu de la junte politique.....	168
XXX. Mon dernier chapitre.	
Et c'est mon écrit.....	170
Et c'est ma vie.....	170
Une chaîne sans fin.....	171
Postface.....	171
---->. Tables des matières	173

